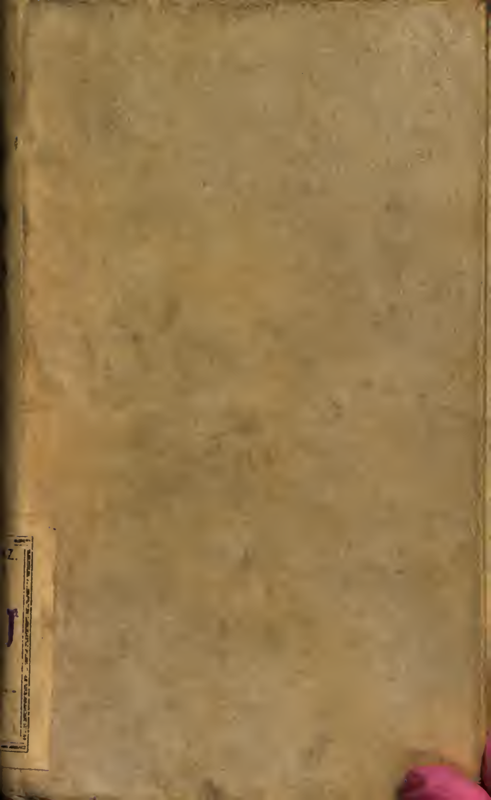
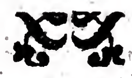


HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT, DES PROGRÉS ET DE LA DÉCADENCE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE DU JAPON.

Où l'on voit les différentes Révolutions qui ont agité cette Monarchie pendant plus d'un siécle.

Par le R. P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS.

TOME PREMIER.



A ROUEN,
Chez GUILLAUME BEHOURT, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque, proche S. Lo.
M. DCC. XV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

OU L'ON PARLE DE quelques nouvelles tentatives qu'on a faites pour rentrer au Japon.

I. UN Auteur célébre, à qui la plûpart des Eglises particuliéres du Nouveau Monde, & sur tout celles de la Chine & du Japon ont des obligations essentielles, exhorte en ces termes les Ecrivains de ce siécle à consacrer leurs Plumes à l'Histoire de ces deux belles Monarchies.

Si l'on publie tous les jours tant de Critiques, de Dissertations & de Remarques sur des points controversés de l'Histoire ancienne & nouvelle, Ecclesiastique & Prophane..... Si tant de Sçavans croyent que ce sont des recherches dignes de leur application, que d'examiner, par exemple, l'origine de Romulus, ou la venuë d'Enée en Italie, ou les Dynasties des Egyptiens, ou les coûtumes de Sparte & d'Athénes, & mille Antiquitez de cette nature, qui n'ont d'autre usage, que de remplir l'esprit de connoissances seches & stériles, croirons-nous que ce soit une chose indigne de leur curiosité, de vouloir connoître le gènie & les coûtumes d'une Nation aussi fameuse que celle des Chinois, dont l'Empire le plus ancien qu'on ait encore vû, surpasse autant par sa magnificence, que par la multitude de ses sujets,

celui des anciens Romains ? D'une Nation d'ailleurs qui ne céde point ni en esprit, ni en politesse aux Nations les plus civilisées de l'Europe? .... Je ne dis rien de l'Empire du Japon, le plus puißant, & le plus considérable de tout l'Orient, par la qualité de ses Habitans, les plus braves & les plus spirituels qu'on ait trouvés en ce nouveau Monde.

Quand donc on ne considéreroit que l'Histoire en général, on a sujet de dire que les personnes qui y prennent plaisir, ne perdroient pas le temps qu'ils mettroient à lire celle-cy ; *mais il y a quelque chose de plus engageant pour ceux qui prennent intérêt à l'Histoire de l'Eglise : car y a-t-il aucune partie de cette Histoire plus importante dans ces derniers temps, que celle de l'Etablissement de la Foi au Japon & à la Chine? Et que trouvera-t'on de plus écla-*

tant dans les premiers siécles du Christianisme, que ce qui s'est vû dans le nôtre en ces pays-là?

II. Après une telle invitation, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rendre compte au Public des raisons qu'on a euës de luy donner une nouvelle Histoire du Japon : j'avoüe meme que sans apprehender l'inconvenient presque toûjours attaché aux redites, lorsque j'entrepris cet Ouvrage, je n'avois dessein que de mettre, sous une autre forme, l'*Histoire de l'Eglise du Japon*, qui a été si bien reçuë du Public, & qui est écrite d'un style, dont on ne se lasse point d'admirer l'elegante simplicité. Je m'imaginois alors, & bien des gens le croioient aussi-bien que moi, qu'il n'y avoit pour rendre cette Histoire parfaite, qu'à resserrer les endroits trop étendus, en retran-

cher quelques-uns, qui n'apprenant rien de nouveau, ne ſervent qu'à alonger les Epiſodes, & groſſir inutilement un Volume; rendre ſenſible cette varieté ſi néceſſaire à ces ſortes de Livres, & que cachent dans celui-cy quantité d'événemens aſſez ſemblables : enfin éclaircir certaines choſes, qui ne laiſſent pas de cauſer de l'obſcurité & de l'embarras.

Je me bornai donc à travailler ſur ce plan, & comme certains détails où je voyois que mon Autheur étoit deſcendu, me donnoient lieu de juger qu'il n'avoit voulu rien omettre d'une Hiſtoire, dont les moindres circonſtances lui avoient paru précieuſes, je crus pouvoir me diſpenſer de conſulter les ſources, mais je ne demeurai pas longtemps dans cette penſée; car ayant par hazard jetté les yeux

ſur quelques Hiſtoriens qui ont parlé du Japon, je fus ſurpris d'y trouver des choſes fort ſingulières, dont celui-ci ne parloit point. Cela m'engagea à lire les autres, & de tous ceux que je pus avoir entre les mains, il n'y en eut aucun qui ne me fournît de nouveaux Mémoires. Je conçus auſſi tôt que c'étoit un nouvel Ouvrage, qu'il me falloit compoſer, & que pour peu que je m'apliquaſſe à ne rien paſſer de ce qui demanderoit une attention particulière, & à retrancher tout ce qui ne ſeroit pas interreſſant, je ferois dans un Livre d'aſſez peu d'étenduë, l'Hiſtoire du Japon la plus complette qui eut encore paru.

C'eſt donc là ce que je me ſuis propoſé: on jugera ſi j'y ai réuſſi. J'aurois peut-être mieux fait d'engager quelqu'unes de nos meilleures plumes à traiter

une matiere comme celle là ; & j'avoüe qu'il est peu de sujets qui méritassent autant d'être touchés de main de Maître ; mais il faut convenir aussi qu'il n'en est point à qui le secours de l'art soit moins necessaire, & que les choses y ont un agrément naturel, que toute la barbarie d'un style informe ne sçauroit luy faire perdre.

III. Pour revenir aux Autheurs sur lesquels j'ai travaillé, il n'y en a point de qui j'aye tiré de plus grandes lumieres, que le Pere Daniel Bartoli Jésuite Italien. On ne peut dire jusqu'où cet Ecrivain, un des plus polis & des plus ingénieux de son siécle, porte l'exactitude, ni avec quelle netteté il éclaircit les endroits obscurs, qu'on prévoit bien ne devoir pas être rares dans l'Histoire d'un pays aussi éloigné de nous, que

le ſont les Iſles du Japon. On trouve meme peu de choſes à ajouter à ſon Ouvrage ; mais il y auroit bien à retrancher pour en faire quelque choſe qui fût à nôtre goût : car outre que le Pere Bartoli n'écrit pas tant l'Hiſtoire du Japon, que celle de ſa Compagnie, ce qui l'oblige de s'arrêter ſur bien des faits qui ſont aſſez peu à nôtre ſujet, il faut encore conſiderer qu'il a travaillé pour un Pays Eccleſiaſtique, où l'on s'interreſſe à mille circonſtances, qui ne nous plairoient que mediocrement.

Un des articles de cette Hiſtoire qui demandoient plus d'éclairciſſement, c'eſt celui qui regarde les Noms propres ; car comme il n'y en a point au Japon qui ne ſoit un titre d'honneur, ou la marque de quelque belle action, les grands Seigneurs en

changent aſſez ſouvent, & c'eſt à quoi les Hiſtoriens qui ont écrit ſur des Relations envoyées en divers temps par differens Auteurs, n'ont pas toûjours aſſez fait d'attention ; de là vient qu'ils ont ſouvent multiplié les perſonnages : de ſorte que le Lecteur eſt fort ſurpris de voir tout d'un coup paroître ſur la ſcene de nouveaux Acteurs, à la place de ceux auſquels il s'interreſſoit, & dont il regrette de n'entendre plus parler.

C'eſt ainſi que dans l'*Hiſtoire de l'Egliſe du Japon*, peu de tems après la mort de l'Empereur Tayco-Sama, on perd tout à fait de vûë Simon Condera Colonel General de la Cavalerie Japonnoiſe, & Roi de Bugen, qui certainement tient à juſte titre ſa place dans le premier rang des Heros de ſa Nation : qu'il n'y eſt point parlé du mal-

heur arrivé au Roi de Chicugen son fils, ni de l'Apostasie des deux Princes d'Omura, & que le Grand Amiral Roi de Fingo, y porte tantôt un nom, & tantôt un autre. Pour éviter cet inconvenient, je me suis attaché à un seul nom, si ce n'est lorsqu'il m'a paru absolument nécessaire d'en user autrement, & que cette varieté de noms n'a pu causer aucune obscurité, comme lorsqu'il s'est agi de l'Empereur Tayco Sama, dont je viens de parler. Si j'écrivois la vie politique des grands hommes que j'ai occasion de faire connoître, je me croirois dans l'obligation de marquer exactement tous les noms qu'ils ont portés, & qui sont comme autant de dégrez par où ils ont passé pour parvenir aux premiers honneurs : mais je n'écris que leur vie Chrétienne, & je ne

touche à leurs belles actions, qu'autant que l'exige la suite de l'Histoire.

IV. Il y a une chose en quoi je n'ai pas tout à fait imité le Pere Bartoli. Je ne me suis pas fort étendu sur les démêlés qui sont survenus de temps en temps entre les Missionnaires, & sur les calomnies dont on a cherché à noircir les Jesuites du Japon. Le Pere Bartoli en a parlé fort au long, & on trouve dans cet Auteur d'assez amples Dissertations, & de fort belles Apologies; mais il faut tomber d'accord que la nature de son Ouvrage le demandoit, & que son silence sur des faits aussi importans, & dans les conjonctures où il se trouvoit, auroit pû être regardé comme un aveu tacite de tout ce qui avoit été reproché à ses Confreres. Il a donc répondu à

tout, & les Approbations qu'on voit à la tête de ſon Livre, ſont une preuve inconteſtable que ſes réponſes ſont ſans replique.

Il n'en eſt pas de même ici, ce me ſemble: j'ai cru pouvoir ſuppoſer toutes les calomnies réfutées, & les cauſes des diſſentions domeſtiques ſuffiſamment éclaircies, & je me ſuis perſuadé que je ne devois preſque point detourner l'attention de mes Lecteurs, des grandes vertus dont les Chrêtiens & les Miſſionnaires du Japon ont donné de ſi merveilleux exemples. Je n'ai pas à la verité paſſé ſi légerement ſur ce qui regarde le Pere Diego Collado ; mais il m'étoit impoſſible d'en uſer autrement : d'ailleurs je ne voyois nulle neceſſité de menager davantage un homme, que l'Hiſtoire de ſon Ordre ne menage point du tout, & dont les vio-

lences contre ſes propres freres, auſſi-bien que contre les Jéſuites, ont éclatté dans toute l'Aſie, l'Europe, & l'Amerique. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ce Religieux, c'eſt qu'en periſſant malheureuſement dans un Naufrage, il donna de grands ſignes de repentir.

Que ſi le peu que j'ai dit ſur toutes ces matieres, n'êtoit pas approuvé de quelques perſonnes, on les prie de ſonger qu'une des regles des Hiſtoriens, eſt de ne point apprehender de dire la verité; qu'en retranchant abſolument tous les faits dont il eſt ici queſtion, j'aurois défiguré bien des endroits de mon Ouvrage; que je n'ai rien avancé, dont je naye pour garants des Auteurs qui n'ont été, ni blâmez, ni contredits de perſonne: que dans le choix des Miſſionnaires dont je me ſuis cru

obligé de dire des veritez un peu fâcheuses, on ne peut m'accuser d'avoir été partial: qu'il y a si peu de vertu pure, qu'un Historien qui ne diroit que du bien de ceux dont il parle, seroit regardé comme un Panegyriste: que pour taire la verité, il faut qu'il n'y ait aucune utilité à la dire, ou qu'il y ait de grandes raisons pour la passer sous silence: enfin, que jamais on n'a fait un procès aux Ecrivains Ecclesiastiques de nous avoir appris, par exemple, les démêlés de saint Cyprien avec le Pape saint Etienne, les préventions de saint Epiphane contre saint Jean Chrysostome, les déclamations du grand Theodoret contre saint Cyrille d'Alexandrie, ni les differens qui sont survenus plus d'une fois entre saint Jerôme & saint Augustin. Voilà ce que j'avois à

dire touchant le dessein de cet Ouvrage, & la conduite que j'ai tenu dans l'execution.

V. Je ne doute pas que ceux qui ne connoissent le Japon que par ce qu'ils en ont lû dans les Dictionnaires historiques, & dans les Geographies, ne se trouvent ici fort dépaysez. Je ne dis rien de ce que nous lisions il n'y a pas long temps dans quelque article d'une Gázette, qu'en mil six cens vingt neuf l'Empereur du Japon fit mourir tous les Chretiens de son Empire. Ce Parachronisme dans l'endroit où il est, ne porte pas à consequence; car comme on ne doit pas exiger d'un homme, qu'il étudie l'Histoire du Japon pour fournir des Memoires aux Gazettes, je ne crois pas aussi qu'on s'avise jamais de consulter les Gazettes pour sçavoir l'Histoire du Japon? mais n'est-il pas

étonnant que ceux qui font imprimer des Géographies, ou des Dictionnaires historiques, laissant là quantité d'Auteurs, la plûpart témoins oculaires de ce qu'ils rapportent, & tous de nom & de caractére à etre regardés comme au dessus de tout soupçon, on s'arrête à un miserable Roman, qui n'a de considérable que le nom emprunté sous lequel on l'a donné au Public.

Je parle d'une Relation attribuée à feu Monsieur Tavernier, où la révolte d'Arima arrivée en mil six cens trente huit, défigurée dans ses principales circonstances, & par quantité de fables & de calomnies qu'on y a insérées, nous est donnée pour la principale cause de la grande persécution du Japon, qui a commencé en mil six cens quatorze, qui étoit sur ses fins en mil six cens trente huit, & dont

la

la révolte des Chrétiens d'Arima doit passer pour un des plus deplorables effets. Il ne faut pas avoir la moindre connoissance de ce qui s'est passé dans le nouveau Monde depuis deux siecles, pour ne pas s'apercevoir qu'il n'y a point de Mémoires ausquels on doive moins ajouter foi, qu'à cette Relation. On en appelle à quiconque en a lu seulement deux pages, & à quelque principe de la Chronologie de ces derniers temps.

Il seroit inutile après cela de refuter en particulier toutes les calomnies, dont le faux Tavernier a rempli son Ouvrage. Il avoit en tête les Jesuites, & feu Monsieur François Caron, lequel après avoir été President du Comptoir des Hollandois au Japon, puis Directeur general à Batavia, passa quelques années après au service de la France.

Quant à ce que cet Auteur a dit des Jesuites, personne ne s'avise plus aujourd'hui d'y donner la moindre créance : on s'est bien apperçu que l'authorité d'un Protestant n'étoit pas recevable contre ces Peres dans une cause de cette nature, & qu'outre le peu d'apparence qu'il y a que des Missionnaires ayent mieux aimé souffrir les suplices les plus affreux, & être ensevelis sous les ruines de la plus belle Chretienté qu'ils eussent formée, que d'abandonner un leger interêt temporel ; il falloit pour en croire le faux Tavernier sur sa parole, devorer les contradictions les plus visibles.

Que si c'est cette même calomnie qu'un Auteur qui ne sçauroit assez se déguiser, a pretendu renouveller depuis peu de jours dans un Ecrit seditieux, qui léve l'Etendart de la rebel-

la veritable Eglise refugiée dans le sein de l'Heresie, là seulement en liberté, & par tout ailleurs captive: le plus grand & le plus sage des Rois esclave d'une cabale livrée à l'erreur. Et s'il veut raisonner consequemment, & dans les principes du parti, dont il s'est fait l'apologiste, l'Epouse de JESUS-CHRIST tombée dans l'adultere, & cette source d'eaux vives & pures, qui selon la prediction de JESUS-CHRIST devoit jaillir jusqu'à la vie éternelle, devenuë une source infecte, qui ne donne plus que des eaux sales & empoisonnées. Revenons au faux Tavernier.

Si l'on a rendu justice aux Jesuites touchant ce que leur imputoit cet Auteur, l'on n'a pû encore se resoudre à la rendre à Monsieur Caron, & l'on suppose apparemment qu'un Protestant qui charge un autre Prote-

lion contre toutes les Puiſſances legitimes, on l'avertit qu'il prenne la peine de relire ſes Memoires, il y trouvera que les deux Princes que le faux Tavernier met à la tête des revoltés d'Arima n'avoient plus de pere, & qu'ainſi il faut qu'il retranche la plus belle phraſe de ſon invective. Mais ſi c'eſt un nouveau ſyſtême qu'il s'eſt bâti pour rendre les Jeſuites reſponſables de la perſécution du Japon, on demande ſur la Foy de qui il avance une choſe ſi atroce? De quelle authorité peut s'appuyer un homme qui voulant qu'on trouve dans les erreurs les plus abſurdes le témoignage de la verité, ne pretend ou n'entreprend rien moins que de nous repreſenter la Foi de Pierre entierement évanoüie, preſque tout l'Epiſcopat tombé dans le plus deplorable égarement,

ſtant doit perſuader: j'avoüe que ce peut être un prejugé contre Monſieur Caron ; mais n'eſt ce pas en ſa faveur quelque choſe de plus qu'un prejugé, que ſon Apologie faite par un Ecrivain Catholique, qui ne ſera jamais accuſé d'avoir flatté les partiſans de l'Hereſie? Et après les preuves que cet illuſtre Auteur a apportés pour détruire la calomnie, comment ſe trouve t'il encore des perſonnes, qui publient que Monſieur Caron a perdu le Chriſtianiſme au Japon, en faiſant voir à l'Empereur une fauſſe Lettre, qui contenoit le deſſein d'un ſoulevement general des Chretiens, pour mettre ces Iſles ſous la domination du Roi d'Eſpagne. Le crime qui a rendu Monſieur Caron ſi odieux à l'Ecrivain que je combats, eſt apparemment d'avoir quitté le parti de la Hollande pour paſſer

à celui de la France, d'où sa Famille est originaire, & on la trouve illustrée dès le Regne de Charles V. en la personne de Christien Caron, à qui ce sage Prince permit de porter dans ses armes, *une bande d'Azur, semée de trois Fleurs de Lys d'or & de quatre demies* C'est de quoy font garans les Lettres de Naturalité accordées à Monsieur Caron par Sa Majesté en 1665 lorsqu'Elle lui fit l'honneur de le charger d'établir la Compagnie Royale des Indes, & c'est ce que pouvoient ne pas ignorer ceux qui le font passer pour un homme de néant. Je suis bien aise au reste d'avertir ici avant que de finir cet article, qu'en disculpant Monsieur Caron, & les Hollandois qui étoient avec luy au Japon en 1638. de ce dont on les a faussement accusés, je ne pretends pas contredire ce

que j'ai rapporté ailleurs, que ces Messieurs prirent occasion de la revolte d'Arima, pour renouveller les anciens soupçons des Japonnois contre les sujets du Roy Catholique ; peut être sans considerer que les suites d'une telle conduite seroient encore plus dommageables au Christianisme du Japon, qu'au commerce des Portugais. Mais enfin quelques criminels que soient les hommes, il n'est pas permis de les accuser des fautes qu'ils n'ont pas faites.

Mais ce n'est pas sur le Japon seul qu'on nous donne pour une veritable notice les imaginations d'un faiseur de Roman. Les endroits du nouveau Monde, qu'il nous est moins pardonnable en France de ne pas connoître, ne sont gueres mieux traitez dans nos Dictionnaires historiques: on ne l'auroit jamais cru, si on ne l'a-

voit vû de ses yeux. Est ce qu'on manque de Memoires plus fideles? Non, mais ceux qui pourroient nous instruire de la verité, ne sont point marquez au coin de la satyre, ni à celui de la calomnie, & il semble que sans cela, ces sortes de Livres ne sçauroient aujourd'hui avoir cours parmi nous. Je finis cet article par une remarque, qui fera voir combien peu on doit compter sur l'exactitude des Auteurs, dont je viens de parler. Dans la derniere Edition du grand Dictionnaire historique, on trouve une description de Jedo aujourd'hui Capitale de l'Empire Japonnois, qui ne s'accorde pas avec ce que les Hollandois nous en disent dans leurs Memoires. Cependant il n'y a gueres que les Hollandois qui puissent nous parler sçavamment de Jedo, puisque Jedo n'est la plus belle

Ville

Ville du Japon, que depuis que ces Meſſieurs ſont les ſeuls Européans qui ſoient reçus dans les Ports de ces Iſles. Ce qui me ſurprît davantage en liſant cette deſcription, c'eſt qu'on prétend l'avoir priſe dans la Relation d'un Pere Frejus qui m'eſt abſolument inconnu, mais je ne fus pas long-temps ſans reconnoître d'où venoit l'erreur. Ce Pere Frejus eſt le Pere Froez, dont nous avons ſouvent occaſion de parler dans toute cette Hiſtoire, qui dans ſes lettres latines s'appelle *Ludovicus Froïus*, & qui étoit mort pluſieurs années avant que Jedo fut la Ville Imperiale; & la deſcription de Jedo, dont l'on le fait garant, eſt une partie de ce que ce Miſſionnaire a écrit de Méaco l'ancienne Capitale de l'Empire.

VI. Il ne me reſte plus qu'à inſtruire le public de quelques

nouvelles tentatives qu'on a faites pour rentrer au Japon, & on ne ſçait point encore quel a été le ſuccez.

Il y a environ douze ou treize ans que Mr. de Sidoti Eccléſiaſtique Romain partit d'Italie avec feu Monſieur le Cardinal de Tournon pour ſe rendre à Manille, d'où il eſpéroit paſſer plus facilement au Japon. Dès qu'il fut arrivé dans cette Capitale des Philippines, il s'appliqua à étudier la Langue Japonnoiſe, & pendant deux ans qu'il donna à cette étude, il ſe fit connoître par des actions qui marquent un homme rempli de l'Eſprit de Dieu, & vrayement Apoſtolique. Les deux années expirées, il y eût de l'empreſſement à ſeconder le deſſein du Saint Homme, le Gouverneur des Philippines y employa ſon credit : pluſieurs particuliers

contribuérent de leurs biens à équiper un navire, & un Capitaine fort expérimenté nommé Dom Miguel de Cloriaga voulut en être le commandant. Les préparatifs du voyage se firent avec une fort grande diligence, Monsieur de Sidoti partit de Manille au mois d'Aoust de l'année mil sept cens neuf, & arriva le neuviéme d'Octobre suivant à la vuë du Japon. Le navire approcha de terre le plus près qu'il lui fût possible, & l'on prenoit déja des mesures pour débarquer le Missionnaire, lorsqu'on aperçût un petit bâtiment, qui se trouva être une barque de pêcheurs. Tout le monde fut d'avis qu'il falloit envoyer la chaloupe les reconnoître, & prendre langue, & la commission en fut donnée à un Japonnois Idolâtre, mais qui s'étoit enga-

gé de parole au Gouverneur des Philippines d'entrer au Japon avec Monsieur de Sidoti, & de le mettre en lieu de sûreté.

On ne sçait ce qui se passa entre le Japonnois de Manille, & les pêcheurs; mais après un assez long entretien, le Japonnois fit signe au navire Espagnol de ne point s'approcher davantage; l'on en fut d'autant plus surpris, que les pêcheurs faisoient signe au contraire qu'il n'y avoit rien à craindre. Quelque temps après le Japonnois rentra dans le vaisseau, alors tous les Officiers s'assemblérent autour de lui, & Monsieur de Sidoti le pria de dire ce qu'il avoit appris. Tout ce qu'on en pût tirer, ce fut qu'il n'y avoit pas d'apparence d'entrer au Japon sans s'exposer à un danger évident d'être découvert, &

mené à l'Empereur, Prince extrémement cruel, qui ne manqueroit pas de faire expirer dans les plus affreux supplices quiconque auroit été saisi venant prêcher le Christianisme au Japon. Le Japonnois n'en dit pas davantage, mais il parut assez par un certain trouble qu'on remarqua sur son visage, & par quelques paroles qui lui échapérent, qu'il avoit communiqué aux pêcheurs le dessein de Monsieur de Sidoti Cependant le vertueux Ecclésiastique se retira pour consulter le Seigneur, il dit ensuite son Office avec une fort grande tranquillité, après quoi il se mit en Oraison.

Sur les cinq heures du soir il vint trouver Dom Miguel, & l'abordant d'un air inspiré, *Monsieur*, lui dit-il, *enfin nous voici à cet heureux moment après*

lequel je soupire depuis tant d'années. Nous touchons au Japon, & rien ne doit plus m'empêcher d'entrer dans une terre si désirée. Vous avez eû la générosité de me conduire sur une mer que vous ne connoissiez pas, & que tant de naufrages ont rendu fameuse : achevez vôtre ouvrage, & me mettez entre les mains d'un peuple, que j'espere soûmettre au joug de l'Evangile. Ce n'est pas sur mes propres forces que je m'appuye ; mais que ne pourrai je point fortifié de la grace toute puissante de Jesus-Christ & soutenuë de la protection de tant de Saints Martyrs, qui dans le siècle passé ont arrosé le Japon de leur Sang.

Ce discours ne surprit point le Capitaine, il connoissoit Monsieur de Sidoti, il ne laissa pas de lui representer que selon toutes les aparences son dessein étoit évanté, & qu'il

paroissoit plus sûr d'aller aborder à une autre côte ; que ce délai ne dérangeroit rien, & sembloit nécessaire ; *Vôtre dessein en allant au Japon*, ajouta-t-il, *n'est pas précisément d'y être Martyr. Vous vous proposez encore d'y gagner des ames à Dieu, vous ne devez donc pas négliger de prendre toutes les mesures que la prudence vous prescrira.* Quoiqu'il pût dire il ne fit pas changer Monsieur de Sidoti *Le vent est bon*, reprit l'homme Apostolique, *il faut en profiter ; que sçavons-nous, si quelque tempête ne nous jettera point dans quelque autre parage, d'où il ne nous seroit pas aisé de regagner ces Isles. En un mot mon parti est pris, & si vous avez, Monsieur, quelque bonté pour moi, n'aportez aucun retardement à l'œuvre de Dieu.* Dom Miguël vit bien qu'il étoit inutile de faire de nouvelles instan-

ces, il se rendit, & l'on commença à disposer toutes choses pour debarquer Monsieur de Sidoti à la faveur des ténebres de la nuit.

Le Serviteur de Dieu au comble de ses vœux, alla aussi tôt écrire quelques lettres ; puis il vint reciter le Chapelet avec l'équipage, c'est une pratique de dévotion qui s'observe sur les navires François & Espagnols ; le Chapelet fini, l'homme Apostolique fit à l'équipage une courte exhortation. Il se mit ensuite à genoux, & demanda publiquement pardon du mauvais exemple qu'il avoit, disoit-il, donné à tout le monde ; il pria en particulier les enfans de lui pardonner sa négligence à les instruire des principes de la Doctrine Chrétienne, & il termina tant d'actions saintes par un exercice d'humilité qui fut

d'une grande édification. Il baiſa les pieds aux Officiers, aux Soldats, & aux Eſclaves. Aprés quoi il ne penſa plus qu'à la grande affaire qu'il alloit entreprendre.

Vers le minuit le Miſſionnaire deſcendit dans la chaloupe avec le Capitaine, & ſept autres Eſpagnols, qui voulurent l'accompagner juſqu'au bout. Il fut en Oraiſon durant tout le trajet, qui ne fut pas long, mais on eut aſſez de peine à aborder parce que le rivage étoit fort eſcarpé en cet endroit-là. Au ſortir de la chaloupe l'Homme de Dieu baiſa la terre, & remercia Dieu de l'avoir ſi heureuſement conduit au Japon il s'avança enſuite dans les terres, & tandis qu'il marchoit toûjours ſuivi des Eſpagnols, Dom Carlos de Bonio, qui s'étoit voulu charger de ſon pacquet, eut la curioſité de voir

ce qu'il contenoit: il l'ouvrit, & n'y trouva qu'une Chapelle, les saintes Huiles, un Breviaire, l'Imitation de Jesus-Christ, quelques autres livres de pieté, deux Grammaires Japonnoises, un Crucifix, qui avoit été au Pere Mastrilli Jésuite, une Image de la Vierge, & quelques estampes.

Il fallut enfin se séparer. Les Espagnols prirent congé de Monsieur de Sidoti, mais auparavant le Capitaine l'obligea de recevoir quelques pieces d'or pour le besoin. La chaloupe courut en retournant quelque danger sur des roches & des bancs de sables, & elle ne pût regagner le bord que vers les huit heures du matin. On appareilla aussi tôt d'un fort bon vent, & le vaisseau moüilla à la rade de Manille le dix-huit d'Octobre. Voilà ce que le Pere Faure Jésuite François apprît

en arrivant aux Philippines, & ce qu'il manda à un de ses amis le dix sept Janvier, mil sept cens onze à bord d'un vaisseau qui l'alloit débarquer avec le Pere Bonnet autre Jésuite François dans les Isles de Nicobar, de la même maniére que l'avoit été Monsieur de Sidoti dans les Isles du Japon. Les peuples de Nicobar n'avoient jamais entendu parler de Jesus Christ, mais on assûre que les deux Missionnaires ont déja fait plusieurs prosélytes. Quant à Monsieur de Sidoti on fut long-temps sans sçavoir ce qui lui étoit arrivé, il courut même différens bruits, qui firent croire que le Seigneur s'étoit contenté de sa bonne volonté, & que le jour du salut n'étoit pas encore venu pour les Japonnois.

D'abord on publia que le Missionnaire avoit été mis entre les mains des Hollandois pour être

tranſportés aux Indes ou en Europe. On écrivit enſuite qu'il avoit été jetté à la mer ; d'autres lettres portoient qu'il avoit paſſé par la rigueur des ſupplices que les loix ordonnent contre les Prédicateurs de l'Evangile. Enfin l'on a repandu depuis peu des Extraits de quelques lettres de Manille, qui marquent qu'à l'occaſion de quelques prodiges arrivez au moment qu'on l'alloit éxécuter, il avoit été conduit à l'Empereur, qui charmé de ſa douceur, & frappé des merveilles qu'on racontoit de lui, l'avoit parfaitement bien reçû, & lui avoit accordé toutes les permiſſions qu'il demandoit. Mais on ne ſçait rien de certain ſur ce qui lui eſt arrivé depuis ſon entrée au Japon. On ſçait ſeulement qu'on a fait encore une autre tentative depuis celle de Mr. de Sidoti ; que la mort de

l'Empereur du Japon, dont on a reçû la nouvelle, donne quelque espérance que la persécution se ralentira, d'autant plus que le Prince qui gouverne aujourd'hui cet Empire, paroît prendre en tout le contre-pied de son prédécesseur qui a toûjours eû une extréme application à empêcher qu'aucun Ministre de l'Evangile ne mit le pied dans ses Etats.

PROTESTATION.

Pour obéir aux Décrets du Pape Urbain VIII. *& des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, de Bien-heureux, d'Apôtre, ou de Martyr aux personnes dont je parle, & que je ne demande de ceux qui liront cette Histoire, qu'une foi purement humaine.*

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *cette Histoire de l'Etablissement, des Progrès, & de la Dècadence du Christianisme dans l'Empire du Japon*, & j'ai crû que l'Impression en seroit très-utile & très-agréable. Fait à Paris ce 7me. d'Aoust 1714.

RAGUET.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de nôtre Révérend Pere Général, permets au P. de CHARLEVOIX de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a composé, qui porte pour titre *Histoire de l'établissement, des progrès & de la décadence du Christianisme, dans l'Empire du Japon*, & qui a été vû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie. Fait à Quimper, le 10me d'Aoust 1713.

CH. DAUCHEZ.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hotel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos justiciers qu'il apartiendra; SALUT, nôtre bien Amé JACQUES JOSEPH LE BOULLENGER, nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public une *Histoire de L'Etablissement, des Progrès & de la Décadence du Christianisme dans l'Empire du Japon*, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de Privilége sur ce necessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre Obéïssance, & à tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement sans le consentement par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, domages & intérets. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant

de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothéque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Voisin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayant-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. VOULONS que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, Foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires, car tel est nôtre plaisir. Donné à Versaille le premier jour du mois de Mai, l'an de Grace mil sept cens quinze & de nôtre Regne le soixante & douziéme. PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

FOUQUET.

Registré sur le Registre N°. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page* 938. N°. 1202. *Conformément aux Réglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *d'Aoust* 1703. *à Paris le* 8. *de Mai.* 1715.

ROBUSTEL, Syndic.

Vû ROUJAULT.

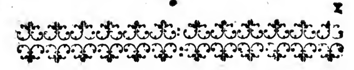
Le present Privilége a été Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Rouen, le 4. *Octobre*. 1715. *fol.* 202. N°. 99.

J. B. BESONGNE Syndic.

SOMMAIRE
DU
PREMIER LIVRE

I. La situation du Japon. La nature du Païs. Ses principales richesses. L'habillement des Japonnois & quelques unes de leurs maniéres. Leur caractére d'esprit, leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez. Leur adresse & leur goût pour les sciences & les arts. Leur politique. Ce qui contribuë le plus au bon ordre & au maintien des loix au Japon. II. De la Religion des Japonnois. Leurs obséques. III. Le gouvernement du Japon & son origine. La premiere source des révolutions du Japon. Quelques particularitez du Japon. IV. On découvre le Japon. Un Japonnois nommé Anger va trouver S. François Xavier. Le Saint envoye Anger à Goa où il est baptisé. V. Le S. Apôtre se dispose au voyage du Japon. Il arrive à Malaca & reçoit des nouvelles du Japon. Il s'embarque. VI. Il arrive au port de Cangoxima. Paul de sainte Foy convertit sa famille & va à la Cour du Roy de Saxuma. VIII. Le Pere Xavier rend visite au Roi de Saxuma. Il prêche publiquement dans Cangoxima. Les Bonzes lui sont d'abord favorables

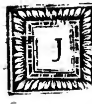
& deviennent ensuite ses plus grands ennemis. Il fait plusieurs miracles. Les Bonzes engagent le Roi à révoquer son Edit. Ferveur des Chrétiens de Cangoxima. IX. Le Pere Xavier part de Cangoxima. X. Il arrive à Meaco. Il prêche avec succez à Amanguchi. Il répond à plusieurs questions par un seul mot ; & prêche en Chinois sans jamais avoir appris cette langue. Le zéle des nouveaux Chrétiens. La patience & la modération de Fernandés sont causes de grandes conversions. Le Roi de Naugato changé à l'égard des Chrétiens. XI. Le Pere Xavier part pour le Royaume de Bungo. Caractére du Roy de Bungo. Le Pere Xavier visite ce Prince. Les honneurs qu'on lui rend. Conversions en grand nombre. Désolation d'Amanguchi. Mort du Roi de Naugato. Le frere du Roy de Bungo lui succéde. XII. Le Pere Xavier se dispose à partir pour les Indes. Il dispute contre un fameux Bonze en presence de toute la Cour. Les Bonzes soulevent le Peuple. Les disputes recommencent. Le Pere Xavier retourne aux Indes.



HISTOIRE DE L'ETABLISSEMENT DES PROGRÉS ET DE LA DÉCADENCE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE DU JAPON.

Où l'on voit les differentes révolutions qui ont agité cette Monarchie pendant plus d'un siecle.

LIVRE PREMIER.



J'Ecris une Histoire, où l'on trouvera plus que dans aucune autre de quoi bénir & loüer l'excés des misericordes du Seigneur, & de quoy adorer la profondeur de ses jugemens,

On verra d'abord avec étonnement dans une Eglise particuliere & d'assez peu d'étenduë, ce que l'Eglise universelle a fait voir au monde de plus merveilleux. Ensuite, lorsqu'on fera réflexion qu'il reste à peine quelque vestige de cette belle Chrétienté qui a fait l'admiration de l'Univers, & qui fût regardée par les Souverains Pontifes, comme une des plus précieuses portions du troupeau de Jesus-Christ; on sera contraint d'avoüer que les desseins de Dieu sont impénétrables. J'espére même qu'on fera sur un si grand événement des réflexions capables d'inspirer cette sainte frayeur que l'Apôtre nous recommande; & une vive reconnoissance de ce que Dieu ne nous a pas traitez comme il a fait un peuple, qui paroissoit si digne de ses bontez. Mais avant que de raconter les choses dans l'ordre que demande l'histoire, je vais instruire en peu de mots le Lecteur de ce qui regarde la nature & la situation du Païs, dont j'ai à parler; le caractére d'esprit de ses Habitans, leurs manieres, leur religion, leur gouvernement; en un mot, je tâcherai de le prévenir & de le satisfaire sur tout ce qui pourroit ou exciter sa curiosité ou l'arrêter en lisant cet ouvrage.

I. A l'Orient de la Chine & de la Corée, au milieu de cet espace de mer, qu'on nomme l'Ocean Chinois, & qui communique avec la mer du Sud : au Midy de la Tartarie, & de la terre d'Yesso : au Septentrion des Philippines & de l'Isle Formose, on trouve un nombre presque infini d'Isles de toutes les grandeurs; & c'est ce grand Archipel, qui forme l'Empire du Japon. Suivant le Pere Briet, celuy de nos Géographes, qui paroît s'être le plus appliqué à connoître la position de ce Païs ; les Isles du Japon s'étendent en long du Sud-est au Nord-Oüest entre les 30. & les 40. dégrez de latitude Septentrionnale. De sorte que sa largeur qui est fort inégale, & qui n'excéde jamais 60. lieuës n'a nulle proportion avec sa longueur, qui est de 300. selon Turselin, ou d'environ 250. selon la plus commune opinion. Le même Turselin, que je viens de citer, compare le Japon à l'Italie pour la grandeur & pour la forme. Effectivement ces Isles sont tellement ramassées, & si proches les unes des autres, qu'on diroit que leur séparation est plûtôt l'ouvrage des hommes que celuy de la nature. D'où il arrive que les gros Navires ne peuvent point passer par tous ces détroits, qui sont aussi peu pro-

La situation du Japon.

fonds, qu'ils ſont peu larges.

On diviſe ordinairement le Japon en trois parties fort inégales, parce que parmi cette multitude d'Iſles, il y en a trois qui ſont plus grandes que les autres, & dont les autres paroiſſent en quelque façon des dépendances. La plus petite, qu'on appelle Xicoco; eſt à l'Orient; elle ne comprend que quatre Royaumes. Le Ximo, qui eſt au Midy, en a neuf; ſans compter les Iſles adjacentes de Gotto, qui ſont un Royaume particulier. Enfin le Nyphon, qui s'étend de l'Occident au Septentrion, contient prés de ſoixante Provinces, qui portent auſſi preſque toutes le nom de Royaume. Pluſieurs Hiſtoriens donnent à cette grande Iſle le nom de Japon, & diſent que c'eſt d'elle qu'il s'eſt communiqué à tout le Païs. Quelques uns prétendent que le Niphon n'eſt point une Iſle, mais qu'il eſt contigu à la grande terre d'Yeſſo. On ajoûte que depuis peu l'Empereur du Japon s'en eſt aſsûré d'une maniere à n'en plus douter, & cette opinion devient tous les jours plus vraiſemblable, ſur tout depuis qu'elle a été adoptée par un de nos plus habiles Géographes.

Mr de Liſle.

La nature du Païs.

Si la ſituation du Japon l'expoſe à de grandes chaleurs, les montagnes, dont il

eſt couvert, principalement vers le Nord, y cauſent de grandes froidures ; auſſi convient-on que le froid & le chaud y ſont exceſſifs. L'Hyver ſur tout y eſt trés long, & la nége y tombe en ſi grande quantité, qu'en bien des villes on n'a de communication que par des galeries couvertes ; malgré cela, on aſſûre que les terres y portent deux fois l'année ; premierement du bled que l'on moiſſonne au mois de May ; enſuite du ris, dont la récolte ſe fait en Septembre. A la verité il n'eſt peut être point de Païs au monde plus arrosé que celuy-cy, car ce n'eſt de tous côtez que canaux formez par la Mer, que Lacs, que Fontaines, & que Rivieres.

Les grandes richeſſes du Japon ſont les mines d'or & d'argent. Celles-cy ſont en bien plus grand nombre, & plus abondantes. L'argent en eſt eſtimé le plus beau du monde, & à la Chine on le change pour de l'or au même poids. Les Japonnois font encore un aſſez gros commerce de leurs Perles, qui pour la plûpart ſont rouges : & de leurs magnifiques étoffes de ſoye rehauſſées d'or, qui ſont d'un travail exquis. *Ses principales richeſſes.*

On ſeroit ſurpris ſi un Peuple inconnu au reſte du monde pendant un ſi grand nombre de ſiécles, & avec qui nous ne *L'habillement des Japonnois & quel-*

ques unes de leurs manieres.

sçaurions avoir de commerce qu'en traversant huit mille lieuës de Mer, n'avoit pas bien des manieres différentes des nôtres. Ils en ont effectivement beaucoup ; cela paroît sur tout dans leurs habillemens & dans plusieurs coûtumes où l'on diroit qu'ils ont affecté de prendre le contre-pied des Europeans. Les grands Seigneurs, & avec quelque proportion, tous les Gentils-Hommes portent de grandes robes de soye traînantes, où les fleurs d'or & d'argent ménagées avec art, font le plus bel effet du monde : de petites écharpes qu'ils portent au cou leurs servent de cravattes : leurs manches sont fort larges, & pendent à peu prés comme celles de nos habits à la Romaine ; mais la parure dont ils sont plus curieux, c'est un sabre, dont la poignée & souvent même le fourreau sont enrichis de perles & de diamans. Ils relevent tout cela par une taille avantageuse, & un fort grand air, qui leur est naturel. Pour la couleur du visage ils l'ont moins olivâtre que les autres Asiatiques.

Les Femmes Japonnoises sont en reputation de beauté, & nos Officiers François qui allerent à Siam, il y a trente ans, convinrent tous à leur retour qu'ils n'avoient point vû en Asie de plus belle personne que Madame Constance, qui étoit

Japonnoiſe, comme tout le monde ſçait. Avec cela, elles ſont encore plus ſuperbement & plus richement vêtuës que les Hommes. Leurs cheveux négligez avec art tombent ſur le derriere de la tête, où ils ſont noüés en touffe pendante. Au deſſus de l'oreille gauche elles ont un poinçon à un bout du quel pend une perle ou quelque pierre de prix. Elles ont encore à chaque oreille un petit rond de perle, qui fait un trés bel effet. Leur ceinture eſt fort large & ſemée de fleurs & de figures, dont la beauté ne céde en rien, au reſte de l'ajuſtement. Sur quantité de longues veſtes, elles ont une robe flottante, qui traîne de quelques pieds. (Je dis ſur quantité de longues veſtes;) Car au Japon, c'eſt par le nombre de ces veſtes qu'on juge de la qualité de celles qui les portent. On dit que les Dames Japonnoiſes en ont quelquefois juſqu'à cent; ce qui paſſeroit le vrai-ſemblable, ſi l'on n'ajoûtoit que ces veſtes ſont d'une ſoye ſi fine & ſi déliée, qu'on en peut mettre pluſieurs dans la poche. Quand les Dames de la premiere qualité vont par la Ville, (ce qui eſt rare en général pour toutes les Femmes,) c'eſt toûjours en grand cortége. Une troupe de filles les ſuivent portant, l'une des mules trés précieuſes, l'autre des mouchoirs,

d'autres des dragées, & de toutes ſorte de confitures dans de grands baſſins. Ces filles ſont précédées des femmes de chambre, qui environnent leurs Maîtreſſes, les unes avec des éventails, & d'autres avec un paraſol en forme de dais, dont le tour eſt d'une fort belle étoffe de ſoye. Les Bourgeois, qui ſont preſque tous Marchands, Artiſans, ou Soldats, ont des habits fort courts & fort ſimples; mais tous portent les armes, & ſe picquent d'avoir un beau ſabre, & un beau poignard; ils paſſent l'un & l'autre dans leur ceinture, qui eſt fort large, & en forme d'échiquier. Ils different encore des Gens de qualité en ce qu'ils ont le derriere de la tête razé, au lieu que les nobles ſe font razer le haut du front, & laiſſent pendre le reſte de leurs cheveux par derriere, en quoy ils trouvent une bonne grace, dont ils ſont ſi jaloux qu'ils ont preſque toûjours la tête découverte.

Chez les Japonnois le blanc eſt la couleur de deüil; ils ſe couvrent, lorſqu'ils ſaluënt: ils prennent leurs habits de cérémonie, quand ils ſont chez eux, & ſe mettent à leur aiſe, quand ils vont dehors, ils montent à cheval du côté droit: nos mets les plus délicieux leur paroiſſent inſipides; ils ont horreur de ce qui fait nôtre

nourriture la plus ordinaire, & la plus naturelle. Voilà à peu prés ce qui a fait dire que les Japonnois étoient encore plus éloignez de nous par l'opposition de leurs usages aux nôtres, que par la distance des Païs, & ce qui les a fait appeller par quelques uns nos *Antipodes moraux*. Pour moi, je ne sçay si je me trompe; mais je regarde cette diversité de coûtumes & de manieres, comme un pur effet du caprice, & je ne vois rien d'ailleurs dans le caractére d'esprit de ce Peuple de fort étranger par rapport à nous; il semble même que c'est aux Chinois leurs voisins & leurs uniques alliez pendant plus de mille ans, qu'il falloit les opposer, si on vouloit les faire connoître par opposition. Effectivement en lisant les lettres que saint François Xavier a écrit du Japon & les memoires de la Chine, on est surpris de voir que les Chinois & les Japonnois différent tellement entr'eux, qu'on peut dire que les uns ont presque toutes les qualitez bonnes& mauvaises opposées à celles des autres; de sorte que la providence, en les bornant à eux seuls l'espace de tant de siécles, semble avoir voulu qu'ils connussent par leur propre expérience tout ce qu'il peut y avoir de bon & de mauvais dans les mœurs & les coûtumes des Peuples civilisez. On ne

Leur caractére d'esprit leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez.

trouvera peut-être pas à redire que je donne icy quelque étenduë à ce paraléle. Le commerce que nous avons avec la Chine, & mille occasions qui se présentent tous les jours d'en parler, me font esperer que ce que j'en dirai ne paroîtra ny hors d'œuvre, ny peu intéressant.

Voicy donc, ce me semble, à quoy l'on peut réduire le caractére de ces deux nations. Le Chinois ne fait rien qui ne soit mesuré; c'est la sagesse qui regle toutes ses actions. L'honneur est le principe, qui fait agir en tout le Japonnois. On diroit que le premier met toute sa gloire à suivre exactement les maximes d'une prudence presque toûjours animée par l'interêt, & que toute la sagesse du second consiste à ne s'écarter jamais des regles d'honneur quelquefois fausses, & souvent excessives qu'il s'est prescrittes. De là naissent tous les défauts & toutes les vertus des uns & des autres. Le Chinois est modéré, paisible, circonspect, d'une exactitude la plus scrupuleuse & la plus embarrassante en tout; principalement lorsqu'il s'agit de marquer son respect envers ses maîtres, ses parens, & son souverain. Mais dans les hommes du monde les plus habiles à feindre, & les plus attentifs à rapporter tout à la politique, je ne sçai si cette révérence

extérieure doit toûjours être attribuée à une veritable affection. D'ailleurs cette nation est la plus intéressée de l'Univers; la fraude dans le négoce, la tromperie dans le commerce de la vie, le larcin & le mensonge ne sont point diffamants à la Chine; en sorte qu'un Marchand surpris en falsifiant, croit en être quitte pour dire : *Vous avez plus d'esprit que moy.*

Le Japonnois est franc, sincére, bon amy, fidéle jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenant, méprisant le bien, jusqu'à regarder le commerce comme une profession vile & abjecte : aussi n'y a-t-il point de Peuple qui soit plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, & qui éleva si fort les premiers Romains au dessus des autres hommes. On ne trouve, chez les Japonnois que le pur nécessaire, mais tout y est d'une propreté qui charme, & leur visage respire un contentement parfait. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains de l'Empereur & des Grands, qui sçavent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin qu'on la porte au Japon, & nous n'avons rien dans l'histoire des plus puissantes Monarchies, qui soit au dessus de ce que les Hollan-

dois ont écrit du Palais des Empereurs & de la Capitale de l'Empire. La merveille est que le Peuple voit tout cela sans envie : s'il arrive même qu'un grand Seigneur, par quelque accident funeste, ou par l'effet d'une disgrace, tombe dans l'indigence, il n'est ny moins respecté ny moins fier, que dans le temps de sa plus grande élevation. Ce Peuple aime la vérité, & quand on la lui a fait connoître, il ne craint point d'avoüer qu'il étoit dans l'ignorance : il ne peut souffrir la moindre tromperie, & punit de mort la médisance, le mensonge, & le larcin même le plus leger ; toûjours maître de luy même, il ne sçait ce que c'est que ces emportemens de colére, où les autres hommes se laissent si aisément aller. On n'a point d'exemple que dans un revers de fortune, un Japonnois ait blasphémé. On les entend même fort rarement se plaindre. Les querelleurs & les grands parleurs sont parmy eux dans un souverain mépris, & quoy qu'il leur arrive de fâcheux, ils conservent une fermeté & une égalité d'ame qui surprend. Ils ne souffrent point les jeux de hazard, qu'ils regardent comme un trafic, & une occupation indigne de gens d'honneur. Dans les hommages, qu'ils rendent à leurs Dieux, & dans les respe-

ĉts qu'ils portent à leurs parens & à leurs Prêtres, ils font voir une ardeur, où la crainte de l'enfer, dont ils ont une grossiére idée, le desir d'être éternellement heureux, avec lequel ils naissent tous ; l'éducation, & le cœur ont une égale part. Quant aux Souverains, il n'y a que la crainte & l'honneur qui retiennent leurs sujets dans l'obeissance ; ce qui vient de ce qu'ils les traittent fort durement & avec une hauteur insupportable. Une chose au reste contribuë infiniment à la conservation de tant de vertus, il n'y a pas un homme de Qualité au Japon lequel n'ait chez luy un domestique de confiance, qui non seulement est en droit, mais qui est expressément obligé d'avertir son Maître de toutes les fautes dans lesquelles il l'a vû tomber. D'un autre côté le Japonnois est altier, remüant, vindicatif, plein d'estime pour luy même, & d'un mépris pour les Etrangers qui va à l'excés. Sa modération n'est pas toûjours vertu, & souvent il n'en est que plus à craindre quand il paroît tranquille & de sens froid.

Le Chinois semble avoir substitué la politique à la place de la Religion, à laquelle il donne beaucoup moins qu'on ne doit même donner à la politique. De là viennent d'une part ces déferences si ex-

cessives, & qui vont presque à l'adoration, des enfans envers leurs parens; des disciples pour leurs Maîtres; du Peuple pour le Magistrat, & de tous les Ordres de l'Etat pour la personne du Prince; & de l'autre le mépris où sont les Bonzes, qui sont les Prêtres du Païs; & la maniere extravagante & ridicule dont les Dieux sont traittez. Le Japonnois donne à la Religion autant qu'on peut desirer; il ne luy manque que de bien prendre son party. On doit même reconnoître qu'il est fort éloigné de faire servir sa Religion à la politique.

Mais comme l'honneur & la sagesse ne sont point deux principes contraires; il faut convenir que les Chinois & les Japonnois ne différent pas absolument en tout: ils sont les uns & les autres trés sobres. Le Peuple au Japon ne vit que de ris, de fruit, de légumes; quelquefois il mange un peu de poisson. Les Grands n'ajoutent guere à cela que le gibier, & pour l'ordinaire leurs repas ne sont ny délicats, ny somptueux; c'est à peu prés de même à la Chine. Ces deux Peuples ont encore un bon sens admirable, du zéle pour le bien public, de la politesse, & de la douceur dans l'usage de la vie: cela n'est pas si universel à la Chine, où la

canaille s'accable d'injures les plus grossieres, au lieu qu'au Japon les plus petites gens se traittent avec une honnêteté & des égards que nous admirerions parmy des personnes élevées à la Cour. Mais il faut tomber d'accord que jusques dans les vertus qui sont communes aux deux nations, on apperçoit la différence des principes qui les font agir.

Les sciences spéculatives sont plus cultivées à la Chine, bien que les Chinois n'y fassent paroître qu'un esprit mediocre. En recompense ils ont le génie le plus perçant du monde pour tout ce qui regarde la police & le Gouvernement. L'éloquence & la Poësie sont plus du goût des Japonnois, peu de Peuples y réussissent autant qu'eux, & ce n'est point une exagération de dire qu'il n'y a point de nation qui connoisse mieux le cœur humain, ny qui s'entende plus à le remuer que ces insulaires. Pour les arts, les Chinois sont inventifs, mais ils ne perfectionnent presque rien. Les Japonnois qui se sont toûjours reconnus leurs disciples n'ont quasi en rien la gloire de l'invention, mais on peut dire que tout ce qui sort de leurs mains est fini : j'en excepte la peinture, où ils ne gardent aucune régle de perspective. On sçait maintenant combien leur

Leur adresse & leur goût pour les sciences & les arts Leurs manieres.

Porcelaine & leur Vernis l'emportent ſur ce qui nous vient de la Chine en ce genre; nous avons auſſi vû en France quelques uns de leurs ouvrages en argent & en acier, ainſi je laiſſe à juger ſi c'eſt avec juſtice qu'ils paſſent pour les meilleurs ouvriers de l'Aſie. Perſonne n'ignore que rien ne réſiſte à leurs ſabres; auſſi un ſabre du Japon, quand il eſt d'une bonne main, eſt-il un preſent digne d'un Roy. Les Japonnois portent l'eſtime qu'ils en font, juſqu'à en orner leurs plus beaux appartemens. La délicateſſe avec laquelle ils travaillent, eſt ſurprenante; j'ay lû dans un Journal des Sçavans imprimé à Trévoux, la deſcription d'un ouvrage fait au Japon, & que le Journaliſte, qui diſoit l'avoir eû entre les mains, ne faiſoit point difficulté d'oppoſer au fameux Coloſſe de Rhodes: c'étoit une Idole toute entiere bien proportionnée, diſtincte en toutes ſes parties, aſſiſe dans une niche, le tout fait avec la moitié d'un grain de ris, l'autre moitié faiſant une maniere de pié-d'eſtal ſur quoy la divinité & la niche étoient poſées.

Le commerce de la vie eſt beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine, les manieres des Japonnois, leur ſorte d'eſprit, leur cérémonial, pour le fond, s'accordent

assez à ce qui est d'usage parmy nous. C'est ce qui paroît par les lettres des premiers Missionnaires qui ont travaillé dans ces Isles ; on y trouve aussi des descriptions de Palais & de maisons particulieres, qui, comparées avec celles que le Pere le Comte nous a fait des appartemens de Pekin, font voir que je n'avance rien sans fondement, quand je dis que le goût Japonnois n'est pas fort éloigné du goût François. Au lieu de ces grands enclos incultes & sauvages que les Chinois font passer pour leurs jardins ; on ne voit chez les Japonnois que des terrasses & des parterres, où les fleurs, & les arbrisseaux toûjours verds jettent une odeur, dit le Pere Loüis Almeïda, qui surprend toûjours, quelque accoûtumé que l'on y soit.

Nous avons en Europe une idée de la politique des Japonnois, qui ne me paroît pas bien fondée ; il est vray qu'en cela les Chinois sont encore leurs maîtres : mais ces grands politiques sont les plus lâches des hommes, & ne sçavent pas les premiers principes de l'art militaire. Ainsi l'on peut dire que s'ils n'ont rien à craindre du dedans, ils doivent tout apprehender du dehors. Un petit Roy Tartare les a subjuguez de nos jours, & les Ja-

Leur politique.

ponnois leur ont ſouvent donné de grandes inquiétudes : cependant le Japon eſt moins au prix de la Chine, que la Savoye, par rapport à l'Italie, la France & l'Eſpagne jointes enſemble. A juger du Japon par le temps dont j'écris l'hiſtoire, on conçoit que la valeur de ſes Habitans, & leur experience au fait de la guerre, le mettent bien à couvert d'une domination étrangére ; mais que les défauts de ſa politique l'expoſent à de continuelles révolutions : ce qui a fait dire à pluſieurs Hiſtoriens que les deux tiers de ces Inſulaires périſſoient par le fer ou par le feu. Si toutefois leurs hiſtoires diſent vray : mille ans & plus de regne dans une même famille ne nous donnent pas l'idée d'un gouvernenement bien turbulent. Nous ſçavons d'ailleurs que depuis quatre-vingt ans tout eſt en paix dans cet Empire, & l'on n'y peut guere compter qu'environ ſix vingt ans de troubles. Or il me ſemble que d'en conclure, comme font la plûpart, que ce Païs eſt mal-gouverné, ce n'eſt pas mieux raiſonner, que ſi l'on prétendoit prouver qu'un homme n'eſt pas d'une bonne complexion, parce qu'à l'âge de quarante ans il a eu une longue maladie, qui pourtant ne luy a laiſſé aucun facheux reſte. Le Japon a même tiré cet avanta-

ge des révolutions, qui l'ont si cruellement agité, qu'il s'est aguerri des troupes, avec lesquelles il a fait depuis peu de grandes conquêtes, & soûtenu avec bien de la gloire tous les efforts du grand Prince qui gouverne aujourd'huy la Chine & la Tartarie Occidentale. Aprés tout, la Monarchie Chinoise a cet avantage sur la Japonnoise, & même sur toutes les autres de l'Univers, qu'elle a commencé peu de temps aprés le déluge. D'ailleurs elle est si bien fondée, & si solidement établie, qu'encore qu'elle ait souvent changé de Maître, elle n'a jamais rien perdu de la beauté de son gouvernement: ensorte qu'aprés avoir été la conquête des étrangers, elle a toûjours, pour ainsi dire maîtrisé ses vainqueurs, en les assujetissant à la gouverner, selon ses propres loix & ses anciennes coûtumes.

Ce qui contribuë le plus au bon ordre & au maintien des loix au Japon.

Pour nous arrêter à ce qui regarde le Japon en particulier, ses premiers Legislateurs n'avoient rien omis, ce semble, de ce qui pouvoit y maintenir le bon ordre. La subordination dans toutes les parties de l'Etat, dans les Familles, & parmi les Ministres des faux Dieux, est admirable. De plus le soin des Peres & des Meres pour l'éducation de leurs Enfans, & réciproquement le respect, la soumis-

ſion, la tendreſſe des enfans pour leurs Peres & Meres. L'exactitude des Bonzes, ainſi appelle-t'on au Japon, comme à la Chine, les Prêtres du Païs, à inſtruire les Peuples, & la vénération des Peuples pour les Bonzes, tout cela va parmi les Japonnois auſſi loin qu'il peut aller. Les Seigneurs, les Maris & les Peres ont droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux, leurs Femmes, & leurs Enfans, & cependant c'eſt moins par crainte, que par amour, & par principe d'honneur, que tout demeure dans le devoir. Ces deux principes, qui ſont propres des grandes ames, inſpirent aux Japonnois des ſentimens ſi tendres & ſi élevez, que ſaint François Xavier n'en parle qu'avec admiration, & en des termes qui marquent combien il en étoit touché. „ Je ne ſçaurois finir, „ dit-il, dans une de ſes lettres, lorſque „ je parle des Japonnois, qui veritable- „ ment font les délices de mon cœur.

Les relations de l'année 1604. racontent une choſe qui fait bien connoître le beau naturel de ce Peuple. Je crois qu'on me ſçaura bon gré de l'avoir rapportée, & je la mets ici, par ce qu'elle n'a aucune liaiſon avec l'hiſtoire de ce temps là. Une femme étoit reſtée veuve avec trois garçons, & ne ſubſiſtoit que de leur travail;

ils étoient tous idolâtres. Or comme ces jeunes gens, ou faute d'être employez, ou peut être pour n'avoir pas été élevés à ce genre de vie, ne gagnoient pas suffisamment, ils prirent une étrange résolution. On avoit depuis peu publié que quiconque saisiroit un voleur, & l'ameneroit au Magistrat, toucheroit une somme fort considérable. Les trois Freres, que la pauvreté de leur Mere touchoit encore plus que leur propre indigence, s'accordent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur, & que les deux autres le meneront au Juge : ils tirent au sort pour voir qui sera la victime de l'amour filial, & le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier, & conduire comme un criminel : il subit l'interrogatoire : il déclare qu'il a volé ; sur quoi on l'envoye en prison, & ses freres touchent la somme promise. Ceux ci, avant que de s'en retourner chez eux, trouverent moyen d'entrer dans la prison ; là croyans n'être vûs de personne : ils se mirent à embrasser tendrement le prisonnier, & les trois freres ne purent se séparer sans verser beaucoup de larmes. Le Magistrat, qui par hazard étoit en lieu, d'où il pouvoit les appercevoir, fut extrêmement surpris de voir un criminel de si bonne amitié avec ceux

qui l'avoient livré à la justice ; il appella un de ses gens, lui donna ordre de suivre les deux délateurs jusqu'au logis où ils se retireroient, & lui enjoignit expressément de ne les point perdre de vuë, qu'il ne fût bien instruit de tout ce qui pouvoit le mettre au fait d'une chose aussi étonnante, que celle, dont il venoit d'être témoin. Le domestique obéit, fit toutes les diligences qui lui avoient été recommandées, & rapporta à son Maître qu'ayant vû entrer les deux freres dans une maison, il s'en étoit approché, & leur avoit entendu raconter à leur mere tout ce que je viens de dire ; que la pauvre femme à cette nouvelle avoit jetté des cris lamentables, qu'elle avoit dit à ses enfans qu'ils pouvoient reporter l'argent qu'on leur avoit donné, & qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie aux dépens de celle de son fils. Le Juge fort surpris de ce récit fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, lui fait diverses questions pour voir s'il ne se couperoit point, en fin voyant que toutes ses réponses s'accordoient parfaitement, & qu'il ne pouvoit en rien tirer par adresse ; il lui déclara ce qu'il sçavoit, & l'obligea ainsi d'avouër tout. Il alla ensuite faire

son

son rapport au Cubo-Sama, & ce Prince frapé d'une action si héroïque voulut voir les trois freres, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cens écus de rente, & cinq cens à chacun des deux autres.

II. Mais la principale source du bon ordre qu'on admire au Japon, c'est la Religion, qui peut certainement plus sur l'esprit de ce Peuple, que sur celui de presque tous les autres. Tous les Japonnois, à la reserve de quelques Athées, qui croient les ames mortelles, sont idolâtres, & reconnoissent une infinité de Dieux. Les plus anciens sont les Camis, qu'on prétend être descendus du Soleil. Ce sont tous les Empereurs du Japon depuis la fondation de cet Empire jusqu'à nos jours; leur race subsiste encore, du moins nous n'avons point de nouvelles qu'elle soit éteinte. Les Fotoques de la Chine sont aussi adorez au Japon; mais outre ces deux especes de Divinitez, il y en a quatre principales, qu'on peut regarder comme les Dieux du premier ordre. Le plus considerable de tous, est Amida, une des plus anciennes Idoles de la Chine. Les Japonnois l'adorent sous differentes formes toutes mysterieuses, mais ridicules, ils en comptent aussi quantité

De la Religion des Japonnois.

de fables, dont on amuse le petit peuple; & que je crois pouvoir me dispenser de rapporter.

Xaca est aprés Amida le Dieu le plus révéré au Japon. Il naquit, disent les Bonzes, d'une Mere Vierge, qu'il fit mourir en naissant; il se retira tout jeune dans les deserts de Siam, & il y vécut plusieurs années dans les exercices de la plus austere penitence. De là étant passé à la Chine, il y prêcha Amida, & publia une espece de Théologie, qui n'a pas eu moins de cours dans cet Empire, que la morale de Confucius. Le terme de toutes ses courses fut le Japon, dont il a été le premier Législateur. Il y fit connoître Amida & les Fotoques; car les Japonnois n'adoroient alors que les Camis, ausquels même ils ne demandoient que des biens temporels, & les demons à qui ils faisoient des sacrifices uniquement pour se garantir de leur fureur. Dans la verité Xaca étoit un grand Philosophe, les Japonnois tiennent de lui la Métemsicose, & la Théologie des Chinois. Le nombre des Livres qu'il a composez est prodigieux. Le dernier de tous, qu'il intitula *Foquequium*, & dont il rendit ce témoignage à la mort, qu'il ne contenoit rien de vray, non plus que les autres, est d'ail-

leurs si obscur; qu'apparamment l'auteur n'y entendoit rien lui-même. Cette obscurité n'a pourtant servi qu'à rendre l'ouvrage plus respectable; & il a parmi ces insulaires la même autorité, qu'ont parmi nous les Livres saints.

Les deux autres Divinitez qui tiennent le premier rang avec Amida & Xaca, sont Canon & Gizon, dont il n'y a rien à dire de fort particulier. Je n'ai même trouvé nulle part qu'elle est leur origine. Les Bonzes prétendent que le Dieu Canon vivoit il y a deux mille ans, & qu'en ce temps-là il créa le Soleil & la Lune, on lui a élevé à Ozaca, un Temple, qui est un des plus beaux du Japon. On s'étonnera sans doute, après ce que j'ai dit de l'esprit & du bon sens des Japonnois, qu'ils ayent donné dans de si étranges absurditez en matiere de Religion. Mais n'y a-t-il pas encore plus lieu d'être surpris que les Romains, dans un siécle aussi éclairé que le fut celui d'Auguste, ayent dressé des Autels à tous les monstres de l'Egypte, & offert de l'encens à toutes les bizarres Divinitez des nations qu'ils avoient subjuguées! C'est de tout temps qu'on a reconnu que les plus grands esprits sont ceux dont l'égarement va plus loin, quand une fois ils se

ſont écartez du droit chemin, & que parmi les Idolâtres les Nations policées ſont celles, dont la Religion renferme plus d'extravagances.

Pour ce qui eſt du Culte que les Japonnois rendent à leurs Idoles, il eſt vray de dire que rien n'eſt plus ſemblable à celui que nous rendons au vray Dieu. Je parleray bien-tôt des raiſons qu'on a de croire que les premiers habitans du Japon ont eû quelque connoiſſance du Chriſtianiſme, mais quand cette opinion ſeroit encore mieux établie qu'elle ne l'eſt, il faut néceſſairement recourir ici à ce que dit Tertullien, à ſçavoir qu'un des moyens les plus ordinaires dont le pere du menſonge ſe ſerve pour ſéduire les peuples, eſt de leur faire illuſion en contrefaiſant la vérité. Je ne ſçai même, ſi la conduite qu'il a tenuë à l'égard des Japonnois, ne pourroit point paſſer pour une aſſez bonne preuve de la ſainteté de nos pratiques de Religion, puiſqu'il ſemble qu'il n'a pu entraîner dans l'erreur la nation du monde, dont la raiſon s'eſt trouvée la plus naturellement chrétienne, ſelon l'expreſſion du même Tertullien, qu'en déguiſant ſes menſonges ſous l'exterieur de nôtre Culte religieux.

Des Bonzes. Les Bonzes du Japon compoſent

une espece de Hierarchie fort semblable à celle de l'Eglise Catholique. Ils ont un grand Prêtre qu'on nomme Xaco, apparemment par ce qu'il est le successeur du grand Xaca. Ce premier Prêtre a au dessous de lui des *Tundes* qui répondent à nos Evêques, c'est eux qui font les Prêtres en leur donnant pouvoir d'offrir des Sacrifices. Ces *Tundes* sont tous les Superieurs des Maisons de Bonzes, car tout le Clergé du Japon, s'il est permis de se servir de nos termes, est régulier, & peut être consideré comme un ordre Religieux divisé en plusieurs Congrégations, mais sous un même General. En effet les Bonzes sont partagés en plusieurs Sectes, toutes, quoique reconnoissant un même chef, irréconciliablement ennemies les unes des autres. On les distingue par la couleur de leurs habits, car pour la forme elle est par tout la même, & approche assez de celle de nos Hermites. La même diversité de sentimens qui regne parmi les Bonzes, s'étend sur tous les ordres de l'état, chacun étant en droit de faire à sa fantaisie le choix de la Secte qui lui plaît davantage; d'où il arrive que non seulement les Provinces & les Villes, mais les maisons même particulieres sont souvent partagées sur le Culte des Dieux. Mais

comme l'animosité des Bonzes ne passe point à leurs Disciples avec leurs sentimens ; cette varieté sur la doctrine ne trouble en aucune maniere le repos des familles, & ne fait aucun tort à la Societé civile.

Je ne crois pas qu'il soit à propos de m'étendre beaucoup sur les differentes Sectes du Japon, je dirai seulement deux mots des principales, la premiere est celle des Grands ; elle tient l'ame mortelle, & les Bonzes qui la professent se nomment *Xenxus*. La seconde, qui est la plus suivie de ceux qui se picquent de probité, enseigne l'immortalité des ames, & rend un culte spécial à Amida. On appelle *Xodoxins* les Bonzes qui en sont les Docteurs. La troisiéme est celle des Adorateurs de Xaca, on y donne à ce faux Prophète le premier rang parmi les Dieux. Leurs Prêtres sont les plus réglés du Japon, ils se levent à minuit pour chanter les loüanges de leurs Dieux, & pour méditer sur quelques points de morale, que le Superieur explique auparavant. Saint François Xavier, qui a assisté à ces explications, dit qu'elles se font d'une maniere très-touchante, & très-pathetique. Ces Bonzes ont pris le nom de *Foquexus*. La quatriéme n'est pas tant une Secte parti-

tuliere, qu'un corps de Bonzes qui font la guerre, on les a nommés *Négores*, & l'Orient n'a point de Soldats, ni mieux disciplinés, ni plus aguerris, aussi les Empereurs Japonnois dans les différentes révolutions de l'Empire, ont ils toûjours eu grand soin de se les attacher, ou du moins de les engager par des avantages considerables, à demeurer dans une éxacte neutralité. Ces quatre sortes de Bonzes sont les plus considerables, il y en a d'autres qui usent de sortiléges, ce sont les *Icoxus*, d'autres sont des especes de pénitens & de contemplatifs, qui demeurent dans les Forests, & n'ont point d'autres maisons, que le creux des arbres. Nous leur avons donné le nom d'*Arbori Bonzes*. Enfin il s'en trouve dans les Montagnes Septentrionnales, que l'on connoit sous les noms de *Jenguis* & de *Guoguis*. Ces derniers n'ont point d'autre occupation, que de conduire, & de diriger ceux, qui entreprennent de certains Pélerinages, dont le récit à quelque chose de si ridicule & de si fabuleux, qu'encore que tous les Historiens s'accordent à en parler, je n'ai pû me résoudre à leur donner place dans cette Histoire. Dans les Lettres de saint François Xavier, il est fait mention de certains Bonzes qui sont habillés à peu

près comme l'étoient les Ecclesiastiques de son temps, & comme le sont encore aujourd'huy les Theatins, les Barnabites & les Jésuites. Il faut bien, puisque le Saint est le seul qui en parle, que cette Secte ne soit ni fort étenduë, ni fort considérable. On voit aussi au Japon des Filles Réguliéres, qui font, comme autrefois les Vestales de Rome, profession de garder la continence, elles vivent en communauté, & sont sous la direction des Bonzes dont elles ont adopté la Secte. Elles se distinguent, ainsi que les Bonzes, par la couleur de leurs habits; & d'ailleurs elles sont presque vêtuës comme nos Religieuses.

A l'exterieur rien n'est plus dur que la vie des Bonzes, on les voit presque toûjours avec un visage déterré, & ils ont quelque chose d'affreux dans leur exterieur. Mais il s'en faut bien que la réalité réponde à ces apparences, les Peuples sçavent même assez que ces Prêtres sont très dissolus, & entretiennent de honteux commerces avec ces Filles retirées, qui sont sous leur conduite. Ce qui est étrange, c'est que malgré cette persuasion où l'on est de leurs déreglemens, ils sont dans une vénération qui n'est pas concevable. On se dépoüille de ce qu'on a de

plus prétieux pour le donner à ces Imposteurs, qui ne vivent que d'aumônes, & sont cependant formidables aux Princes mêmes par leur puissance. Il n'y a pas jusqu'à l'Empereur, qui ne se trouve honoré d'avoir un fils Bonze. En un mot le respect qu'on a pour eux passe tout ce qu'on en peut dire.

L'instruction de la jeunesse est une des plus sérieuses occupations des Bonzes. Ils enseignent la Poësie, l'Eloquence, la Philosophie, & ce qui regarde le culte des Dieux. Les Académies, dont le nombre égale celui des bonnes Villes, sont remplies d'une multitude infinie d'écoliers. Saint François Xavier en nomme quatre auprès de Meaco, l'ancienne Capitale de l'Empire, dont il assure que chacune a bien trois mille cinq-cens écoliers, & ce n'est rien, ajoûte le Saint, en comparaison de ce qu'il y en a dans l'Université de Bandouë, la plus considérable du Japon. Les Bonzes prêchent aussi assez souvent dans les Temples, & c'est toujours en grand appareil. Le Docteur revêtu de magnifiques habits, monte sur une estrade couverte ordinairement de riches tapis de la Chine. Sur une table qu'il a devant lui est un exemplaire du *Foquequium*. Il ouvre ce Livre, en lit quelques lignes, le refer-

me, & aprés une courte explication aussi énigmatique que le texte même, il tombe tantôt sur la morale, & tantôt sur les fins dernieres de l'homme. Quelques Missionnaires qui ont assisté à ces prédications, assûrent dans leurs lettres qu'ils n'ont rien entendu de plus éloquent, de plus beau, de plus fini, de plus touchant; & que pour l'ordinaire tout l'auditoire fond en larmes. La derniere conclusion que le Prédicateur tire de ce qu'il a exposé avec tant d'énergie, c'est qu'on ne peut assûrer son bonheur pour l'autre vie, sans faire de grandes liberalitez aux Bonzes.

Je n'entrerai pas dans le détail des pratiques de Religion, en quoi les Japonnois semblent nous avoir voulu copier. Je dirai seulement que ces Infideles ont leurs Apôtres & leurs Docteurs, dont ils ont canonisé la mémoire, si j'ose parler ainsi, & leurs Martyrs à qui ils rendent des honneurs presque divins. Ces derniers sont des malheureux qui se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on promene de temps en temps les Idoles dans les ruës, ou qui se laissent fouler aux pieds, & étouffer dans la presse, lorsqu'aux jours de grandes solemnitez, le peuple va offrir des Sacrifices dans les

Temples ; ou enfin, qui de guayté de cœur s'en vont pésamment chargez se précipiter au fond des eaux pour arriver plûtôt, disent-ils, au Paradis du Dieu Canon.

Avant que de finir ce qui regarde la Religion des Japonnois, il faut dire deux mots de la maniere dont ils en usent à la mort de leurs proches. Les Obséques se font toûjours avec une Pompe extraordinaire. On conduit en grande cérémonie le corps du défunt hors de la Ville, on le pose sur un bucher fort élevé, & après bien des priéres & des grimaces, on met le feu au bois ; quand le feu est éteint, on recuëille ce qui reste des ossemens, & on les enterre avec les cendres. Le deüil dure deux ans, & pendant un si long-temps on s'abstient de toutes sortes de plaisirs. Les habits, même que l'on porte, n'inspirent que la tristesse. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'alors les hommes & les femmes sont habillés à peu près de la mêmemaniere. Les uns & les autres portent une coëffure, qui consiste en une espece de bandeau quarré, auquel est cousu un grand linge, qui flotte par derriere en maniere de crêpe. La robbe de dessus est d'une largeur extraordinaire, & se ferme sur l'estomac. Elle doit être toute unie, & sans doublu- Leurs Obseques.

re. La ceinture, qui eſt fort large & en réſeau, fait ordinairement deux tours; & il faut que le tout ſoit fait de toile écruë. Cette ſimplicité eſt accompagnée d'une admirable modeſtie, on marche lentement, les yeux baiſſez & les mains dans les manches. Je paſſe ſous ſilence les Fêtes ridicules, qu'on celebre au Japon en l'honneur des morts, auſſi-bien que toutes les folles ſuperſtitions, dont le culte des Dieux eſt rempli, & où je ne trouve rien qui puiſſe intereſſer.

Le gouvernement du Japon. Son origine.

III. Le Gouvernement du Japon a de tout temps été Monarchique, & toutes choſes y ont toujours été réglées par la volonté abſoluë du Souverain. Il n'y a point de Cour de Juſtice, mais le Prince a dans chaque Ville un Officier, ou Magiſtrat, dont la Juridiction ne s'étend guére qu'au Criminel: la croix & le feu ſont le ſupplice des petites gens; celui des perſonnes de condition, c'eſt d'avoir la tête tranchée. Parmi ceux-ci, lorſqu'on veut faire quelque grace au coupable, on permet à ſon plus proche parent d'être ſon exécuteur, & cette mort, qui n'a rien d'infame pour celui qui la fait ſouffrir, deshonnore auſſi-bien moins celui qui la ſouffre. Mais le plus grand nombre des Gentilshommes, qui meurent par l'ordre

du Prince se fend le ventre avec une espece de couteau. Quelques-uns attendent que l'Arrêt en soit porté, la pluspart le préviennent; & c'est le parti que prennent tous ceux qui se picquent d'avoir du cœur. Lorsque quelqu'un est condamné à mort, ou envoyé en éxil, tous ses proches, & tous ses domestiques, en quelque lieu qu'ils soient, doivent subir la même peine; il y a cependant apparence que cette loy ne s'observe pas toujours à la rigueur.

Les differens qui naissent sur le bien entre les particuliers se terminent souvent par arbitrage, & plus souvent encore par la volonté absoluë du Souverain, du Maître, où du Seigneur. Ainsi les procès ne traînent point; car comme il n'y a point d'apel de ces sortes de jugemens, on s'y soumet sans replique. Il n'en est pas de même des Sentences de mort: il n'est pas aisé de se saisir d'un homme de qualité, pour le faire monter sur un échafaut, souvent il faut livrer un combat, où il y a bien du sang répandu; mais parce qu'on a attaché à cela quelque sorte d'ignominie, ceux qui veulent passer pour gens de cœur, n'attendent pas que leur Arrêt soit prononcé & se fendent le ventre, ainsi que je l'ai dit, dès qu'ils se sen-

tent coupables, & qu'ils ſçavent qu'on les recherche.

On n'a encore pû rien découvrir touchant les commencemens de la Monarchie Japonnoiſe. Elle n'eſt pas ancienne, & ſes Annales ne lui donnent qu'environ douze cens ans. Neanmoins on n'a que de très-foibles conjectures ſur ſon origine. Il y a des Auteurs qui prétendent que quelques familles Chinoiſes des plus conſidérables de cette Nation ayant conſpiré contre l'Empereur, & la conſpiration ayant été decouverte, les coupables furent exilés, & allerent peupler les Iſles du Japon, qui étoient deſertes. D'autres veulent avec plus de vraiſemblance que les premiers habitans de ces Iſles ayent été une Colonie de la Tartarie Occidentale; en effet le naturel des Japonnois & celui des Tartares ont tant de conformité, qu'un Japonnois pour être bien défini, doit être appellé un Tartare poli & civiliſé.

Je ne voudrois pourtant pas rejetter abſolument la premiere opinion, & il me ſemble qu'on peut réunir les deux ſentimens. Il eſt comme certain qu'avant ſaint François Xavier l'Evangile n'avoit point été préché au Japon; cependant nous avons vû que les cérémonies du Culte ſu-

perstitieux des Japonnois paroissent copiées d'après les nôtres. D'ailleurs le saint Apôtre trouva que le Roy de Sazuma, dont nous parlerons bien-tôt, portoit une Croix dans son écusson, ce qui est surprenant pour un Païs, où la Croix est un supplice infame. Cela me fait croire qu'il y a au Japon quelques familles originaires Chinoïses, qui avoient eu à la Chine connoissance de nôtre sainte loy. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que le temps auquel le Japon a commencé d'être habité, suit d'assez près celui de la publication de l'Evangile à la Chine par les Nestoriens de Syrie, il se peut faire aussi que Xaca ait eu quelque teinture du Christianisme par ces Missionnaires Syriens; cela est certain au moins des Lamas ou Sacrificateurs Tartares, dont quelques-uns ont pû suivre leurs compatriotes au Japon, & les instruire de ce qu'ils avoient appris de la Loy chrétienne.

On ne peut guéres douter que les premiers habitans du Japon n'ayent eu un chef, qui fonda la Monarchie; & dont les descendans ont été les *Daos* ou *Dairis* qui ont regné jusqu'au seiziéme Siécle. Leur trône sembloit d'autant mieux affermi, qu'outre une si longue & si paisible pos-

ſeſſion, ils avoient eu le ſecret de ſe faire croire enfans du Soleil, & que tous auſſitôt après leur mort ils étoient placez au rang des Dieux-Camis. Cela toutefois n'a point empêché que les Dairis n'aient été détrônez. Voici ce qu'on ſçait de cette révolution, qui a donné lieu à tant d'autres. La premiere dignité de l'Empire étoit celle de Cubo-Sama. *Cubo*, veut dire, chef de la milice, & *Sama* ſignifie, Seigneur. Cette addition au titre de Cubo ne s'étoit pas faite d'abord, & elle avoit mis le Généraliſſime à la tête de tous les Conſeils, & de toutes les affaires. Une grace ne manque jamais d'en faire ſouhaitter une plus grande, & l'ambition eſt un torrent qu'il eſt aiſé d'arrêter dans ſa ſource, mais dont il n'eſt pas poſſible de modérer le cours. Celle des Cubo-Samas & la facilité des Empereurs allérent toûjours croiſſant, & inſenſiblement le ſujet & le Souverain n'eurent plus que le nom de ce qu'ils devoient être; le Miniſtre donnant des ordres auſquels le Prince n'oſoit refuſer de ſouſcrire. Les Cubo-Samas n'avoient plus qu'un pas à faire pour monter ſur le Trône, mais il falloit une occaſion pour le franchir; le tems & les conjonctures l'amenérent. Un Dairi efféminé ſe rendit mépriſable,

La premiere ſource des revolutions du Japon.

le Cubo-Sama qui gouvernoit ſous ſon nom crut voir les Peuples aſſez diſpoſez à ne pas trouver étrange, que portant tout le poids de la Souveraineté, il en eut auſſi les honneurs, & il ſe jugea d'autant plus autoriſé à s'emparer du Sceptre, que perſonne ne s'y opposa. Il ſe fit donc proclamer Empereur; mais il laiſſa au Dairi en conſidération de ſon origine céleſte, & peut-être pour ne pas rendre ſon uſurpation trop odieuſe; il lui laiſſa, dis-je, toutes les prééminences extérieures de ſa premiere dignité. Cette ombre de Majeſté contenta un Prince qui ne connoiſſoit que cela de la ſouveraine puiſſance, & la diſtribution des graces purement honoraires qu'on lui abandonna encore, ayant laiſſé ſa Cour auſſi groſſe qu'elle étoit auparavant; parce-que les Japonnois ſont extrémement avides des moindres marques d'honneur, à peine s'aperçût-il, qu'il y avoit un autre Maitre que lui dans l'Empire.

Cependant le Cubo-Sama ne fut pas univerſellement heureux, à la vérité il s'empara de la Tenſe; mais au-delà des cinq Cantons ou Provinces, qui ſont compriſes ſous ce nom, & qui font le Domaine Impérial, il ne fut pas reconnu,

Les Gouverneurs des autres Provinces ; prévoyans qu'il lui faudroit du tems pour affermir sa domination, se firent autant de petites Souverainetez de leurs Gouvernemens : de sorte qu'on en compta jusqu'à 68 ou 70. qui portoient presque toutes le nom de Royaume ; néanmoins ces petits Rois ne furent jamais si indépendans de la Cour Impériale, que le Cubo-Sama ne fut à leur égard à peu près ce qu'est l'Empereur en Allemagne, par raport aux Electeurs. Pour ce qui est du tems auquel arriva ce grand changement, il est assez difficile de le marquer au juste, & les Historiens varient fort sur ce sujet, je ne crois pas la chose assez intéressante pour m'arrêter à de grandes dissertations. Je me contenterai de dire qu'il y a de l'aparence que le Cubo-Sama qui regnoit vers le milieu du seiziéme siécle étoit le fils de l'usurpateur qu'il avoit fort aidé son Pere à monter sur le Trône, & que l'un & l'autre avoient été long-tems inquiétez dans Meaco, Capitale de l'Empire, par des Seigneurs fidéles au Dairi, ou qui vouloient sous couleur de fidélité partager sa dépoüille.

Voilà quel étoit le Japon, lorsqu'on en fit la découverte. Je ne me suis pas

amusé à décrire mille petites maniéres des Japonois, dont les notices de ce Païs sont remplies, & qui ne m'ont point paru fort capables de picquer la curiosité. Je n'ai point non plus parlé de quelques raretez qu'on trouve au Japon, & que je crois pouvoir trouver place dans une rélation; mais non pas dans une histoire. Je ne dois pourtant pas obmettre ici deux ou trois choses fort singuliéres. Le Pape Urbain VIII. dans un de ses Brefs aux Chrêtiens du Japon, parle de quelques oiseaux fort rares & d'une grande beauté, qui avoient été envoyez à son Prédecesseur Paul V. mais il ne nous dit pas ce que c'est que ces oiseaux. L'Historien de la révolution de Siam nous l'aprend, en disant que la Poule du Japon est sans contredit le plus bel oiseau du monde, de l'aveu même des Indiens, qui en ont de si beaux. Rien n'est plus vif, ni de plus varié, que le plumage de cét animal, qui releve encore beaucoup cet avantage par une certaine démarche noble & fiére, par laquelle il paroit sentir qu'il est le Roi des oiseaux.

Quelques particularitez du Japon.

L'exacte & judicieux Auteur, qui nous a donné une histoire très-ample de l'Eglise du Japon, fait la description

d'un arbre fort extraordinaire. C'est une espéce de Palmier, qui ne sçauroit croître dans une bonne terre, jamais il n'est plus sain, ni mieux nourri que lorsqu'en guise de fumier, on lui a mis au pied de la limaille de fer, ou d'autres matiéres semblables. L'humidité fait sur cét arbre le même éfet, que le feu sur le parchemin lorsqu'une de ses branches a été rompuë, on n'a qu'à l'attacher avec un clou au tronc, ou à la racine, & elle reprend.

Les Médecins au Japon sont tout à la fois Chirurgiens, Droguistes & Botanistes; mais ce qu'ils ont de plus singulier, c'est la science du pouls qu'ils possedent dans la perfection, jusques-là qu'aprés avoir consideré une demi-heure le pouls d'un malade, ils connoissent tous les simptomes & les causes de la maladie.

Le Thé du Japon ne differe point de celui de la Chine, les Japonnois en font un grand usage. Ils le nomment Cha, aparemment du mot Chinois Tcha, qui en langue Mandarine signifie le Thé; on connoît assez parmi nous la vertu & les propriétez de cét arbrisseau, dont peut-être nous ne faisons tant de cas qu'à cause de celui qu'en font les deux Peuples chez qui nous l'allons chercher.

On sera peut-être aussi bien aise de sçavoir qu'il n'y a point d'autre Monoïe du Japon que des pieces de Cuivre ou d'Argent, batuës au coin & non monoyées, c'est le poids qui en régle la valeur; mais sans m'arrêter davantage, je viens à mon Histoire.

QUoi-qu'il en soit, du tems de la premiere révolution du Japon, que les uns aprochent peut-être un peu trop du siécle passé, & que les autres font aparemment trop ancienne, il est certain que soit que le Trône des Cubo-Samas ne fut pas encore bien affermi, où qu'il commençât à s'ébranler; le centre de l'Empire étoit agité de troubles & de factions, & les Rois particuliers contens de ce qu'ils possédoient, joüissoient d'un parfait repos, lorsque Dieu fit pour la premiere fois luire le Soleil de Justice sur ce Peuple infortuné, qui jusques là avoit été enseveli dans les plus épaisses ténébres de l'infidélité. Voici quelle fut l'occasion, dont la divine Providence se servit pour l'accomplissement de ce grand dessein.

IV. En 1542. Trois marchands Portugais, nommés Antoine Mota, François Zeimot & Antoine Pexot, étant partis CUBO-SAMA. 1542.

de Dodra au Royaume de Sion, dans l'Isle Célébés, ou Macazar, pour aller à la Chine, furent poussez par la tempête sur les côtes du Japon, & prirent terre à Cangoxima, la même année que Dom Martin Alphonse de Sosa Vice-Roi des Indes, fit son entrée dans Goa, menant avec lui François Xavier un des dix premiers Prêtres de la Compagnie de JESUS, & que le Pape Paul III. envoyoit aux Indes avec la qualité de Légat du Saint Siége. Les trois Marchands ne furent pas long-tems à Cangoxima, sans faire des habitudes, qui nouërent assez promptement le commerce entre les deux Nations; mais ils firent une connnoissance, qui dès-lors, si elle eût été bien ménagée, eût introduit le Christianisme dans le Japon: Un homme de trente-cinq ans apellé Angeroo, & que nos Historiens François nomment Anger, fort riche & d'une des meilleures Maisons du Royaume de Saxuma, où est situé Cangoxima, lia d'abord avec les trois Européans, & ceux-ci étant insensiblement entrés dans sa confidence, aprirent de lui que le souvenir des pechez de sa jeunesse, lui causoient de violens & de continuels remords de conscience; que pour les apai-

On découvre le Japon.

Engiroo, ou Angeroo.

ser, il s'étoit retiré dans une maison de Bonzes, dans la pensée que l'entretien & les bons avis de ces Ministres des Dieux pourroient calmer ses inquiétudes; mais que ce remède, au lieu de le guérir n'avoit servi qu'à augmenter sa peine, & que de jour en jour il sentoit son mal empirer.

CUBOSAMA, II. 1544.

Ceux à qui il s'ouvrit de la sorte, firent aparemment ce qu'ils purent pour le soulager; mais ils le quitterent sans y avoir réüssi, deux ans après un autre Portugais, nommé Alvare Vaz, étant allé trafiquer à Cangoxima, Anger lui communiqua ses peines intérieures; comme il avoit fait aux trois autres Marchands. Vaz qui avoit connu le P. François Xavier à Malaca, & qui étoit plein de ce qu'il lui avoit vû faire de merveilleux, voulut engager le Japonnois à aller trouver aux Indes le S. Apôtre. C'est un homme chéri du Ciel, lui " dit-il, je ne doute nullement que par " les charmes de sa conversation, & la " sagesse toute divine de ses conseils, il " ne dissipe en un moment cette humeur " noire, qui vous dévore. Anger se sen- " tit véritablement pressé de suivre cet avis; mais la pensée qu'il lui faloit abandonner sa famille, s'exposer sur une mer

Un Japonnois, nommé Anger va trouver S. François Xavier.

qui tous les jours devenoit fameuſe par
CUBO-SAMA. II. les naufrages qu'on y faiſoit, & s'exiler
en quelque façon dans un païs inconnu
1544. l'empêchoit de ſe réſoudre, lors qu'ayant
tué un homme dans une rencontre, la
crainte d'être recherché, l'obligea de
s'embarquer ſur le premier Vaiſſeau qui
fit voile vers Malaca

1546. Il y arriva en 1546. mais ayant apris en débarquant que le P. Xavier venoit d'en partir pour les Moluques, il ſe remit en mer ſur le champ, & reprit la route du Japon ſans faire aucune attention au ſujet qui l'avoit contraint de prendre la fuite. Il fut près de deux ans à errer ſur ces mers, les vents contraires, & ſes irréſolutions l'arrêtant tantôt dans un Port, & tantôt dans un autre. Enfin, Dieu qui en vouloit faire le chef des Prédeſtinez de ſa Nation, permit qu'étant ſur le point de prendre terre au Japon, une tempête après l'avoir mis en danger de périr, le repouſſa au Port de la Chine d'où il étoit parti, il y rencontra Alvare Vaz qui s'en retournoit aux Indes. Ce Marchand lui reprocha doucement ſon inconſtance, le prit ſur ſon Vaiſſeau, & le remena à Malaca, où le P. Xavier étoit de retour des Moluques.

Dès

Cubo-Sama. II. 1548.

Le Saint envoie Anger à Goa, où il est baptisé.

Dès la premiere fois qu'Anger vit le Saint il en fut charmé, & l'homme de Dieu en l'embrassant lui ayant dit, que pour obtenir ce qu'il souhaitoit, il faloit rendre au Souverain du Ciel & de la Terre, les hommages qui lui sont dûs. Anger demanda qu'on l'instruisit au plûtôt des véritez Chrêtiennes, il sçavoit déja un peu de Portugais, & dans ses courses, les Marchands de cette Nation qu'il avoit fréquentez, lui avoient donné quelque connoissance de nos mysteres. Le Pere Xavier quitta tout pour achever de l'instruire; mais une affaire de conséquence l'ayant apellé à la côte de la Pescherie, il prit le dessein d'envoyer son Prosélyte & deux Serviteurs qui l'avoient suivi au Séminaire de Goa.

De la maniére dont ils entrerent d'abord dans toutes les pratiques qui étoient en usage dans cette sainte Maison, d'où sont sortis depuis presque tous les Apôtres, & une bonne partie des Martyrs du nouveau Monde, on s'aperçût bientôt que ce n'étoit point là des Indiens, ni des Barbares, & le Pére Xavier s'étant rendu au bout de quelques mois à Goa, fut extrémement surpris des progrès qu'ils avoient faits. Il ne laissa pourtant pas de différer encore leur Bâtême, quoi-

CUBO-SAMA. II 1548.

qu'ils le demandassent avec les dernières instances. Le Saint jugea même à propos, que Côme de Torrez, qui venoit de se déterminer à quitter le grand Vicariat de Goa, pour entrer dans la Compagnie de JESUS, recommençât à les instruire de nouveau. Il avoit remarqué dans ce nouvel Ouvrier, un des plus grands esprits, & des plus sçavans hommes de son siécle, des qualitez fort propres à la Mission du Japon, qu'il méditoit dès-lors, il voulut lui procurer un moyen d'aprendre la langue & les maniéres des Japonnois, en l'obligeant de converser souvent avec ces trois Cathécumenes. D'ailleurs, ce n'étoit pas assez d'une connoissance superficielle des articles de nôtre Foy à des gens aussi éclairez, & aussi spirituels que l'étoient ceux-ci, pour être bâtisez. Ils le furent enfin le jour de la Pentecôte, par les mains de l'Evêque des Indes Dom Jean d'Albuquerque. La grace du Sacrement se rendit sensible dans l'ame d'Anger, & elle y produisit en un moment cette paix, qui depuis tant d'années faisoit l'unique objet de ses voeux. Il prit le nom de Paul de sainte Foy, en mémoire de la Maison où il avoit reçû tant de bien-faits du Ciel, & qu'on

apelloit indifféremment le Collége de saint Paul, & le Séminaire de sainte Foy. De ses deux Serviteurs, l'un fut nommé Jean & l'autre Antoine. Aussitôt après leur Batême, le Pére Xavier trouvant dans le Maître & dans les domestiques, de grandes dispositions à une éminente sainteté, leur fit commencer à tous trois les exercices du Pére Ignace, sous la conduite du Pére de Torrez.

Cubo-Sama. II. 1543.

Pendant cette retraite qui dura trente jours, il est étonnant avec quelle profusion le Ciel communiqua à ces fervens Néophytes ses faveurs les plus singuliéres: Le Pére Xavier s'en exprime dans ses Lettres avec admiration, & ne craint point de dire que par leur fidélité à correspondre aux graces qu'ils recevoient d'en-haut sans mesure, ils faisoient honte aux Missionnaires, & lui donnoient à lui-même de la confusion. Paul de sainte Foy ne parloit, & ne pouvoit parler que de Dieu, aussi le faisoit il en homme inspiré. On l'entendoit souvent lorsqu'il étoit seul, témoigner tout haut avec des élans d'amour très-sensibles, le désir qu'il avoit de mourir pour son Dieu, & le zéle dont il brûloit pour le salut de ses Concitoyens.

Anger fait les exercices de la Compagnie.

Cuew Sami II. 1641

Le saint Apôtre employoit à le visiter tout le tems qu'il pouvoit soustraire à ses occupations, & pour étudier davantage le génie de cette nation, il s'informoit en même-tems des Portugais qui avoient été au Japon, si les Japonnois étoient tous du caractére de ceux qu'ils avoient devant les yeux, & dont il ne se lassoit point d'admirer la pénétration d'esprit, & le bon sens. Tous l'assurérent qu'il n'étoit pas possible de trouver un Peuple qui eut plus de raison, ni qui fut plus ingénieux, & qu'ils ne doutoient point que le Christianisme ne s'établît solidement, & en peu de tems dans ces Isles. Paul de sainte Foy qui parloit fort aisément le Latin & le Portugais, lui confirma la même chose, & en écrivit même au Fondateur de la Compagnie de JESUS. Sur quoi l'homme Apostolique prit enfin sa derniére résolution, que ni les instances de ses amis, ni les dangers d'une si longue & si périlleuse navigation, ne pûrent jamais lui faire changer: ,, La crainte du ,, naufrage, disoit-il, à ceux, qui lui exag-,, géroient le péril auquel il alloit s'ex-,, poser, ni toute la fureur d'une mer ,, toujours agitée, ne sçauroient vous ,, retenir un jour; il n'est rien que vous

Cubo-sama. II. 1548.

ne fassiez, point de risque que vous " ne soyez prêts de courir, pour aller " chercher un peu d'or & d'argent : Et " moi qui sçais qu'une infinité d'ames " rachetées du sang de mon Dieu pé- " rissent faute d'instruction & de secours, " je serois assez lâche pour craindre une " tempête : Je n'ai qu'un regret, ajoû- " toit-il, & il le répeta souvent depuis " dans ses Lettres ; c'est que vous m'ayés " prévenu. Quelle honte pour un Mi- " nistre de JESUS-CHRIST, d'avoir été " moins ardent & moins diligent à lui " procurer de nouveaux adorateurs, que " des négotians ne l'ont été pour un pe- " tit gain, & pour un intérêt temporel ! "

Le saint Apôtre se dispose au voyage du Japon.

V. Mais comme le tems n'étoit pas propre pour la navigation, le S. Apôtre qui se trouva un peu de loisir, l'employa aux exercices de la vie intérieure : On peut dire que tout ce tems fut pour lui une contemplation continuelle, où les extases & les ravissemens le tenoient tellement uni à Dieu, qu'il étoit plus au ciel que sur la terre. Ce fut alors que ne pouvant plus soûtenir l'abondance des consolations célestes, dont son ame étoit incessamment inondée, on l'entendit si souvent s'écrier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez : où faites cesser des faveurs qu'u-*

CUBO-SAMA II. 1548.

ne Créature mortelle n'est pas en état de supporter, ou bien mettez moi dans le séjour de vôtre gloire. En disant ces paroles il ouvroit sa soutane, comme pour faire un passage libre aux flâmes du divin amour, qui embrasoient son cœur. Par-là Dieu lui faisoit connoître à quels travaux, & à quelle entreprise il le préparoit.

Enfin, le tems du départ aprochant le Serviteur de Dieu nomma pour l'accompagner le Pére Côme de Torrez, & le Frere Jean Fernandez, à qui Paul de sainte Foy, & ses deux Serviteurs avoient apris un peu de Japonnois. Fernandez étoit un saint Religieux, dont l'éminente & solide vertu causoit de l'étonnement au Pére Xavier. A l'âge de vingt-deux ans, il avoit quitté une fortune très-bien établie, pour embrasser la pauvreté de la Croix. Le Pére Simon Rodriguez, un des premiers Compagnons de S. Ignace l'avoit reçû dans la Compagnie de JESUS à Lisbonne, & au bout de quelques mois l'avoit envoyé aux Indes. Quoi-qu'il n'eût point de Lettres, il étoit parfaitement instruit de sa Religion, ce qui joint à un grand sens, une éloquence naturelle, & beaucoup de facilité pour les Langues, le

rendit très-utile à la Mission du Japon.

CUBO-SAMA. II. 1548. 1549.

Il arrive à Malaca, & y reçoit des nouvelles du Japon.

VI. Le Pére Xavier ayant mis les derniers mois de cette année, & le commencement de la suivante à régler ses affaires, s'embarqua au mois d'Avril, & arriva à Malaca le dernier jour de May. Il y aprit des nouvelles du Japon, qui lui causerent bien de la joye. On lui dit qu'un Roy de ces Isles se disposoit à envoyer au Vice-Roy des Indes une Ambassade pour obtenir des Prédicateurs de la Loy Chrêtienne, & voici comme l'on racontoit ce qui lui en avoit fait naitre la pensée. Des Portugais ayant pris terre dans ses Etats, on les avoit logés par son ordre dans une Maison, où, disoit-on, tous les apartemens étoient infestez de malins esprits, on ne se trompoit pas. Les Portugais passerent deux ou trois fort mauvaises nuits, & l'un d'eux fut très-maltraité. Enfin, ces Marchands eurent recours au Ciel, & firent peindre des Croix sur toutes les portes & les murailles du logis. Dieu bénit leur dévotion, ils ne virent & n'entendirent plus rien. Cela fit du bruit dans la Ville, les Idolâtres n'aprirent qu'avec admiration le moyen dont on s'étoit servi pour chasser le démon,

CUBO-SAMA. II 1549. la nouvelle en alla jusqu'au Roy, qui ayant fait venir les Portugais pour s'assûrer de la vérité, & des circonstances de cet événement, trouva la chose fort singuliére. Il fit même dresser par tout des Croix sur les grands chemins, dans les carrefours, & jusques dans son Palais : De sorte, que l'ennemi de nôtre salut fut cause le premier, que le signe adorable de nôtre Rédemption fut exposé publiquement à la vénération des Peuples dans cette terre infidéle. Le Roy n'en demeura pas-là; il voulut sçavoir d'où venoit à la Croix tant de vertu, la réponse des Portugais n'ayant servi qu'à exciter davantage sa curiosité, il forma le dessein de faire venir des Docteurs de leur nation, & c'étoit-là l'unique sujet de l'Ambassade dont on parloit.

Il y a lieu de s'étonner qu'aucun des Historiens du Saint ne nous ait apris la suite de cette nouvelle, ni quel étoit ce Roy du Japon, dont il est ici parlé, ni enfin ce qui empêcha le Père Xavier d'aller trouver ce Prince, comme il étoit naturel qu'il fit. Cela me feroit douter qu'on eût effectivement reçû de pareils avis, si le témoignage de tant d'écrivains tous dignes de foi, qui raportent

ce fait, n'étoit apuyé de l'authorité de l'Apôtre des Indes, qui dans ses Lettres nous en a laissé le détail tel que je viens de l'exposer. On a encore passé sous silence, je ne sçai pourquoi, une chose que je trouve bien digne d'avoir ici sa place. Depuis que le Saint avoit entendu parler du Japon, il avoit conçû un si ardent désir d'y prêcher l'Evangile, qu'il sembloit y voler plûtôt qu'y courir, & que le moindre retardement lui étoit un véritable suplice, toutes ses pensées, tous ses entretiens n'étoient plus que du Japon, le jour & la nuit, il s'en occupoit, & l'on ne peut lire sans être ému, les Lettres qu'il écrivoit sur cela au Pére Ignace, & au Pére Rodriguez. Plus on lui exagéroit les dangers qu'il alloit courir, & plus son zéle augmentoit, on lui dit que les Chinois ayant rompu avec les Portugais, & n'étant pas possible d'aller au Japon sans prendre terre à la Chine, il s'exposoit à être mis aux fers, ou à être la proye des Corsaires : Tout cela n'avoit servi qu'à convaincre tout le monde, que si on vouloit engager le Pére Xavier à quelque entreprise, il faloit la lui représenter comme presqu'impossible, cependant soit que Dieu pour éprouver son Servi-

CUBO-SAMA II 1549.

teur le voulut traiter, comme il traita son fils unique au commencement de sa Passion; soit que l'enfer, qui ne put voir sans frayeur, quelles seroient les suites de l'expédition du Japon, eût obtenu le pouvoir de faire sentir au Saint toute la ferveur de son ressentiment : le Pére Xavier fut à peine arrivé à Malaca, qu'il se trouva dans un dégoût par raport à son voyage, & dans un découragement, qui tenoit quelque chose de l'agonie du Sauveur au jardin des Olives. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé ce pénible état, qui sçachent ce que souffre une ame dans ces combats intérieurs, un cœur fidéle à la grace y est l'objet des complaisances du Seigneur; mais il s'en faut bien que lui même se rende le témoignage que Dieu lui rend sans le lui faire connoître. Le Ciel semble être de fer, la foy paroît s'éteindre, & la confiance s'évanoüir. Le Serviteur de Dieu qui eut besoin d'une grace spéciale, & de toute sa vertu pour sortir victorieux de ce combat, & qui prévit sans doute que peu d'Ouvriers évangéliques seroient exempts de cette épreuve, a voulu y préparer ses freres, en leur faisant une peinture très-naïve de la triste situation

où il se trouva pour lors : Et j'aurois crû manquer à un devoir essentiel, si j'avois obmis une circonstance qui peut-être pour les Ministres de l'Evangile un fonds inépuisable d'instruction, & de consolation.. — Xubo-sama. II. 1549.

Ce fut dans la priere que l'homme Apostolique trouva à l'exemple de Jesus-Christ, cette grandeur d'ame, dont le sensible lui avoit été soustrait pour quelque-tems, & vainqueur de lui-même & du démon, plein d'impatience d'arriver dans un païs, où il comprenoit, parce qu'il venoit de souffrir, que la moisson étoit mûre & abondante, il ne songea plus qu'à se remettre en mer. Plusieurs Marchands Portugais se préparoient à faire le même voyage, & tous marquoient beaucoup d'empressement pour avoir le Saint sur leurs bords; mais par la seule raison qu'ils n'alloient pas en droiture, le Pere Xavier leur préféra un petit Bâtiment Chinois de ceux qu'on apelle Joncs.. Le Capitaine qui le commandoit, nommé Nécéda étoit le Pirate le plus fameux de ces Mers, & si décrié pour ses brigandages, que son Navire n'avoit point d'autre nom, que celui de *Jonc du voleur*. Ce ne fut pas sans peine qu'on vit le

CUBO-SAMA II. 1549.

Serviteur de Dieu se livrer ainsi entre les mains de ce Corsaire, on n'obmit rien pour l'en dissuader, mais ce fut en vain. D'ailleurs, on sçavoit que le Tout-puissant le favorisoit d'une protection particuliére : on le laissa donc faire. Toutefois le Gouverneur Dom Pedro de Sylva prit une précaution à laquelle vrai-semblablement Dieu attacha la conservation de ses Serviteurs. Il fit jurer Nécéda qu'il meneroit les Péres droit au Japon, & pour l'assurer encore plus de sa fidélité, il l'obligea de lui donner en ôtage quelques-uns de ses enfans.

Il s'embarque pour le Japon.

Le quatriéme de Juin, le Pere Xavier s'embarqua avec ses deux Compagnons, les trois Japonnois qu'il avoit amenez de Goa, & quelques Chrêtiens aparemment du Séminaire de sainte Foy. Le même jour le vent se trouvant favorable on apareilla, & l'on perdit bientôt les terres de vuë. Après avoir fait environ cent lieuës, il fallut songer à se fortifier contre les Typhons, on apelle Typhons un composé de vents qui viennent en même-tems de tous côtez, & qui dominent fort sur les Mers de la Chine. Comme ils investissent un Navire de toutes parts, il est étonnant avec quelle violence ils le font piroüetter,

lorſqu'on n'eſt pas ſur ſes gardes, & avec quelle rapidité ils le coulent à fond. Ce qu'il y a de plus fâcheux; c'eſt que ces tourmentes durent deux ou trois jours, de ſorte qu'il faut qu'un Vaiſſeau ſoit bon & bien gouverné, pour réſiſter juſqu'au bout. On ne laiſſe pas d'avoir quelques moyens de ſe précautionner contre ces tempêtes; car lors qu'il y a quelque choſe de ſemblable à craindre, on ne manque jamais d'en être averti par un Phénomene fort ſingulier. On voit un peu auparavant vers le Nord trois Arcs-en-Ciel de couleur de pourpre, dont le premier borde l'Horizon, & dont le dernier eſt le plus grand.

Nécéda s'étant prémuni contre les Typhons, leva l'ancre; il avoit encore ſept cens lieuës à faire, néanmoins on s'aperçut qu'il n'alloit point en route. Il s'arrêtoit même à toutes les Iſles, tantôt ſous un prétexte, tantôt ſous un autre. Le plus ſouvent cela dépendoit des réponſes d'une Idole, qu'on avoit expoſée ſur la poupe du Vaiſſeau, & qu'on conſultoit à chaque inſtant. Ainſi les Miſſionnaires avoient la douleur de ſe voir à la diſcrétion de ces mêmes puiſſances infernales, dont ils alloient ruiner l'Empire au Japon. Outre cela

CUBO SAMA II. 1549.

on leur faisoit tous les jours mille avanies, & ils coururent plus d'une fois risque de la vie. Deux choses sur tout contribuérent à ces mauvais traitemens. Nécéda s'avisa un jour de demander à son Idole, si son voyage seroit heureux, l'Idole répondit que le Navire arriveroit heureusement au Japon ; mais que jamais il ne reverroit Malaca. Un autrefois que le Vaisseau étoit à l'ancre vis-à-vis de la Cochinchine, un jeune Chinois Chrêtien de la suite des Missionnaires badinant auprès de la sentine, que par mégarde on avoit laissé ouverte, tomba dedans ; mais comme il fut promptement secouru, il en fut quitte pour une blessure assez considérable à la tête. Tandis qu'on le pansoit, la fille du Capitaine tomba à la mer, & quoique tout l'équipage s'empressât pour la sauver, elle fut engloutie par les vagues à la vuë de son Pere. On peut juger quelle fut la douleur de Nécéda, il s'y abandonna sans mesure, & l'on eût bien de la peine à le faire revenir à lui. Ses premiers transports étant calmez, il voulut sçavoir de son Idole la cause d'un accident si triste. Le démon fit réponse que si le jeune Chrêtien n'eût pas été retiré de la sentine, la fille idolâtre

n'auroit pas péri. Alors le Pirate enragé contre les Chrêtiens entra dans une fureur qui fit croire qu'il alloit les immoler tous aux manes de sa fille; mais un bon vent qu'on attendoit avec impatience, s'étant levé tout-à-coup, on ne songea plus qu'à en profiter, pour se tirer d'un parage, où il ne faisoit pas sûr de rester long-tems, & qui n'offroit à l'esprit que de funestes images.

CUBOSAMA. II. 1549.

VIII. Enfin, après bien des détours Nécéda tourna vers la Chine, & entra dans le Port de Canton, résolu d'y passer l'hyver; mais à peine avoit il moüillé qu'il changea de pensée, remit à la voile, & fit dessein d'aller hyverner dans une autre rade. Il n'en étoit pas loin, lorsqu'il reçut avis par un Bâtiment Chinois, que toute cette côte étoit infectée de Forbans. Les Corsaires ne se cherchent pas, & s'évitent même le plus qu'ils peuvent, Nécéda eût bien voulu retourner à Canton, mais le vent étoit contraire, Le seul parti qu'il eût à prendre, fut d'entrer comme il fit dans la Mer du Japon, à la faveur d'un bon vent, qui en peu de jours le conduisit au Port de Cangoxima. Ce fut le quinziéme d'Août que les Serviteurs de Dieu entrerent dans ce Port après

Il arrive au Port de Cangoxima.

CUBO-SAMA. II. 1549.

ſept ſemaines de navigation ſur la Mer la plus orageuſe du monde, ayant eu pourtant beaucoup moins à ſouffrir de la fureur de cet élément, que de la férocité de leurs conducteurs, & de la malice du Prince des ténébres.

Paul de ſainte Foy convertit ſa famille.

Ce ne fut pas un léger ſujet de joye pour la famille de Paul de ſainte Foy, que de le revoir après une ſi longue abſence, & lors qu'on le croyoit abſolument perdu. Mais ce qui combla les Miſſionnaires de conſolation, ce fut de voir que dès les premiers entretiens ce fervent Néophyte, eût fait de ſa femme, de ſa fille, & de la plûpart de ſes parens autant de Cathécuménes. Le Pere Xavier les baptiſa, & un ſi beau commencement lui faiſant tout eſpérer, il s'appliqua ſérieuſement avec ſes deux Compagnons à l'étude de la langue. Les caractéres du Japon, auſſi-bien que ceux de la Chine ſont aſſez ſemblables aux Jéroglyphes des Egyptiens. Les Japonnois pour les traçer ſe ſervent d'un poinçon, & font leurs lignes perpendiculaires. On prétend que les langues que nous connoiſſons les plus abondantes, ſont ſtériles en comparaiſon de celle-ci. D'ailleurs elle eſt tellement variée, qu'il ſemble que chaque Province

ait la sienne propre, ce qui augmente l'embarras des étrangers, c'est que les mots & les phrases ont des significations différentes selon la diversité des personnes à qui on parle, des sujets que l'on traite, de la dignité des matiéres & du ton de la voix. Enfin, cette langue n'a aucune analogie avec les nôtres, chaque mot est une proposition entiére, & les noms propres y ont comme chez les Hébreux, & chez beaucoup d'autres nations de l'Asie & de l'Amérique, des significations figurées.

CUBO-SAMA. II. 1549.

Cependant Paul de sainte Foy fut obligé d'aller rendre ses respects au Roy de Saxuma son Souverain, & lui demander sa grace pour le meurtre qui l'avoit obligé à disparoître. Il fut bien reçû, & il obtint aisément ce qu'il demandoit, le Roy lui fit mille questions sur les avantures de son voyage, sur le commerce, & la puissance des Portugais dans les Indes, & sur la Religion qu'ils y avoient établie. Paul de sainte Foy satisfit le Prince sur tous ces articles, & s'étendit beaucoup sur le dernier. Se voyant écouté avec plaisir, & aperçevant qu'on étoit touché, il tira un Tableau qu'il tenoit caché sous sa robe, & le montra à l'Assemblée. C'étoit une

Il va à la Cour de Saxuma, & ce qui s'y passe.

Cubo Sama. II. 1549.

Vierge très-bien peinte, ayant entre ses bras l'Enfant JESUS. Le Roy fut si frapé à cette vûë, que dans le moment il mit les deux genoux en terre, pour rendre hommage au Fils & à la Mere, dont les visages lui parurent respirer quelque chose de divin. La Reine sa mere à qui il vouloit qu'on portât cette Image, se trouva saisie du même sentiment de religion, dont il avoit été pénétré; & se prosterna pareillement avec toutes ses filles pour adorer le Dieu des Chrêtiens. Il falut encore expliquer à cette Princesse les principaux mysteres de nôtre sainte Foy; elle en parut charmée, & le Pére Xavier ayant apris ce qui s'étoit passé à cette Audience, en fit demander une pour lui-même.

Le Pere Xavier rend visite au Roi de Saxuma

IX. Il n'eût pas de peine à l'obtenir, Paul de sainte Foy avoit donné à la Cour de Saxuma une grande envie de le voir. Le Pére se prépara à cette action par de ferventes prieres, & se rendit à Saxuma le vingt-neuf de Septembre, après avoir recommandé son entreprise à S. Michel, & mis tout le Japon sous la protection de ce chef de la Milice celeste, auquel ce jour est consacré dans l'Eglise. Le Roy & la Rei-

ne mere reçûrent le Saint comme un homme extraordinaire, le jour ne parut pas suffisant pour l'entretenir, & on le retint jusques bien avant dans la nuit, on ne se lassoit point de l'entendre parler de la Religion, parce-qu'il en parloit d'une maniére qui ravissoit; & l'on ne revenoit point de la surprise, où jettoit la vûë d'un homme, qui avec tant de mérite avoit renoncé à tout, & entrepris de si pénibles voyages, pour donner à des inconnus, & à des étrangers la connoissance du vrai Dieu.

Cubo-sama. II. 1549.

Le Roy qui avoit un grand sens, fit au Pere quantité de questions très-subtiles, & lui ajoûta que si sa Religion étoit la véritable, il devoit s'attendre que les démons feroient d'étranges efforts pour s'oposer à son établissement. Enfin, il congédia le Serviteur de Dieu avec mille marques de bonté & de distinction, & lui donna un ample pouvoir de prêcher la Loy Chrêtienne dans ses Etats, ce qu'il rendit autentique peu de jours après par un Edit. Aussi-tôt les Missionnaires qui par leur aplication à l'étude de la langue, s'étoient mis en état de se faire entendre, parurent dans les places publiques. La nouveauté de ce spectacle, & la réputation que les

Il prêche publiquement dans Cangoxima.

CUBO SAMA. II. 1549.

Prédicateurs s'étoient déja acquise par la sainteté de leur vie, & par leurs entretiens particuliers leur attirérent une foule d'Auditeurs, à qui ils annoncérent la parole divine. Il est vrai que le mystére d'un Dieu en trois Personnes, & celui du Verbe incarné, & mort sur une Croix, furent d'abord d'étranges Paradoxes pour un Peuple qui veut tout réduire aux principes du bon sens naturel. Quelques-uns, sans vouloir examiner davantage, traitérent les Docteurs de visionnaires, & leur doctrine d'extravagance; d'autres suspendirent leur jugement, ne pouvant, disoient-ils, se persuader que des hommes, d'ailleurs si raisonnables, eussent voulu courir tant de risques, pour leur venir débiter des fables; & cela sans aucun intérêt. Ils se rendirent même plus assidus aux instructions des Péres, & Dieu bénissant leur zéle à chercher la vérité, ils la trouvérent, & s'y soûmirent. Le premier qui demanda le Bâtême, fut un homme de basse naissance, le Pére Xavier lui donna le nom de Bernard, & ce fervent Néophyte quitta tout pour se mettre à la suite des Missionnaires.

Une conversation que le Pére Xavier eût avec le Tunde, ou Supérieur des

Bonzes de Cangoxima, ſervit beaucoup à donner du crédit au Chriſtianiſme. Le Prêtre idolâtre, qui paſſoit pour l'oracle du Païs, fut ſurpris de trouver un homme, qui en ſçavoit plus que lui, & il ne pût s'empêcher de publier que perſonne au monde ne ſurpaſſoit en ſcience & en eſprit, le chef des Religieux d'Europe. A l'exemple, & ſur le témoignage du Tunde, qui par excellence avoit été ſurnommé *Ningit*; c'eſt-à-dire, le cœur de la vérité, tous les Bonzes de Cangoxima parurent faire une eſtime toute particuliére du Saint: mais le déréglement de leurs mœurs les retint dans l'idolâtrie, & parmi tant d'endurcis, il n'y eût que deux Elûs, dont la converſion ne laiſſa pas de faire un grand éfet ſur le Peuple.

CUBO-SAMA. II. 1549.

Les Bonzes lui ſont d'abord favorables, & le viennent enſuite ſes plus grands ennemis.

Les choſes en étoient là, & le ſaint Apôtre s'attendoit à de nouvelles conquêtes, lorſque les Bonzes qui venoient de fermer les yeux à la lumiére, les ouvrirent tout-à-coup ſur leurs intérêts temporels. Ils firent réfléxion, que ſi de bonne heure ils ne s'opoſoient au progrez de la nouvelle doctrine, ne recevant plus les aumônes qu'on avoit acoûtumé de leur faire, ils n'auroient plus à la fin de quoi ſubſiſter, ſur cela

CUBO-SAMA II. 1549.

ils prirent leur parti : on les vit aussitôt courir dans toute la Ville pour décrier les Missionnaires, ils n'assisterent plus à leurs instructions, que pour les tourner en ridicule, & ils en vinrent jusqu'à les maltraiter de paroles. Une conduite si violente ne leur réussit pas, on comprit aisément quel en étoit le motif, & on leur en fit de sanglans reproches. On leur remontra que c'étoit par de solides raisons, & non par des injures, qu'il faloit combattre leurs adversaires ; enfin, on leur fit remarquer que les Religieux d'Europe menoient une vie exemplaire, & qui étoit un préjugé bien fort en faveur de la doctrine qu'ils annonçoient, rien n'étoit effectivement plus dur que la maniére dont vivoient les Missionnaires, & l'on étoit même persuadé qu'ils etoient dans le fond encore plus austéres qu'ils ne paroissoient

Il fait plusieurs miracles.

Les miracles que le Pére Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces que tout le reste, pour faire taire les Bonzes, ou du moins pour rendre inutiles toutes leurs invectives. Le procès de la Canonisation du Saint parle d'un Pescheur, qui après avoir long-tems travaillé sans rien pren-

dre, encouragé par l'homme de Dieu, jetta derechef avec confiance ses filets dans la mer, & les retira si excessivement chargez, qu'il lui falut de l'aide pour en venir à bout. On ajoute que cette côte de Cangoxima, qui jusques-là n'avoit pas été fort poissonneuse, le fut toujours depuis plus qu'aucune autre de ces mers.

Cubosama, II 1549.

Une femme avoit un enfant, qu'une enflure de tout le corps rendoit monstrueux, elle le porta au Pére Xavier, qui ayant invoqué sur ce petit innocent le nom du Seigneur, le rendit à la mere parfaitement guéri, & si beau que la pauvre femme en demeura toute interdite. Un des Compagnons du Pére fit la même chose à un Lépreux après lui avoir fait dire, selon l'ordre exprès du Saint, qu'il croyoit en JESUS-CHRIST. 1550.

Mais le plus éclatant prodige que fit l'Apôtre à Cangoxima, fut la Résurrection d'une fille unique que la mort venoit d'enlever à un homme de condition. Cette fille étant toute la consolation du Pére, cét homme fut frapé de sa perte, jusqu'à faire craindre pour sa vie. Des Chrêtiens qui étoient allés pour le consoler, touchés de l'état dé-

Cubo-Sama II. 1550.

plorable, où l'avoit réduit sa douleur lui conseillérent de s'adresser au grand Docteur des Portugais. Il le fit, & s'étant allé jetter aux pieds du Saint, il lui demanda les larmes aux yeux qu'il lui rendît sa fille, le Pére se trouva tellement attendri, qu'il ne pût lui répondre un seul mot. Il se retira même assez brusquement, en jettant un grand soupir, s'enferma avec Fernandez, & tous deux firent à Dieu une de ces courtes Priéres, qui pénétrent les Cieux. Le Saint se sentant exaucé, retourna où il avoit laissé le Vieillard affligé, & l'abordant d'un air inspiré, il ne lui dit que ces deux mots : *Allez, Monsieur, vos vœux sont accomplis.* Celui-ci ne pouvant ajoûter foi à ce qu'on lui disoit, & ne comprenant rien à toutes ces maniéres, qui lui paroissoient peu honnêtes, sortit fort mécontent. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'un de ses Domestiques lui cria en acourant de toutes ses forces, que sa fille étoit vivante; il ne fut pas long-tems sans la voir elle-même, qui venoit au devant de lui. Comme il ne sçavoit encore, si ses yeux ne le trompoient point, sa fille l'aborde, se jette à son cou, & le tient étroitement embrassé. Quand il

fut

fut revenu du saisissement que lui avoit causé une chose si surprenante, sa fille lui raconta qu'au même instant qu'elle avoit rendu l'esprit, deux horribles démons s'étoient jettez sur elle, & l'avoient voulu entraîner dans les enfers; mais qu'elle avoit été arrachée d'entre leurs mains par deux hommes vénérables, qui heureusement s'étoient rencontrez-là, & qu'aussi-tôt elle s'étoit retrouvée pleine de vie & de santé, sans pouvoir dire comment cela s'étoit fait. Le Vieillard pleuroit de joïe tandis que sa fille parloit, & comprenant qui étoient les deux hommes, qui lui avoient rendu la vie, il la mena sur le champ au logis des Missionnaires. Si-tôt qu'elle aperçût le P. Xavier & Fernandez, elle s'écria que c'étoient-là ses deux Libérateurs, & courut se prosterner à leurs pieds. Son Pére en fit autant, & l'un & l'autre au même moment, demandérent à être instruits & bâtisez.

Curbo-sama. II. 1550.

Tant de merveilles rendirent le saint Apôtre cher & respectable aux Japonnois. Une chose qui arriva dans le même-tems, fit connoitre jusqu'à quel point le Ciel prenoit en main ses intérêts: Un Idolatre lui ayant un jour par-

Les Bonzes engagent le Roy à révoquer son Edit.

CUBOSAMA. II. 1550 lé insolemment & avec insulte, le Pere ne lui répondit que ces deux mots : *Mon ami, Dieu vous conserve la bouche.* Et aussi-tôt il parût à ce malheureux un chancre sur la langue, qui la lui rongea avec des douleurs, & une infection qui le rendirent insuportable à tout le monde ; il y avoit lieu de croire que des événemens si inoüis, & des prodiges, dont on ne s'étoit point encore avisé au Japon de croire les Dieux mêmes capables, seroient suivis de la conversion de toute la Ville. Les Bonzes en jugérent ainsi, & l'apréhension qu'ils en eurent leur ayant persuadé qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, ils convinrent qu'il faloit aller trouver le Roy, l'intimider ; & à quelque prix que ce fût l'engager à abolir une Religion, qui s'établissoit visiblement sur les ruïnes de leurs sectes. Ils choisirent les principaux d'entr'eux, lesquels s'étant présentez devant ce Prince, celui qui portoit la parole, lui dit au nom de tous.

„ Seigneur, nous venons de la part „ d'Amida, & de toutes les autres Di„vinitez, qu'on adore dans cét Empi„re, vous demander si vous êtes réso„lu d'abandonner leur culte, & de vous „ rendre adorateur d'un Dieu crucifié,

Cibo-sama. II. 1550.

dont les Miniſtres ſont trois miſéra-bles, qui ne trouvant point de quoi vivre aux Indes, ſont venus chercher du pain au Japon ? Le ſoin de nos perſonnes expoſées tous les jours à la rage d'une populace, que ces enchanteurs ont ſéduite, n'eſt pas ce qui nous fait parler ; mais pouvons-nous voir ſans douleur les Temples prophanez, les Autels renverſez, les Dieux deshonorez ? Aucun de nous, Seigneur, ne s'eſt encore pû perſuader que vous ayez quitté la Religion de vos Péres, & qu'il vous ſoit venu ſeulement à l'eſprit, que la Chine & le Japon, les deux Nations les plus éclairées de l'Univers, ayent été l'eſpace de tant de ſiécles dans l'erreur ſur la choſe du monde, dans laquelle il eſt moins excuſable d'errer. Mais ſi vous avez rendu ſur cela juſtice à vos ancêtres, permettez-nous de le dire, vous n'en êtes que plus coupable. Vous adorez nos Dieux, & vous favoriſez une Loy qui les dégrade de la Divinité ! Vous reconnoiſſez qu'ils ont des foudres en main, & vous protégez des impies, qui lévent contr'eux l'étendart de la rébellion ! Et que diront les autres Rois, que dira l'Empereur, quand il

CUBO SAMA II. 1550.

„ sçaura que de vôtre propre autorité „ vous avez introduit dans cét Empire „ une Loy qui en sape tous les fonde„ mens ? Mais que n'entréprendra-t-on „ pas contre vous : Et animé du zéle de „ la Religion, assisté du secours du Ciel, „ que n'éxécutera-t-on pas ? Attendez„ vous, Seigneur, à voir tous vos voi„ sins entrer à main armée dans vos „ Etats, & porter par tout la désola„ tion. Attendez-vous à voir tous ceux „ de vos sujets, qui n'ont point encore „ fléchi le genoüil devant le Dieu des „ Chrêtiens, se joindre à vos ennemis, „ persuadé qu'ils doivent encore plus „ de fidélité aux Dieux Tutélaires de „ la patrie, qu'à vous, mortel & hom„ me comme eux. Tout est permis dans „ ces rencontres, & si les Rois n'ont „ de pouvoir, que ce qu'ils en ont re„ çû des Dieux, en privant ces êtres „ souverains des hommages qui leur sont „ dûs, ils se dépoüillent eux-même de „ cette haute dignité, qui les distin„ guoit du reste des hommes. Songez „ donc, Seigneur, à profiter de cét avis „ que le Ciel vous donne par nôtre „ bouche, ne nous obligez pas à fer„ mer nos Temples, & à nous retirer „ avec nos Dieux ; car alors n'y ayant

plus rien dans le Saxuma qui fût ca- « pable d'arrêter la colére divine, nous « ne répondrions pas de ce qui arri- « veroit. «

Cubo-sama. II. 1550.

Il faut connoître toute la fierté des Bonzes du Japon, & sçavoir le crédit qu'ils ont sur l'esprit des Peuples, pour se persuader qu'une remontrance aussi insolente, & aussi remplie de maximes séditieuses ait été faite à un Roy jaloux de son autorité, au point que le sont tous les Monarques de l'Asie. Rien pourtant n'étoit plus propre à établir solidement le Christianisme dans ce Royaume, que cette audacieuse démarche des Bonzes, s'ils n'eussent trouvé le Roy disposé à leur accorder tout. On venoit d'aprendre à la Cour, que les Navires des Indes, qui avoient accoûtumé d'aborder à Cangoxima, étoient allé moüiller à Firando. La seule comcommodité du moüillage étoit la cause de cette conduite des Portugais ; mais il ne fut pas possible de faire entendre sur cela raison au Roy de Saxuma. Ce Prince perdoit doublement : car outre que ses Etats ne profitoient plus du commerce, le Roy de Firando son ennemi en alloit devenir plus puissant. La harangue, ou pour mieux dire, la

CUBOSAMA. II. 1550.

menace des Bonzes, quoi-qu'il en fût choqué dans le fond, lui vint fort à propos pour se vanger des Européans, sans qu'il parût agir par un autre motif, que celui de la Religion. Il dit donc à ces Prêtres séditieux, que dans peu ils seroient contens de lui: En effet, quelques jours après il fit publier un Edit, qui portoit défense sous peine de la vie, de quitter l'ancienne Religion de l'Empire.

Ferveur des Chrêtiens de Cangoxima.

Il n'est pas possible d'imaginer avec quelle promtitude on déféra par tout à cét Arrêt. Dès qu'il parut, on n'eut plus de commerce avec les Missionnaires; il est vrai que la piété des nouveaux Chrêtiens consola bien les Péres d'une si soudaine révolution. Parmi ce petit troupeau, qui n'étoit guére composé que de cent personnes, il n'y eût pas un fidéle qui ne témoignât une reconnoissance infinie, d'avoir été choisi préférablement à tant d'autres. C'étoit une chose admirable, que de voir sur cela les transports de leur ferveur; on ne pouvoit les entendre sans être attendri jusqu'aux larmes, & sans être étonné de l'abondance de graces, dont le Saint-Esprit avoit rempli leurs cœurs; mais quoi-que le Pére Xavier fût per-

ſuadé qu'ils donneroient tous plûtôt mille vies, que de renoncer au Chriſtianiſme, il les aſſembla pluſieurs fois pour les affermir dans leurs bons ſentimens, en leur expliquant les principaux myſtéres de la Paſſion de JESUS-CHRIST, & avant que de partir de Cangoxima, il recommanda à Paul de ſainte Foy de veiller à la conſervation de cette petite Égliſe. Paul ſe ſentant infiniment honoré d'un ſi haut miniſtére, quitta tout pour y vaquer uniquement; mais Dieu n'avoit pas comblé ce fervent Néophyte de tant de graces, pour n'en faire qu'un Chrêtien ordinaire. Les Bonzes ne pûrent ſouffrir que le départ des Miſſionnaires n'eût ramené au culte des Idoles aucun de ceux qui l'avoient abandonné; ils s'en prirent à Paul de ſainte Foy, & lui ſuſcitérent tant de perſécutions, qu'ils l'obligérent à ſe bannir volontairement de ſon Païs. Ce petit triomphe fut pourtant le ſeul fruit de leurs véxations, & de tous les mouvemens qu'ils ſe donnerent pour pervertir les fidéles. Ceux-ci ſe choiſirent un nouveau Chef, sous la conduite duquel ils ſe multipliérent conſidérablement, comme nous le verrons dans la ſuite.

CUBO SAMA. II. 1550

Le Pere Xavier part de Cangoxima & visite Ekandono, & arrive à Firando.

IX. Cependant le Pére Xavier jugeant bien que la même raison qui avoit changé le Roy de Saxuma à son égard, engageroit celui de Firando à le bien recevoir, se mit en marche au commencement de Septembre pour aller trouver ce Prince. A six lieuës de Cangoxima, il trouva une Forteresse, dont l'aspect le frapa; elle apartenoit à un Tono, nommé Ekandono. On apelle *Tonos* au Japon les Seigneurs particuliers, qui étant maîtres de quelques Places fortes, ou de quelques Isles relevent des Rois, dans les Etats desquels leur Domaine est est enclavé. Le Château dont je parle, quoi-que d'une grandeur immense n'étoit qu'un Roc entouré d'eau vive, le plus escarpé & le plus inabordable qu'on ait peut-être jamais vû. Les Fossez même, quoi-qu'extraordinairement larges & profonds, avoient été creusez dans la pierre vive. Ces dehors ne promettoient rien que d'afreux, mais lorsqu'on avoit passé un chemin fort étroit, qui conduisoit à la Forteresse, on étoit tout surpris de trouver un Palais également vaste, superbe & délicieux: galeries, portiques, terrasses, jardins, apartemens, tout étoit enchanté, & l'œil ravi de voir tant d'ouvrages d'une déli-

eatesse infinie, étoit presque tenté de croire, que tout ce Château avoit été jetté en moule, ne pouvant se persuader que le ciseau eut pû rien faire de si fini. Le Pere Xavier fut invité d'entrer dans cette Forteresse, & il y fut reçû d'une maniére qu'il n'avoit pas lieu d'espérer; il profita de cét acuëil pour prêcher la parole de Dieu. Tous les Domestiques du Palais, & les Soldats de la Garnison étoient acourus pour le voir; car on sçavoit les merveilles qu'il avoit opérées à Cangoxima. Le Saint parla avec tant de force, & Dieu donna tant d'éficace à ses paroles, que le même jour il bâtisa dix-sept personnes, qu'il trouva suffisamment disposées. La plûpart des autres auroient suivi, si le Tono, qui craignit qu'on ne lui fit une affaire auprès du Roy de Saxuma, dont il étoit Vassal, ne s'y fût oposé. Mais comme lui-même étoit convaincu de toutes les véritez, qu'on lui avoit annoncées, il voulut bien que sa femme & son fils aîné fussent bâtisez en secret. Le Serviteur de Dieu demeura dans cette Forteresse autant de tems qu'il lui en falut, pour former cette nouvelle Chrêtienté; il la recommanda ensuite à l'Intendant de la maison d'Ekandono,

CUBO-SAMA. II. 1550.

CUBO SAMA II. 1550.

Vieillard d'une prudence & d'une vertu au-dessus du commun ; il lui laissa une copie de son Catéchisme, qu'il avoit mis en Japonnois à Cangoxima, régla toutes les pratiques de piété, qu'il crût convenir à ces Néophytes, & jusqu'aux exercices de pénitence, ausquels il trouvoit les Japonnois fort portez, il donna même sa discipline à l'Intendant, afin que l'on en fit de semblables, & à la Dame du Château un petit livre, où il avoit écrit de sa main quelques priéres. Dans la suite, la discipline, le Catéchisme, & le livre de priéres furent les instrumens de bien des miracles, Ekandono & sa femme éprouvérent la vertu de ces saintes Reliques dans des maladies mortelles, & même au milieu des convulsions de la mort, l'un & l'autre ayant été subitement guéris, dès qu'on leur eut fait toucher, au Tono, le livre, & à la Dame, la discipline. Enfin le Pére Xavier & ses Compagnons continuérent leur route vers Firando, où ils arrivérent en peu de jours.

Il part de Firando pour aller à Meaco

Le Royaume de Firando n'a de considérable que sa Capitale, dont il a pris le nom, & quelques Isles assez peuplées, ce qui a rendu ce Port célébre ; c'est que le moüillage y est fort bon, & que

les Navires y sont à l'abri de tous les vents. Le Pére Xavier fut reçû dans cette rade au bruit de toute l'artillerie des Vaisseaux Portugais. Ensuite les principaux Négocians le menérent malgré lui, comme en triomphe chez le Roy. En le présentant à ce Prince, ils lui dirent qu'il voyoit devant lui l'homme du monde, pour qui le Roy leur maître avoit plus de considération, & ayant ajoûté qu'il venoit de Cangoxima, & pourquoi il en étoit sorti, le Roy de Firando lui fit mille amitiez, & lui donna plein pouvoir de prêcher JESUS-CHRIST dans ses Etats. Aussi-tôt les Missionnaires commencerent leurs Prédications, & le succez dès les premiers jours ayant surpassé leur attente, le Pére Xavier conçût que si la faveur d'un Roy particulier pouvoit tant pour la conversion de ces Peuples; ce seroit encore toute autre chose si l'on avoit la protection de l'Empereur. Il ne lui en falut pas davantage, pour le déterminer au voyage de Méaco capitale de l'Empire, & séjour de l'Empereur? Il laissa donc à Firando le Pére de Torrez & accompagné de Fernandez, & de deux Chrêtiens, Bernard & Matthieu, qu'il avoit amenez de Cangoxima, il se mit

CUBOSAMA II.
1550.

CUBO-SAMA II. 1550.

en marche sur la fin d'Octobre ; il gagna par mer Facata, capitale du Royaume Chicugen, & aprés avoir marché quelque tems il se rembarqua pour Amanguchi. Cette ville capitale du Royaume de Naugato étoit alors une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches, & par une suite presque nécessaire, une des plus déréglées villes du Japon. On y comptoit vingt mille familles, & ce qui la rendoit si considérable, c'étoit son Commerce, la fertilité de son terroir, & les mines d'argent qu'on trouve en grand nombre dans son voisinage.

Bien que le Saint Apôtre ne fût venu à Amanguchi qu'en passant : Toutefois au récit qu'on lui fit de l'état déplorable où cette Ville étoit réduite, il ne pût retenir son zéle. Il se montra au Peuple le Crucifix en main, & il parla du Royaume de Dieu avec cette liberté, que le Sauveur du monde a tant recommandée à ses Disciples : Un certain air plus qu'humain, qui paroissoit dans toute sa personne, les étonnantes véritez qu'il prêchoit, l'autorité qu'il sçavoit se concilier, tout cela le fit écouter d'abord : on goûta sa doctrine, on la trouva fondée en raison, on s'infor-

ma qui étoit cét homme si extraordinaire, on aprit ses travaux, ses voyages, la sainteté de sa vie, son desintéressement, ses miracles ; on l'admira, mais le jour du salut n'étoit pas encore venu pour ce Peuple. La Populace même qui n'examine jamais les choses à fond, & qui juge beaucoup sur l'extérieur se mocqua du Docteur étranger, l'outragea, & alla jusqu'à le poursuivre à coups de pierres, joignant les railleries à ces mauvais traitemens. Une Audience que le Pére Xavier eût d'Oxindono Roy de Naugato, & dans laquelle il confondit un fameux Bonze en présence de toute la Cour, calma un peu cette fureur : Quelques infidéles même demandérent le Bâtême, mais le nombre de ces Elûs fut très-petit, & les Missionnaires après un mois de séjour dans Amanguchi, poursuivirent leur route vers Méaco.

CUBOISAMA. II. 1550.

C'étoit sur la fin de Décembre : les pluyes, les vents, les néges, les ravines rendoient les chemins impraticables, à chaque moment les quatre Voyageurs s'égaroient, & couroient risque de tomber dans un précipice, ou de se noyer en passant des torrens & des rivieres, ou enfin d'être écrasez par des glaçons

GUBO-SAMA. II 1550 1551.

d'une grosseur énorme, qui pendoient aux arbres. Avec cela leur nourriture n'étoit qu'un peu de ris, que Bernard portoit dans un sac. A seize lieuës de Méaco le Pere Xavier tomba malade: il manquoit de tout, & néanmoins il guérit en assez peu de tems; à peine la fiévre l'eut-elle quitté, qu'il se remit en chemin fort mal vêtu, marchant presque toûjours pieds nuds comme auparavant, quoi-que le froid fut intolérable; mais c'étoit une nécessité, à cause des ruisseaux & des ravines qu'il faloit continuellement passer. Un jour de grand matin, les Voyageurs se trouvant embarrassez, pour éviter certains endroits dangereux, dont on les avoit avertis; quelques Auteurs disent qu'ils s'étoient égarez; le Pere Xavier aperçût un Cavalier, qui alloit du côté de Méaco, il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de guide, & s'offrit à lui porter sa malle. Le Cavalier y consentit, & ne laissa point d'aller le trot, ce qui dura presque tout le jour. Si-tôt que les dangers furent passez, le Pere fut contraint de s'arrêter, & ses Compagnons, qui à grand' peine l'avoient suivi de fort loin, le trouvérent sur le soir dans un état à faire compas-

ſion, les ronces & les cailloux lui avoient déchiré les pieds, & les jambes lui crevérent en pluſieurs endroits. On ne put toutefois l'obliger à ſe repoſer un ſeul jour, il tiroit tant de force de ſon union avec Dieu; qu'il étoit toûjours le premier à encourager les autres. Les Hiſtoriens de ſa vie diſent, que dans les Villes & les Bourgades où il paſſoit, il ne manquoit jamais de lire à ceux, qu'il pouvoit attrouper, quelque choſe de ſon Catéchiſme; mais que pour l'ordinaire il ne retiroit point d'autre fruit de ſon zéle que des injures: qu'on le maltraitoit même ſouvent, & qu'il fut deux fois ſur le point d'être lapidé, n'ayant été préſervé de la fureur des infidéles, que par des orages, qui ſurvenoient tout-à-coup, & écartoient la multitude.

Il arrive à Méaco, & peu de tems aprés s'en retourne à Firando.

X. Enfin, il arriva à Méaco vers la fin de Février. Cette Ville, dont le nom ſignifie, *choſe digne d'être vûë*, n'avoit plus rien de grand que ſes ruïnes, & la guerre qui y paroiſſoit plus allumée que jamais, la menaçoit d'une entiére déſolation. Méaco en cet état n'étoit pas propre à recevoir la lumiére de l'Evangile; le Pére Xavier s'en apperçût bien-tôt, & pour ſurcroît de diſgrace, il ne put jamais obtenir une Audience,

CUBO SAMA. II. 1551.

ni de l'Empereur, ni du Dairi, ni du Xaco. Il se vit donc réduit à faire dans les quartiers les plus fréquentez, ce qu'il avoit fait ailleurs ; mais sentant bien qu'il perdoit son tems à parler à un Peuple tout occupé du tracas des armes, il reprit, quoi-qu'avec bien du regret, la route de Firando. Il se consola dans la pensée qu'il avoit au moins prêché JESUS-CHRIST dans la Capitale du Japon, & qu'il y avoit beaucoup souffert : ce qui dans les hommes Apostoliques est un vrai dédommagement, lorsque leurs entreprises n'ont point d'ailleurs le succez qu'ils espéroient : il lui fut même dit intérieurement, que cette semence de la parole divine, qu'il sembloit avoir jettée dans une terre ingrate, ne seroit pas perduë, mais produiroit des fruits qui répondroient aux fatigues, qu'il avoit essuyées dans une si pénible expédition.

Il prêche avec succez à Amanguchi, répond à plusieurs questiõs par un seul mot & prêche en Chinois, sans jamais avoir apris cette langue.

Le Saint homme arriva à Firando en assez bonne santé, & sans aucun accident fâcheux ; il n'y resta qu'autant de tems qu'il lui en falut pour changer son extérieur trop négligé, il avoit eu le loisir de se convaincre, que ce changement étoit nécessaire au Japon, & il sçavoit qu'une des premiéres régles d'un

Prédicateur de l'Evangile, est de se faire tout à tous pour gagner tout le monde à JESUS-CHRIST, il ne dédaigna pas de se charger aussi de quelques raretez, que le Vice-Roy des Indes & le Gouverneur de Malaca lui avoient données, pour faire des présens aux Princes Japonnois, & dont il avoit crû d'abord pouvoir se passer; aussi-bien que des lettres de recommandation, que ces deux Seigneurs lui avoient encore mises entre les mains. Après quelques jours de repos, il partit pour Amanguchi avec ses mêmes Compagnons. La maniére dont le Serviteur de Dieu avoit été reçû la premiére fois dans cette Ville, & le peu de disposition qu'il y avoit trouvé à l'écouter, ne devoit pas ce semble l'engager à y retourner : mais les Saints ont des lumiéres, que les autres hommes n'ont pas, & la suite fit voir que c'étoit l'esprit de Dieu qui conduisoit le Pére Xavier à Amanguchi.

CUBOSAMA. II. 1551.

Oxindono voyant les Missionnaires dans un autre équipage qu'ils n'avoient paru d'abord, les reçût bien, agréa les présens, que le Pere Xavier lui fit, témoigna qu'il auroit égard à la recommandation du Vice-Roy des Indes, & du Gouverneur de Malaca, & le mê-

CUBO SAMA. II. 1551.

me jour envoya au Pére une fort grosse somme d'argent. L'homme Apostolique la refusa constamment, & le Roy touché d'une vertu si rare, marqua sa surprise en des termes, qui ne plurent pas aux Bonzes. Dès le lendemain, il accorda aux deux Prédicateurs la permission de publier la Loy du vrai Dieu, & en fit même afficher les Patentes à tous les Carrefours. Peu de jours après ayant sçû que les Docteurs étrangers n'avoient point de demeure fixe, & étoient même assez en peine où se retirer, il leur donna une maison de Bonzes, qui depuis quelque tems n'étoit pas occupée. Alors tout Amanguchi s'ébranla, & comme si ce Peuple fut sorti d'une profonde létargie, ce fut chez les Serviteurs de Dieu une affluence qu'on auroit peine à imaginer. Le Pére Xavier a écrit au Pére Rodriguez & au Pére Ignace, que du matin au soir son logis ne desemplissoit point, & que les Missionnaires qui viendroient au Japon devoient s'attendre à de grandes importunitez: qu'on ne leur laisseroit souvent pas le tems, ni de dire la Messe, ni de réciter leur Breviaire, encore moins de reposer & de prendre leur repas. Ce qui faisoit la plus grande peine du Saint homme;

c'est que tous voulant à la fois qu'on éclaircit leurs doutes, & qu'on répondit à leurs questions, ce n'étoit qu'un bruit confus de gens, qui parloient tous ensemble, & qui crioient à pleine tête. Dieu tira son Serviteur de cet embarras par un prodige inoüi jusques-là : le Pére Xavier avoit dans les Indes renouvellé le miracle qui surprit si fort Jérusalem dans les Apôtres le jour de la Pentecôte, lorsque prêchant dans leur langue, ils se firent entendre à des personnes de tant de différentes Nations ; ici le Saint étant interrogé sur des matiéres fort oposées entr'elles, on s'aperçut que d'une seule réponse il satisfaisoit à tout. Au commencement la confusion empêcha qu'on ne fit réfléxion à une chose aussi merveilleuse, & bien des gens même ne songeant qu'à ce qui les regardoit, ne s'avisérent jamais de penser qu'il y eût rien de miraculeux dans la maniére prompte & précise dont on leur répondit. De-là vint que comme les Compagnons & les Successeurs du Saint, mettoient plus de tems à satisfaire ceux qui les interrogeoient, on disoit qu'ils n'avoient pas tant de sçavoir, ni d'esprit que lui. L'homme Apostolique reçut encore à Amanguchi le

CUBO-SAMA. I.
1551.

CUBO-SAMA. II. 1551. don des langues qui lui avoit été tant de fois communiqué aux Indes ; car outre qu'il parloit le Japonnois avec une facilité & une élégance, qui surprenoit tout le monde, il prêchoit tous les jours en Chinois aux Marchands de cette Nation, qui trafiquoient à Amanguchi, quoi-que jamais il n'eût étudié leur langue.

Il abat l'orgueil des Grands, & confond les Bonzes. Ce n'étoit plus seulement le Peuple qui vouloit entendre les Docteurs étrangers, les Grands les invitoient à venir chez eux. Ce fut en cette occasion que le Pére Xavier s'aperçevant qu'on lui parloit avec trop de hauteur, & un certain air méprisant, qui lui parut rejaillir sur son ministére; il montra de son côté une grandeur d'ame, & une sainte & noble fierté qui imprima dans l'ame de ses Auditeurs un profond respect pour le Dieu qu'il leur annonçoit. Il recommanda la même chose à Fernandez, qui marquoit un peu trop de timidité. Cela lui réüssit : on s'accoûtuma à regarder les Missionnaires, comme des gens qui étoient beaucoup au-dessus du commun, & on les écouta avec une soûmission, & une docilité qui fit oublier au Saint ses fatigues, & sembla lui redonner une nouvelle vigueur : „ Je suis tout blanc „ écrivit-il alors en Europe, cependant

Je suis plus robuste que jamais. Aussi " faut-il convenir que les fatigues qu'on " prend pour instruire un Peuple raison- " nable, qui aime la vérité, & qui veut " sincérement son salut, causent une joïe " bien sensible. Au bout de quelque tems " les Missionnaires se trouvant un peu plus en repos entreprirent les Bonzes, qui malgré l'animosité des Sectes, s'étoient tous réünis contre l'ennemi commun. Après bien des conférences, où ces Prêtres idolâtres furent confondus, cette victoire achevant ce que l'autorité du Saint, la force de ses raisonnemens, & les miracles qu'il fit en grand nombre, avoient commencé; en moins de deux mois plus de cinq cens personnes, la plûpart gens de marque reçûrent le Bâtême.

CUBOSAMA. II. 1548. 1549.

Le zéle des nouveaux Chrêtiens, & quelque difficultez qui arrêtoient le progrez de l'Evangile.

On voyoit sur tout ceux, qui dans les disputes avoient paru plus animez contre nôtre sainte Religion, témoigner plus d'empressement à l'embrasser, & travailler ensuite eux-mêmes avec plus de zéle à la conversion des Infidéles. Ce zéle du salut des ames fut toûjours dans la suite la vertu favorite des Japonnois, & l'on auroit dit qu'ils ne se croyoient Chrêtiens, qu'autant qu'ils avoient d'ardeur pour la propagation du Christianisme. Le plus grand avantage

CUBO-SAMA II. 1551.

que le Pére Xavier tira de ces premiéres saillies de ferveur, ce fut d'être instruit à fonds des endroits foibles par où l'on pouvoit attaquer les Bonzes, & il en profita avec un grand succez. Toutefois une chose arrêtoit un peu le progrez de l'Evangile ; on avoit eu de la peine à prouver aux Japonnois, que ceux, qui pendant leur vie n'auroient pas adoré le vrai Dieu, souffriroient éternellement dans les enfers. Ils ne pouvoient concilier ce point de Foy avec la bonté infinie de Dieu. Les nouveaux bâtisez même en revenoient toûjours-là, & quand ils n'avoient plus rien à opposer aux raisons qu'on leur aportoit pour les convaincre : „ Quoi donc, s'écrioient-ils „ fondant en pleurs, nos Péres, nos Enfans, nos Amis, seront pendant toute une éternité les malheureuses victimes, & l'objet des vengeances d'un „ Dieu, qu'ils auroient sans doute adoré, s'ils l'eussent connu ! Et ce grand „ Dieu, la bonté & l'équité même n'aura „ aucun égard à leur ignorance ? Tout retentissoit de leurs sanglots, & des cris que cette pensée leur faisoit pousser vers le Ciel ; & les Missionnaires ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de leurs chers Néophytes.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup dans ces circonstances à déterminer quantité de gens, qui flottoient entre l'erreur & la vérité. Ce saint Religieux prêchant dans une Place publique, un homme de la lie du peuple s'aprocha comme pour lui dire un mot. Le Prédicateur s'étant arrêté se tourna de son côté, & dans le moment ce malheureux lui couvrit le visage d'un crachat; il s'éleva aussi-tôt quelques éclats de rire: Néanmoins, presque toute l'Assemblée fut indignée; mais Fernandez s'étant essuyé sans paroître émû, & continuant son discours, comme si de rien n'eût été; la sotte joie des uns, & l'indignation des autres se tournerent en admiration, & le Sermon fini, chacun se retira plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque, que par toutes les raisons dont le Prédicateur avoit apuyé sa Doctrine. Un jeune Docteur, qui passoit pour le plus habile homme d'Amanguchi fut si frapé de cette action, que dès le lendemain il demanda le Bâtême, & sa conversion fut la source d'une infinité d'autres. Entre ces nouveaux Prosélytes, il y en eût un, dont le changement causa bien du chagrin aux Bonzes, parmi lesquels il étoit sur le point

CUBOSAMA. II.
1551.

La patience & la modération de Fernandez font cause de grandes conversions

CUBO-SAMA. II. 1551

de s'engager. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un génie supérieur & d'une naissance très-distinguée ; il avoit toûjours été fort assidu aux instructions du Pére Xavier ; son esprit étoit convaincu, la patience de Fernandez l'avoit ébranlé ; mais la conversion du jeune Docteur, dont je viens de parler, fut ce qui le détermina. Le Pére Xavier lui donna au Bâtême le nom de Laurent, & peu de tems après le reçût dans la Compagnie de JESUS ; la suite fit voir que le Saint avoit fait un bon choix.

Le Roy de Naugato changé à l'égard des Chrêtiens.

Laurent ne fut pas le seul qui manqua alors aux Bonzes, personne ne prenoit plus parti parmi eux, & leurs jeunes gens désertoient par troupe. Les Missionnaires instruits par ces transfuges des mystéres d'iniquité, que ces imposteurs cachoient sous les dehors de la plus austére vertu, les démasquoient aux yeux du Peuple, & montrant en même tems la corruption de leurs moeurs, & la foiblesse de leurs raisonnemens ; ils invitoient les fidéles à entrer en dispute avec eux. Cela eût un tel succez qu'on voyoit à tous momens des enfans & des femmes faire tomber en contradiction les plus célébres Bonzes ; ce qui

est

est parmi les Japonnois le dernier affront. Pour se rétablir dans l'esprit du public; ils tentérent de nouveau la voïe de la dispute, & proposérent d'assez bonnes difficultez; mais on y avoit déja répondu en plusieurs occasions, ils réüssirent un peu mieux à la Cour par une intrigue qu'ils ménagerent, & l'on s'aperçût qu'ils avoient gagné le Roy. Oxindono ne révoqua point ses Edits; mais il dépoüilla quelques fidéles de leurs biens, ce qui ne fit qu'augmenter le nombre de ceux, qui demandoient le Bâtême, & exciter la ferveur de ceux, qui l'avoient reçû: Jusques-là que le Pére Xavier écrivit en Europe que de trois mille Chrêtiens, qu'on pouvoit bien compter dans Amanguchi; il n'y en avoit aucun qui ne fût dans la disposition sincére de perdre tout pour conserver sa Foy. Il arriva même que les Bonzes ayant écrit de tous côtez pour décrier le Serviteur de Dieu, ces lettres engagérent les Peuples des Royaumes circonvoisins à s'informer de ce que c'étoit que ce Docteur étranger qui commençoit à faire tant de bruit dans le Naugato, & qu'aprenant par des voïes plus sûres, que celles des Bonzes, les grandes choses qu'il y faisoit, son nom

CUBOSAMA. II. 1551.

devint très-célébre dans tout l'Empire.

CUBO-SAMA II. 1551.

Le Pere Xavier va au Royaume de Bungo.

XI. Cependant l'homme Apostolique songeant à établir solidement une Mission, qui prenoit un si bon train, résolut de retourner aux Indes pour y chercher des Ouvriers tels que le Japon en demandoit; car il avoit remarqué qu'il y faloit des Prédicateurs d'un caractére particulier, laborieux, sçavans, humbles sans bassesse; souples, mais fermes, irréprochables dans leur conduite, maîtres d'eux-mêmes, jusqu'à ne laisser entrevoir aucun mouvement de passion: Enfin d'un esprit très-subtil, pour sçavoir se démêler des Sophismes des Bonzes. Le Saint eut en même-tems nouvelle qu'un Vaisseau Portugais commandé par Edoüard de Gama son ami particulier venoit d'arriver au Port de Figen dans le Royaume de Bungo, & qu'il ne tarderoit pas à reprendre la route des Indes, où il aprit que sa présence étoit nécessaire. Sur ces avis il fit venir de Firando le Pere de Torrez, l'établit en sa place à Amanguchi, & partit pour Figen accompagné de Matthieu & de Bernard, qui ne le quittoient point; il fit ce voyage à pied, quoi-qu'il pût le faire presque tout entier par Mer. A une lieuë de Figen, il se trouva si mal qu'il

fut contraint de s'arrêter. Ses deux Compagnons prirent les devans pour avertir les Portugais de sa venuë : Gama à cette nouvelle monte à cheval avec environ trente Portugais tous Officiers, ou gros Négotians, & va au devant du saint Apôtre. Le Pere s'étoit déja remis en chemin, & les Portugais furent bien surpris de voir un homme si renommé dans tout l'Orient marchant à pied, & portant sa Chapelle sur son dos. Ils descendirent de cheval dès qu'ils l'apperçurent, & l'ayant joint ils le saluérent de la maniére la plus respectueuse. Ensuite on lui presenta un cheval qu'on lui avoit amené. Mais ils eurent beau le presser de le monter, il ne leur fut jamais possible de l'y faire consentir, ce qui les obligea de marcher aussi à pied, & de faire suivre leurs chevaux. Si-tôt que l'homme de Dieu parut à la vûë du Port, le Navire orné d'étendarts & de banderoles le salua de quatre décharges de toute son artillerie, l'équipage paroissant en armes sur les bords. Le bruit du Canon, qu'on entendit à Funai capitale du Bungo, & qui n'est qu'à une lieuë de Figen, fit craindre au Roy que les Portugais ne fussent attaquez par des Corsaires, qui

CUBO-SAMA. II. 1551.

CUBO-SAMA. II. 1551.

couroient la côte, & il leur envoya offrir du ſecours ; mais il fut bien étonné, lorſqu'il ſçut que l'arrivée d'un ſeul Prêtre avoit cauſé tout ce fracas, & que les Portugais s'eſtimoient plus heureux de le poſſéder, que ſi leur Navire eut été chargé des plus précieuſes Marchandiſes de l'Inde. Ce Prince à tant de part à l'Hiſtoire que j'écris que je crois néceſſaire d'en faire ici le caractére.

Caractere du Roy de Bungo. Civan, Civano, ou Civandono.

Civandono Roy de Bungo étoit alors âgé de vingt-deux ans, & dans une ſi grande jeuneſſe il n'étoit pas ſeulement conſideré comme un des plus braves & des plus ſpirituels Monarques du Japon, mais il paſſoit encore pour un des plus ſages. Il poſſédoit preſque toutes les vertus morales, une grande équité, beaucoup de modération, une prudence conſommée ; il étoit ſobre, libéral, bien-faiſant ; il avoit les inclinations nobles, un naturel heureux, l'eſprit excellent, le ſens droit : mais les paſſions vives, & une très-grande foibleſſe pour les plaiſirs honteux. Toutefois au milieu de ſes déréglemens, il n'étoit pas tranquille, & autant que le feu de l'âge & le tempéramment l'y portoient, autant ſa raiſon ſembloit faire effort pour l'en retirer. Dans ſes

amitiez, on remarquoit tout à la fois, & le sincére & cordial attachement des particuliers, & cette générosité élevée, qui distingue les Souverains; ainsi l'on peut dire que le Roy de Bungo avoit une belle ame, & une grande ame, une ame vraiment Royale, & digne d'un Trône plus éclatant.

CUBO-SAMA. II. 1551.

Il y avoit long-tems que ce Prince connoissoit la Religion Chrêtienne; & voici quelle fut l'occasion qui la lui fit connoitre. Des Portugais avoient pris terre à un Port du Bungo: leur Navire étoit richement chargé, & quelques Courtisans voulurent engager le Roy Pere de Civandono à le confisquer. Le Roy y étoit presque résolu, lorsque le jeune Prince touché également de compassion pour des étrangers, qui n'avoient-pas mérité un traitement si injuste; & du deshonneur qu'une action si indigne alloit attirer sur la famille Royale, parla si fortement au Roy, qu'il lui fit prendre des sentimens plus désintéressez. Les Portugais aprenant le danger qu'ils avoient couru, & à qui ils avoient obligation de l'avoir échapé en témoignérent leur reconnoissance au jeune Prince, qui les reçut bien, leur marqua qu'il les verroit volontiers, & les

CUBC-SAMA II. 1551.

engagea par ce favorable acuëil à lui faire ſouvent leur Cour. Comme ces Marchands étoient fort gens de bien, leurs bons exemples d'abord, & enſuite leurs diſcours édifians touchérent Civandono; il voulut ſçavoir qu'elle étoit la Religion que profeſſoient des gens d'une vertu ſi ſinguliére, & un nommé Diego Vaz lui donna quelque teinture du Chriſtianiſme. Depuis il avoit entendu parler du Pere Xavier, & ſans trop s'arrêter à ce que les Bonzes d'Amanguchi en écrivoient de tous côtez, il le regardoit comme un homme extraordinaire. Il eut d'autant plus de joye d'aprendre que le ſaint homme étoit à Figen; qu'il deſiroit paſſionnément de le voir & de l'entretenir. Auſſi ſongea-t-il d'abord à l'engager de venir juſqu'à Funai. Il lui écrivit la lettre du monde la plus aimable & la plus honnête, & la fit porter par un jeune Prince de ſa maiſon, à qui il donna pour l'accompagner trente jeunes Seigneurs l'élite de la Cour, avec un train fort leſte, & un équipage magnifique. L'homme de Dieu fut ſurpris d'un honneur ſi inoüi: il reçût la lettre du Roy avec un profond reſpect; mais il fit paroître dans cette rencontre tant de grandeur d'ame, que

Civandono sur le raport de son Ambassadeur, ordonna qu'on n'ômît rien pour faire au grand Docteur des Portugais la plus magnifique réception.

Cubosama. II. 1551.

Edoüard de Gama de son côté remontra au Saint de quelle importance il étoit pour la gloire de la Religion de rendre cette action la plus célébre qu'il seroit possible. Que lui même avoit éprouvé combien les Japonnois méprisent la pauvreté : qu'il étoit nécessaire de les convaincre une bonne fois, que si les Ministres de l'Evangile n'étoient pas toûjours environnez de ce faste, qu'affectoient leurs Prêtres, leur pauvreté ne venoit point d'une indigence forçée, mais qu'elle avoit un motif dont ils ne connoissoient pas la grandeur. Enfin, qu'il faloit une bonne fois détromper la populace, & lui faire quitter les idées extravagantes, que les Bonzes tâchoient par tout de donner des Religieux d'Europe. Quoi-qu'ils pussent dire, ils s'aperçûrent assez qu'ils n'avoient pas persuadé ; mais ils déclarerent au Saint qu'il n'en seroit pas le maitre, & après avoir concerté entr'eux de quelle maniére ils le meneroient chez le Roy, ils travaillerent toute la nuit aux préparatifs.

Le Pere Xavier visite le Roy de Bungo, les honneurs qu'on lui rend.

CUBO SAMA. II. 1551.

Dès que le jour parut, on partit au bruit du Canon sur deux Barques & une Chaloupe, toutes couvertes de tapis de la Chine, & ornées de Banniéres de toutes les couleurs ; une très-agréable simphonie annonçant de fort loin la venuë du Serviteur de Dieu. On remonta ainsi une riviere qui baigne les murs de Funay. Le Pere fut reçû à la descente de sa Chaloupe par un Officier de marque à la tête d'un corps de Troupes. Cét Officier offrit au Pere une litiére pour se rendre au Palais ; mais le Pere la refusa. Alors les Portugais commencerent leur marche en cet ordre. Edoüard de Gama paroissoit le premier tête nuë, & une canne de Bengale à la main : quatre autres Portugais suivoient portant tous quelque chose à l'usage du Pere. Le saint homme marchoit ensuite ayant sur une soutane de camelot un Surplis & une Etole d'un fort grand prix. Environ trente Portugais, tous gros Marchands, ou Officiers du Navire venoient après superbement vêtus, portant des chaînes d'or, ayant une contenance fort noble, & chacun son Valet derriére soi. On traversa ainsi toute la Ville au son des Flutes, des Trompétes & des Hautbois. Tout Fu-

nay étoit accouru à ce ſpectacle, les ruës, les fenêtres & les toits étoient remplis d'une multitude inconcevable de Peuple, & l'air retentiſſoit des bénédictions que l'on donnoit à l'homme Apoſtolique, dont la majeſté qui brilloit ſur ſon viſage, & qu'une certaine modeſtie Religieuſe relevoit encore infiniment, attiroit tous les regards.

CUBOSAMA. II. 1551.

A l'entrée de la place du Palais, le Pere trouva ſix cens Gardes, qui par la richeſſe de leurs veſtes, & par la variété & l'éclat de leurs armes faiſoient un ſpectacle charmant. A la vûë du Saint ces Gardes firent pluſieurs évolutions en très-bel ordre, & après lui avoir rendu tous les honneurs militaires, ils ſe rangérent en haïe pour lui laiſſer le paſſage libre au milieu d'eux. Avant qu'on entrât dans la premiére Cour. Les cinq premiers Portugais s'étant mis à genoux devant le Serviteur de Dieu, Gama lui préſenta la canne de Bengale, un autre lui chauſſa des mules très-précieuſes, un troiſiéme étendit ſur ſa tête un magnifique paraſol; & tout cela ſe fit d'une maniére ſi aiſée, ſi noble & ſi reſpectueuſe, qu'on y aplaudit de tous côtez. Il s'éleva en même-tems un aſſez grand bruit de gens qui diſoient: " Eſt-

CUBO-SAMA II. 1551

„ ce donc là ce misérable, dont les „ Bonzes d'Amanguchi ont publié que „ la vermine dont il étoit couvert, sem- „ bloit avoir horreur de se nourrir d'u- „ ne chair aussi infecte que la sienne? „ Ont-ils quelqu'un parmi eux qui ait „ l'air aussi grand & aussi auguste que „ lui?

Après avoir passé une longue galerie, on entra dans une grande sale, ou un enfant de sept ans, qu'un vénérable Vieillard tenoit par la main, complimenta l'homme de Dieu, & lui dit avec une grace toute singuliére des choses fort surprenantes. Le Pére qui ne douta point que ce compliment n'eût été apris par cœur, répondit à l'enfant selon que le demandoit son âge, mais il trouva dans ses repliques une élévation & une solidité, qui lui causa une très-grande surprise; & jetta tout le monde dans l'admiration. Le Saint a toûjours crû que cet enfant avoit été en ce moment inspiré par l'esprit Divin.

De cette premiére Sale l'enfant, qui servoit au Pére d'introducteur, le fit entrer dans un autre Apartement, qui étoit tout rempli de Noblesse. Dès que le Saint parut, tous se protesternérent jusqu'à fraper la terre du front, ce qu'ils

recommencérent jusqu'à trois fois. Cette maniére de saluer est la plus respectueuse qui soit en usage au Japon, c'est ce qu'on apelle, faire *la Gromenare* : Ensuite deux jeunes Seigneurs s'avançant vers le Pére, lui firent un compliment en Vers d'un stile extrémement figuré & métaphorique. On passa de là sur une terrasse toute bordée d'Orangers, & de la terrasse on entra dans une troisiéme Sale fort spatieuse, où Facharandono frére unique du Roy attendoit le Saint accompagné des principaux Officiers de la Couronne. Alors l'enfant se retira un peu, & Facharandono fit au Pére toutes les civilitez, qu'on a accoûtumé de faire aux Grands du Japon. Entre plusieurs choses obligeantes qu'il lui dit, il l'assura que ce jour étoit pour le Roy & pour toute la Cour un jour de réjoüissance : il le conduisit ensuite jusques dans l'antichambre, & lui donna toûjours la main.

CUBO-SAMA. II. 1551.

Enfin, la Chambre du Roy fut ouverte, & tous les yeux furent ébloüis par l'éclat de l'or qui y brilloit de tous côtez. Le Monarque étoit debout, & paroissoit souffrir impatiemment que sa grandeur l'eût arrêté; il fit trois ou quatre pas, dès qu'il vit le Serviteur de

Le Pere Xavier entre chez le Roy: la receptiõ que ce Prince lui fit.

CUBOSAMA II. 1551.

Dieu, fut frapé de je ne ſçai quoi de majeſtueux qui paroiſſoit dans toute ſa perſonne, & au grand étonnement de tout le monde, il s'inclina par trois fois juſqu'à terre. Le Pére tout confus ſe jetta aux pieds du Roy, & les voulut toucher du front ſelon l'uſage du Païs; mais le Roy ne le lui permit pas, & l'ayant pris par la main, il le fit aſſéoir auprès de lui ſur la même eſtrade. Le Prince ſon frére au deſſous, & vis-à-vis les Portugais mêlez avec les Courtiſans. Le Roy dit d'abord au Pére tout ce qui ſe peut dire d'honnête, & jamais il ne l'apella que ſon ami; le Pére après avoir répondu à tant de bontez, par toutes les marques de reſpect qu'il put imaginer, parla de JESUS-CHRIST, & le fit avec tant de grace, d'éloquence & de ſolidité, que le Roy charmé s'écria: *Nos Bonzes ne parlent point comme cela.* Il ajoûta quantité de choſes à l'avantage du Chriſtianiſme, & retombant ſur les Bonzes, il parla vivêment contre les fables qu'ils débitent avec impudence, & ſur les contradictions où on les voit ſi ſouvent tomber, pour peu qu'on entre en raiſonnement avec eux.

Il y avoit parmi les Courtiſans un de ces Prêtres Idolatres, nommé Faxian-

dono, homme vain, & capable des plus grands emportemens. Il prit la liberté d'imposer silence au Roy, & dit que c'étoit uniquement aux Bonzes à parler, lorsqu'il s'agissoit de Religion. Civandono d'abord se prit à rire; mais cette modération du Prince n'ayant fait qu'accroître l'insolence du Bonze; il n'est point d'absurdité qu'il ne dit. Il s'étendit principalement sur la grande sainteté des Bonzes, sur la profondeur de leur Doctrine, sur les austéritez qu'ils pratiquoient, sur les insignes faveurs dont les Dieux les honoroient, sur les visites célestes qu'ils recevoient très-souvent; enfin, sur la prééminence de leur profession, qui les mettoit en quelque façon au dessus des Rois & des Empereurs mêmes. Delà il s'emporta jusqu'à parler au Roy fort insolemment. Civandono sans s'émouvoir fit signe au Prince son frére de le faire taire, & de lui ôter son siége, ensuite il lui ordonna lui-même de se retirer ajoûtant d'un ton un peu railleur. « Vous avez fort bien « prouvé la sainteté des Bonzes; puis « prenant un ton plus sérieux: Allez, « ajoûta-t-il, des hommes comme vous « ont plus de commerce avec les dé- « mons, qu'avec les Dieux.

CUBOSAMA. II. 1551.

CUBOSAMA II. 1551. Alors le Bonze tout hors de lui-même s'emporta comme un furieux, jusqu'à ce que le Roy lassé de l'entendre le fit chasser. Il se retira ; mais écumant de rage, & disant de si grandes extravagances, que sa folie fit compassion aux plus sages. Civandono fut toujours celui qui fit paroître plus de sang froid, & le Bonze étant sorti, il continua jusqu'au dîner de s'entretenir familiérement avec le Pére Xavier. Dès qu'on eût servi, le Roy se leva, & prenant le Saint homme par la main, il lui dit : „ Les Souverains du Japon ne peuvent „ donner une plus grande marque de „ distinction à ceux qu'ils ont dessein „ d'honorer, qu'en les faisant manger „ à leur table ; mais pour vous, mon „ cher Pére, je vous demandé en grace „ de me fairé cét honneur, & je vous „ conjure de ne me pas refuser. Le Pé„ re s'inclina profondément, & dit qu'il „ prioit Dieu de reconnoître pour lui „ tant de faveurs, en éclairant un si „ grand Prince de ses plus vives lumié„ res. Plaise au Maître & au Seigneur „ du Ciel & de la Terre, reprit Civan„ dono d'accomplir vos desseins, ce sont „ aussi les miens.

Jamais deux personnes ne mangent

au Japon à la même table, chacun à la sienne ; elles sont fort petites, & on ne les couvre point de napes, mais le beau vernis qu'on y a répandu ne prend point la graisse, avec cela on les leve, & on en change à chaque service. Pendant le repas le Pére mangea seul avec le Roy, qui fit toûjours les honneurs de sa table : tandis que les Courtisans & les Portugais étoient à genoux, comme c'est la coûtume au Japon. Le repas fini, le Pére prit congé du Roy, & s'en retourna au logis des Portugais dans le même ordre qu'il étoit venu au Palais. Dès le lendemain il prêcha en Public, & toute la Ville accourut pour l'entendre. On ne le regardoit qu'avec ravissement, & l'on étoit à demi convaincu avant qu'il eût parlé. L'homme de Dieu profitant de cette heureuse disposition, annonça le Royaume de JESUS-CHRIST avec une autorité, qu'il n'avoit point encore prise ; cela lui réüssit, & il ne se passoit point de jour, qu'il ne se fît quelque conversion d'éclat.

CUBO-SAMA. II. 1551. Il se fait manger à sa table.

Mais il n'y en eut point qui fît plus d'honneur à la Religion que celle d'un Bonze, nommé Sacai Eetan, la meilleure tête & le plus habile homme de sa secte. Il avoit entrepris de disputer

Conversions en grãd nombre.

Cubo-Sama. II. 1551.

contre le Pére Xavier, & s'étoit fait un point d'honneur de soûtenir la cause des Dieux. A peine la dispute étoit commencée, qu'il entrevit la lumiére; il ne se rendit pas pour cela, & voulut faire bonne contenance. Mais il ne pût tenir long-tems contre la grace qui agissoit puissamment dans son cœur: on le vit tout-à-coup comme un homme interdit, sans parole & sans mouvement, un moment aprés il se jette à genoux, leve les yeux & les mains au Ciel, & d'une voix forte, s'écrie: „ Je „ me rends à vous JESUS-CHRIST, „ fils unique du Pére Eternel: Je con„ fesse que vous êtes le Dieu Tout-puis„ sant. Mes fréres, pardonnez moi, si „ jusqu'à présent je ne vous ai débité „ que des mensonges. J'avois été trom„ pé le premier; il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer combien une action si surprenante émut toute la Ville, plus de cinq cens personnes demandérent avec instance d'être bâtisez sur le champ, mais le Pére Xavier n'étoit pas dans un Païs, où ce fût assez d'un bon moment, & d'une légére instruction, pour faire des Chrêtiens. Il sçavoit les combats que les Bonzes livroient aux Néophytes, & pour l'ordinaire hors d'une

grande néceſſité, il ne conféroit le Bâtême à aucun adulte, qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes de ces Sophiſtes idolâtres.

CUBO-SAMA. II. 1551.

Cependant, il ne ſe paſſoit point de jour que le Saint n'allât au Palais, & il s'apliquoit avec ſoin à profiter des bontez du Roy pour la converſion de ce Prince. Il lui fit aiſément concevoir de l'horreur, pour ſes déréglemens, & s'il ne le rendit pas tout-à-fait chaſte, il lui inſpira de l'eſtime pour la chaſteté & lui fit rompre quelques commerce ſcandaleux qui le deshonoroient. Enſuite il le détrompa de mille fauſſes opinions que les Bonzes ſuggérent, ſur tout aux Grands: Une des plus abſurdes, & que l'homme Apoſtolique combatit plus vivement; c'eſt que la pauvreté rend les hommes criminels, qu'on péche en faiſant du bien aux Pauvres, & qu'il y a de la juſtice à les maltraiter. Le Saint fit voir ſans peine à Civandono le ridicule de cette Doctrine, & le fit changer de conduite à l'égard des miſérables, pour leſquels il fut toûjours depuis plein d'une compaſſion tendre & efficace. Une ſuite du principe des Bonzes touchant les Pauvres, étoit que les femmes, qui n'avoient pas aſſez de bien

Cubo Sama. II. 1551.

pour élever de nombreuſes familles, ſe croyoient en droit d'égorger leurs propres enfans, dès qu'ils étoient nez, ou de ſe faire avorter, le Pére ſe déclara hautement contre ce deſordre, d'où s'enſuivoit un étrange libertinage, & il obtint un Edit très-ſévére du Roy pour y remédier. Enfin, le Serviteur de Dieu trouva pour la réforme de la Cour & de la Ville des facilitez, qu'on ne trouve pas toujours dans bien des Etats de la Chrêtienté. Le Roy avoüoit qu'il ſe ſentoit émû juſqu'au fond de l'ame, dès qu'il le voyoit, & que cette émotion ne manquoit jamais de produire un ſentiment d'horreur pour toutes les abominations de ſa vie.

Les Bonzes de leur côté ne s'endormoient pas, & voyant que leur crédit s'en alloit bien-tôt tout-à-fait ruïné, ils mirent tout en uſage pour prévenir ce malheur; ils tâchérent, mais en vain, de décrier le ſaint Apôtre dans l'eſprit du public; ils ne réüſſirent pas mieux auprès du Roy, qu'ils entreprirent d'intimider; ils crurent qu'il leur ſeroit plus aiſé de faire ſoûlever le Peuple, & ils ſe flâterent que dans la confuſion d'une émeute populaire, rien ne les empêcheroit d'égorger leur ennemi. Mais le Roy

averti de leur dessein, mit si bon ordre à tout, que personne n'osa remuer.

Cubo-Sama. II. 1551.

Ce stratagême qui fut employé pour les mêmes raisons par les Bonzes d'Amanguchi, eut des suites bien plus funestes. Le Pére de Torrez ne donnant pas moins d'alarmes à ces faux Prêtres, que le Pére Xavier en donnoit à leurs Confréres de Funay ; ils tentérent d'abord pour le confondre, ou pour le perdre, la voye de la dispute, des calomnies & des remontrances : voyant que tout cela étoit inutile, & que le Roy qui ne vouloit point d'éclat, se contentoit de faire mauvais visage aux Chrêtiens, ils engagérent un Seigneur mécontent de la Cour à prendre les armes. Celui-ci trouvant une belle occasion de colorer sa révolte du prétexte de la Religion, léve des Troupes & vient brusquement fondre sur Amanguchi. Le Roy pris au dépourvû, & croyant mal à propos tout desesperé s'enferma dans son Palais, ordonna qu'on y mît le feu, poignarda de sa propre main son fils unique, & se fendit lui-même le ventre. Tel fut le déplorable sort d'Oxindono, qui ayant voulu se ménager entre les Chrêtiens & les Bonzes, s'attira la colére divine, & fut la malheureuse victi-

Désolation d'Amanguchi. Mort du Roy de Nangaço. Le Frere du Roy de Bango lui succéde.

CUBC-SAMA. II. 1551.

me de la fureur de ces Prêtres séditieux. Cependant les rebelles ne trouvant nulle part aucune résistance, firent main basse sur tout ce qui se rencontra, & mirent le feu à plusieurs quartiers de la Ville; ce qu'il y eut de surprenant, & ce qu'on ne sçauroit guére attribuer qu'à un miracle, c'est qu'aucun Chrêtien ne périt dans ce carnage, & que le Pére de Torrez & Jean Fernandez, qu'on cherchoit par tout pour les immoler à la haine des Bonzes, trouverent un azile chez leurs ennemis mêmes. Ce fut par la protection d'une Princesse, que les Bonzes avoient un fort grand intérêt à ménager; elle les rendit responsables de ce qui arriveroit de fâcheux aux deux Missionnaires qu'elle honoroit, toute Payenne qu'elle étoit, & obligea ainsi ces Religieux Idolâtres d'être eux-mêmes les gardiens de ceux, contre qui ils avoient excité cette sédition.

Enfin l'orage cessa comme il avoit commencé, les Conjurez disparurent, sans qu'on ait bien sçû, ni ce qui les y avoit contraint, ni ce qu'ils étoient devenus: Alors les principaux Seigneurs s'assemblérent pour élire un Roy, & l'élection tomba sur Facharandono frére du Roy de Bungo, jeune Prince en qui l'on

admiroit une grande douceur, & beaucoup de mérite. La Cour de Bungo reçût avec joye les députez du Naugato, & célébra l'élection du Prince avec toute la magnificence possible. Le Pére Xavier ne manqua point d'aller féliciter les deux Rois, & Facharandono lui donna parole qu'il ne seroit pas moins favorable aux Chrétiens, que le Roy son frére.

CUBO-SAMA. II. 1551.

XII. Il y avoit plus d'un mois que le Pére Xavier étoit à Funay, attendant pour partir que la saison fut propre. Enfin le jour du départ étant fixé, le Serviteur de Dieu alla en cérémonie prendre congé du Roy. Toute cette Audience qui fut fort longue se passa en regrets de la part du Roy, lequel témoigna plusieurs fois aux Portugais qu'il leur portoit envie d'avoir si long-tems à joüir de la compagnie d'un homme, qu'il s'estimeroit infiniment heureux de pouvoir conserver dans sa Cour. Le Pére après avoir donné à ce Prince toutes les marques de respect & de reconnoissance que méritoient tant de faveurs, lui remit en peu de mots devant les yeux tout ce qu'il lui avoit dit dans les différens entrétiens qu'il avoit eu avec lui. Sur tout il insista fort sur la brié-

Le Pere Xavier se dispose à partir pour les Indes.

vetė du tems, & le terme fatal où aboutissent toutes les grandeurs de la terre.

CUBO-SAMA. II. 1551.

Il le pria de penser souvent, ce qu'étoient devenus tous les Empereurs du Japon qui avoient régné avec le plus d'éclat & de prospérité : que bien-tôt lui-même ne seroit que ce qu'ils étoient; c'est-à-dire, un peu de poussiére; avec cette difference qu'ayant été instruit, & convaincu des véritez qu'on lui avoit annoncées de la part de Dieu, il auroit un terrible compte à lui rendre d'une grace que personne n'avoit reçûë avant lui au Japon. Le Roy touché jusqu'aux larmes embrassa tendrement le Pére, & se retira sans pouvoir répondre.

Le Pére se rendit dès le même jour à Figen, je ne sçai ce qui arrêta l'embarquement; mais il est certain qu'il fut differé, & que ce retardement eut de grandes suites. En effet, le Pére Xavier étant retourné au Palais pour prendre encore une fois congé du Roy, à peine étoit il entré dans la Chambre, qu'on vint avertir que Fucharandono demandoit une Audience en présence du Docteur des Portugais. Fucharandono étoit alors le plus fameux Bonze de tout le Pais. Après avoir professé trente ans la Théologie Japonnoise, il étoit

parvenu à être regardé comme un oracle, & ses décisions passoient pour des véritez incontestables. Les Bonzes de Funay lui avoient mandé les progrez du Christianisme, & le danger qu'il y avoit que cette Religion étrangere ne prît entiérement le dessus, qu'ils ne voyoient point d'autre reméde à un si grand mal que sa profonde érudition, qu'il vînt donc au plutôt au secours des Dieux & de leurs Autels. Le Docteur sans se faire beaucoup prier s'étoit mis en chemin sur cette lettre, & se flâtant d'une victoire qui lui sembloit facile, il se hâta de joindre son adversaire, qu'il aprit être sur le point de s'embarquer. CUBOSAMA. II. 1551.

Le Roy au nom de Fucharandono parut un peu déconcerté: il vit bien quel étoit le dessein de ce Bonze, & il a depuis avoüé que quelque idée qu'il eût du Pére Xavier, il avoit aprèhendé de le commettre avec un homme, qu'il croyoit invincible. Le Serviteur de Dieu s'aperçût de l'embarras du Prince, en devina la cause, & fit instance pour qu'on fît entrer le Bonze. Le Roy rassuré par la résolution que faisoit paroître le Saint, consentit à ce qu'il souhaitoit, & Fucharandono introduit dans la Chambre du Prince, aprés lui avoir

CUBO-SAMA. II. 1551.

rendu ſes devoirs prit ſans façon, & d'un air fort ſuffiſant, la place que le Pére Xavier lui céda par modeſtie. Il regarda enſuite fixement ſon adverſaire, & lui demanda s'il le reconnoiſſoit ? Le Serviteur de Dieu répondit qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avoir jamais vû. Alors Fucharandòno faiſant l'étonné : „ cela eſt-il poſſible, lui dit-il ! Tu ne „ ne te ſouviens pas qu'il y a mille cinq „ cens ans nous travaillions enſemble à „ Frénoiama ? Je vois bien, ajouta-t-il, „ d'un ton mocqueur, & regardant l'Aſ- „ ſemblée avec un air triomphant, je vois „ bien que j'aurai bon marché de cét homme-là. Le Saint s'aperçût aiſément que le Bonze tenoit la tranſmigration des ames : Pour le tirer de ſes principes d'une maniére qui fut à la portée de ſon auditoire, il lui rapella d'abord dans l'eſprit, ce qui étoit conſtant au Japon, à ſçavoir qu'on comptoit à peine mille ans depuis la fondation de la Monarchie, & ſur tout que Frénoiama, il n'y avoit que neuf cens ans, n'étoit qu'un déſert.

Le Bonze ne ſe tira point delà, & comme pour cacher ſon embarras, il ſe fut attaché à prouver que de ne ſe pas ſouvenir du paſſé, étoit une punition des Dieux pour avoir mal vécu, il ne s'a-

perçût

perçut pas qu'il mettoit contre lui le Roy & toute la Cour, & donnoit au Pére un grand avantage pour détruire son systême. Aussi le Saint en sçut-il bien profiter. Fucharandono n'avançant donc point de ce côté-là, fit quantité de questions, que la pudeur ne permet pas de raporter; il espéroit par-là se rendre favorables les Courtisans qu'il sçavoit être pour la plûpart plongez dans les plus infames débauches. Mais ayant été trompé dans son attente, il batit quelque-tems la campagne comme un homme qui se perd, & enfin il s'emporta, de sorte que tout le monde en fut choqué. On l'avertit de faire réfléxion, que l'étranger sans sortir des bornes de la modération, sans s'échauffer, sans rien dire qui ne fut dans le bon sens, prouvoit solidement tout ce qu'il avançoit, & donnoit à ses objections des réponses qui satisfaisoient. Bien loin de profiter d'un avis si sage, Fucharandono parla avec tant de hauteur, que le Roy le fit chasser.

CIBOSAMA. II.
1551.

Il n'en faloit pas tant pour faire entrer en fureur tous les Bonzes; ils ferment les Temples, ils refusent les Offrandes, ils publient que les Dieux sont

Les Bonzes soûlevent le Peuple & le R.

CUBO SAMA II. 1551

Xavier court risque de la vie.

irritez : Enfin ils viennent à bout d'émouvoir la Populace. Les Portugais voyant les esprits disposez à un soûlevement général, & ne se croyant pas en sureté dans une Ville, où l'autorité du Souverain ne seroit plus respectée, rentrérent dans leur Navire, & s'éloignérent de terre. Mais Gama faisant réfléxion que le Pére Xavier étoit resté à Funay, où leur retraite l'exposoit à toute la fureur des Bonzes, il se mit sans perdre de tems dans la Chaloupe, & courut chercher le Saint homme. Il le trouva dans la maison d'un pauvre Cathécuméne, où quelques Chrêtiens s'étoient assemblez. L'Apôtre les consoloit, les animoit au martyre, & ne doutant point qu'on ne vint incessamment pour l'égorger, il bénissoit le Ciel de lui avoir enfin accordé, ce qui faisoit depuis si long-tems l'unique objet de ses vœux. Gama n'ômit rien pour l'obliger à chercher un azile dans son bord. Y pensez-vous, lui dit le Saint, quoi j'abandonnerois mon troupeau à la merci des loups ! „ A Dieu ne plaise, „ que je deshonore ainsi mon ministére, „ & que je donne lieu aux Bonzes de „ se vanter, qu'ils m'ont fait céder le „ champ de bataille. Gama touché d'u-

ne grandeur d'ame si peu commune se retira sans dire mot, rentra dans son Navire, assembla ses Officiers & ses Associez, leur déclara la résolution du Pére Xavier, leur ajoûta qu'il étoit dans le dessein de suivre jusqu'au bout la fortune du Saint homme, que pour eux ils pouvoient prendre leur parti, qu'il leur cédoit tout ce qui lui apartenoit des effets du Navire, & le Navire même, qu'ils avoient de bons Pilotes, & qu'il ne s'étoit point engagé à les conduire en personne, il finit en disant qu'il alloit mourir avec l'Apôtre, où lui sauver la vie au péril de la sienne. Ce discours, que Gama accompagna de quelques larmes, attendrit les Portugais. Ils eurent honte de leur fuite précipitée, ils raprochérent le Navire, descendirent à terre, & rentrérent dans la Ville déterminez à périr pour la conservation du Pére Xavier. On fut surpris à Funay de voir que la considération d'un seul homme eût obligé tant de riches Marchands à s'exposer à tout, plutôt que de l'abandonner. Les fidéles en furent édifiez, les mutins intimidez, le tumulte cessa, & les Bonzes se virent encore une fois réduits à confier leur cause au hazard d'une dispute.

CUBO-SAMA. II. 1551.

CUBOSAMA II. 1551

Les disputes recommencent.

Ils eurent bien de la peine à en avoir l'agrément du Roy, qui ne l'accorda aprés bien des instances, qu'à des conditions fort dures. La principale étoit que ce qui seroit une fois décidé à la pluralité des voix seroit regardé comme certain, & qu'on n'y reviendroit plus. Les autres renfermoient de fort bons réglemens pour éviter le bruit, & mettre de l'ordre dans les questions & dans les réponses. Le lendemain de grand matin, on vint avertir le Roy que Fucharandono paroissoit dans la premiére Cour du Palais à la tête de tous les Bonzes de Funay & des environs. Les Historiens en font monter le nombre jusqu'à trois mille : le Roy pour se défaire de gens qui lui sembloient avoir d'autre dessein que de disputer, leur fit remontrer qu'il n'étoit, ni raisonnable, ni même de leur honneur, qu'ils fussent tant de gens contre un seul homme. Qu'il vouloit bien néanmoins que Fucharandono entrât avec trois ou quatre de ses Confréres; mais qu'il n'en souffriroit pas davantage. Il falut se soûmettre, & à peine les Bonzes étoient entrez, que le Pére Xavier arriva avec encore plus d'apareil qu'au jour de sa premiére Audience : Les Portugais le

traitant comme ils auroient fait leur Souverain, & ne lui parlant qu'à genoux. Cette espéce de triomphe du Saint fit bien du dépit à ses ennemis : les discours qu'ils entendirent qu'on tenoit dans l'Assemblée, ne les chagrinérent pas moins ; mais ce qui acheva de les déconcerter, ce fut l'acuëil que le Roy fit au Serviteur de Dieu. Ce Prince fit plusieurs pas pour recevoir le Pere, & l'ayant fait asseoir auprès de lui, il l'entretint quelque tems avec beaucoup de familiarité.

Enfin, on commença la conférence ; elle roula d'abord sur l'existence & l'unité d'un Dieu. Le Pére Xavier prouva solidement l'une & l'autre. Delà il s'étendit sur les principaux attributs de la Divinité, sur les mystéres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des hommes, & après avoir répondu aux objections qui lui furent faites, il insista fort sur le mérite de la foy & sur la nécessité des bonnes œuvres. C'étoit pour détruire certaines fables, dont les Bonzes amusoient les Peuples, en leur faisant accroire que pour être heureux en l'autre vie, ils n'avoient qu'à emporter avec eux dans le Tombeau des Lettres de Change, que ces im-

CUBO SAMA II. 1551.

posteurs vendoient fort cher. Comme un des points de leur morale, qu'ils avoient un plus grand soin de bien établir, étoit que les femmes naissoient maudites des Dieux, on ne sçauroit dire ce qu'ils en tiroient par le moyen de ces Billets, l'unique ressource, disoient-ils, qui restât au Sexe pour éviter les tristes effets de la malédiction prononcée contre lui. On en demeura là pour le premier jour; l'homme Apostolique fut souvent interrompu par les aplaudissemens de ses Auditeurs, & il parut qu'il leur avoit ôté comme un bandeau de devant les yeux. Ils furent tout surpris d'avoir été si long-tems les dupes de tant d'impostures grossiéres, & sur tout d'avoir regardé & adoré comme des Dieux des hommes morts, aussi foibles & plus vicieux que la plûpart des autres.

Nous ne sçavons pas bien ce qui se traita dans la seconde séance; le Portugais, dont je suis les mémoires, & qui étoit présent, avoüant que presque tout avoit été beaucoup au-dessus de sa portée. Il ajoute seulement que le Pére Xavier surpris de la subtilité des questions qu'on lui fit, dit aux Portugais, qu'il avoit besoin pour y répondre d'un se-

cours extraordinaire du Ciel, & les pria de joindre leurs Priéres aux siennes. Ce Marchand ajoûte, qu'après que le Saint eût parlé, les Bonzes mêmes furent surpris de la solidité de ses réponses, & se confessérent vaincus. On passa ensuite à ce qui regardoit les Pauvres ; & les Bonzes prétendirent prouver que la conduite de Dieu à leur égard étoit une démonstration qu'il les avoit maudits. Le Saint réfuta si aisément, & d'une maniére si plausible tout ce raisonnement, en faisant voir que ce qu'on appeloit les biens & les maux de la vie, n'étoient ni de véritables biens, ni de véritables maux, que ses adversaires furent encore contraints de se rendre. Comme on étoit prêt de se retirer, ces faux Prêtres ne pouvant s'accorder entr'eux sur un point de doctrine, se querellerent assez vivement, & en alloient venir aux mains, si on ne les eût fait sortir.

CUBOSAMA. I. 1551.

Sur le soir le Roy qui vouloit finir ces conférences alla prendre le Pére Xavier à son logis, & le conduisit au Palais parmi les acclamations du Peuple, après avoir fait avertir Fucharandono de s'y rendre. D'abord tout se passa en excuses & en civilitez réciproques : le Roy

Cubo Sama II. 1551. fut charmé de cette conduite des Bonzes, & il leur en témoigna de la satisfaction. Dès que chacun eût pris sa place, un Bonze demanda au Pére, comment il acordoit le péché Originel, & la chûte des Anges avec la bonté infinie, la suprême sagesse, & la toute puissance de Dieu ?„ Car enfin, dit-il, où „ Dieu prévoyoit ces péchez, où il ne „ les prévoyoit pas. S'il ne les prévoyoit „ pas; ses lumiéres sont bornées : S'il „ prévoyoit, pourquoi n'a-t-il pas em„ pêché ce qui devoit être la cause de „ tant de maux ? Un autre prenant la parole, demanda pourquoi Dieu n'avoit pas racheté le monde aussi-tôt après la desobéïssance du premier homme, & ce qu'avoient fait ceux qui étoient morts avant JESUS-CHRIST, pour être frustrez d'une Rédemption, qui a ouvert le Ciel à tous leurs descendans ?

Le Pére fut encore surpris sans être embarrassé de ces objections ; il sçavoit ce que disent sur cela les Péres & les Théologiens, & ce que l'on trouve si souvent répété dans les Apologies des anciens défenseurs du Christianisme : à sçavoir, qu'il étoit de la gloire de Dieu, qu'il fût servi & adoré par des Créatures libres & intelligentes, c'est-à-dire,

qui connussent le bien qu'elles devoient pratiquer, & le mal qu'elles devoient éviter; & qui pussent prendre leur parti par une détermination libre & nullement forçée. Que nôtre interêt même demandoit que cela fût ainsi : nos mérites ne croissant qu'à mesure que nous usons bien de nôtre libre arbitre, & nôtre bon-heur éternel étant la récompense de nos mérites, ausquels il faut qu'elle soit proportionnée. Que pour convenir de tous ces Points, il suffisoit d'avoir de la raison, & de supposer Dieu équitable. Que tous les maux qui ont suivi le péché du premier homme, & celui des Anges, se réduisoient à deux sortes, au péché, & aux miséres de la vie. Que Dieu en permettant l'un, & en nous envoyant les autres, ne faisoit rien dont nous eussions droit de nous plaindre : puisqu'il nous donne assez de graces pour pouvoir éviter le péché, & que les calamitez présentes, si nous les souffrons avec patience, & avec une résignation parfaite à ses ordres, sont autant de degrez qui nous élevent à une souveraine félicité. Quand au délai de la Rédemption, qu'il n'avoit aporté aucun préjudice à ceux qui avoient précédé le Rédempteur, par la raison,

——
Gubosama, II
1551.

CUBO SAMA II 1551.

qu'on pouvoit avoir part à cet inestimable bien-fait, avant que ce grand ouvrage fût consommé. Le Saint prit de là occasion de parler des nations ausquelles l'Evangile n'avoit pas été prêché d'abord. Il montra qu'elles étoient inexcusables de n'avoir pas adoré le vrai Dieu ; puisqu'elles avoient la loy naturelle, dont l'exacte observation les auroit mises en état d'être éclairez dés plus essentielles véritez de la Religion. „ Je supose donc, ajoûta-t-il qu'un infidéle cité au tribunal de Dieu, & obligé de dire pourquoi il n'a pas rendu à son Créateur les hommages souverains qu'il lui devoit, s'avise de répondre : Seigneur je ne sçavois pas ce que c'étoit que ces hommages que vous exigiez de moi. Vôtre raison, *lui dira Dieu*, vous aprenoit une partie de vos devoirs, si vous les aviez remplis, je vous aurois fait connoître les autres. Qu'aura-t-il à repliquer ? Voilà où en seront tous ceux qui mourront hors de la véritable Religion ! Toute l'assistance se récria dès que le Saint eut fini, & on l'admira d'autant plus, que d'abord on avoit crû sans réponses les difficultez qui lui avoient été proposées.

Personne ne doutoit qu'à ce coup les Bonzes ne se rendissent ; mais leur obstination, & l'endurcissement de leur cœur leur tenant lieu de raisons, ils passérent à des excez, dont on eut honte pour eux. Ils nioient tout, jusqu'aux principes : & ils ne s'aperçevoient pas que le Pére tirant avantage de ce qu'ils avançoient inconsidérément, les faisoit tomber en de continuelles contradictions. Enfin, le Roy se lassa & leur fit imposer silence ; il s'éleva aussi-tôt parmi les Courtisans un petit sourire accompagné de quelques railleries, dont les Bonzes se tinrent étrangement offensez ; ils s'en plaignirent au Roy. *Quoi, Seigneur*, lui dirent-ils, *vous souffrez qu'on nous insulte en vôtre presence ?* Alors le Pére Xavier prit la parole, & par son entremise il se fit une espéce d'accommodement, qui engagea tout de nouveau à disputer. Mais on ne proposa rien de fort considérable, & le Roy ne vit pas plûtôt les Bonzes sur le point de retomber dans leur premier desordre, que se levant sans dire mot, il prit le Pére Xavier par la main, & le remena chez lui.

CUBO-SAMA. II. 1551.

Tel fut le succez de ces fameuses disputes de Funay : la véritable Religion y

Le Pere Xavier retour-

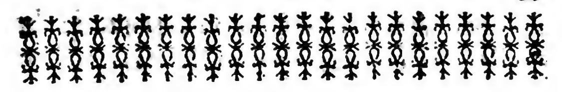
CUBO-SAMA II. 1551. ne aux Indes.

triompha d'une manière bien éclatante, mais le saint Apôtre n'en recueïllit point le fruit : & le Roy ne se déclarant point, aucun des Courtisans ne parla d'embrasser une loy, à laquelle ils venoient tous de donner hautement la préference sur toutes les autres : Le vingtiéme de Novembre le Serviteur de Dieu alla dire le le dernier adieu au Roy, & fit encore tout ce qu'il pût pour engager ce Prince dans les voïes du salut ; mais il n'en pût tirer que des larmes & des soûpirs. Dès le même jour on leva l'ancre. Matthieu & Bernard, ces deux Cangoximains si attachez au Pére Xavier, s'embarquérent avec lui. Le premier mourut presque en arrivant à Goa, Bernard passa en Europe, alla jusqu'à Rome, puis s'étant retiré en Portugal, il entra dans la Compagnie de JESUS, & finit saintement ses jours au Collége de Conimbre.

SOMMAIRE
DU
SECOND LIVRE.

I. Ce qui retient le Roy de Bungo dans l'idolatrie. Mort du Pére Xavier. Arrivée de nouveaux Ouvriers au Japon. Ferveur des Néophytes, & leur grand nombre. Conversion de deux fameux Bonzes. II. Troubles dans le Bungo. Résolution de Fernandez. Révolution dans le Naugato. Mort du Roy de Naugato. III. Le Pére Melchior Nugnez arrive au Japon avec Fernand Mendez Pinto. Sa réception à la Cour du Roy de Bungo. Il retourne aux Indes. Avanture de Pinto. IV. Loüis Almeïda se fait Jésuite & bâtit deux Hôpitaux, ausquels le Roy de Bungo donne de bons revenus. Guérisons miraculeuses. V. Le Roy de Bungo vange le Roy de Naugato son frére, & ajoûte quatre Royaumes à son Domaine. Conversion d'un Prince de la Maison Royale de Firando. Mort d'un illustre Missionnaire. VI. Ferveur des Chrêtiens Firandois. Guérisons miraculeuses. Persécution des Bonzes. Le Pére Vilêla obligé de sortir de Firando. Pre-

mier Martyr du Japon. VII. Révolution dans le Chicugen. Le Pére Vilêla va à Méaco. Description de la montagne de Frénoxama. Un Bonze de Frénoxama demande un Missionnaire. Providence de Dieu sur le Pére Vilêla & sur son Compagnon. VIII. Les Missionnaires prêchent à Méaco. Conversion de plusieurs Bonzes fameux. Les Bonzes s'élévent contre les Missionnaires, sans succez. IX. Le Pére Gago retourne aux Indes. Changement déplorable de ce Missionnaire. X. Le Pére Vilêla à Sacai. Description de cette Ville. Loüis Almeïda visite les Eglises du Ximo. Belle action d'un Chrêtien de Firando. Almeïda à Cangoxima & chez Ekandono. Ferveur des Chrêtiens. XI. Le Prince d'Omura demande des Missionnaires. Caractére de ce Prince. Il fait de grands avantages aux Portugais & aux Missionnaires. Conduite interessée du Roy de Firando. Le Pére de Torrez à Firando : Et chez le Prince d'Omura, qu'il instruit de nos mystéres. Almeïda visite le Roy d'Arima. Etablissement pour les Missionnaires au Port de la Cochinotzu. Le Prince de Ximabara, & plusieurs de ses Sujets embrassent le Christianisme. XII. Bâtême du Prince d'Omura. Belle action de ce Prince aprés son Bâtême. Son zéle pour le salut de ses Soldats.



HISTOIRE DE L'ETABLISSEMENT DES PROGRÉS ET DE LA DÉCADENCE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE DU JAPON.

Où l'on voit les différentes révolutions, qui ont agité cette Monarchie pendant plus d'un siécle.

LIVRE SECOND.

I. ON s'étoit bien attendu que le Roy de Bungo ne se détermineroit pas aisément à embrasser le Christianisme. Le penchant qu'il avoit au plaisir, sa

Ce qui retient le Roy de Bungo dans l'idolâtrie.

CUBO-SAMA. II. 1552.

passion pour les sales voluptez de la chair, la crainte d'une révolution, le crédit des Bonzes, les préjugez de la naissance, tout cela formoit à sa conversion un obstacle, qu'on prévoyoit devoir long-tems durer. Mais personne ne se fut avisé de croire que ce Prince, qui avoit de la résolution, un esprit ferme & droit, & de grands principes de Religion, fût capable d'une conduite aussi peu suivie, que celle qu'il tint après le départ du Pére Xavier. Fondant des maisons de Bonzes, se déclarant pour la plus abominable Secte du Japon, en étudiant les principes, en pratiquant les maximes; tandis qu'il apelloit & établissoit des Missionnaires, qu'il se faisoit le Protecteur des Chrêtiens, qu'il prenoit tous leurs intérêts en main, & qu'il permettoit à ses Enfans d'embrasser leur Religion. Malgré cela Dieu le combla de prospéritez; il ne le laissa pas même s'égarer trop loin dans la voye de son cœur, & ce qui est plus surprenant, il ne dédaigna pas de se servir de lui pour l'établissement de son culte dans ces Isles.

Mort du Pere Xavier.

Cependant le Pére Xavier sur l'estime que les Japonnois lui avoient paru faire de la sagesse des Chinois, s'étoit

persuadé que l'idolâtrie tomberoit d'elle-même au Japon, s'il pouvoit l'extermi- CUBO-SAMA. II.
ner de la Chine. Tournant donc toutes 1552
ses pensées du côté de ce vaste Empire, il communiqua son dessein à Jacques Pereyra son ami, le plus riche Marchand qui fût alors dans les Indes; mais qui avoit le cœur infiniment au-dessus de sa fortune, & un zéle pour le progrez de la foy qui convenoit plus à un Apôtre, qu'à un homme de sa condition. Le Saint trouva Pereyra si disposé à le seconder de tout son pouvoir, qu'il le fit nommer Ambassadeur du Vice-Roy à la Cour de Pekin, mit tout son bien aux frais de ce voyage, & en magnifiques présens pour l'Empereur, les Princes & les principaux Mandarins de l'Empire. Les préparatifs d'une expédition, sur laquelle le saint Apôtre fondoit l'espérance qu'il avoit conçûë de convertir tout l'Orient à la foy, se firent avec une diligence incroyable, & rien ce semble ne devoit faire obstacle à une entreprise si bien concertée, lorsque la jalousie de Dom Alvare Comte d'Atayde, Gouverneur de Malaca renversa en un moment de si beaux projets, & réduisit Pereyra presque à la mendicité.

CHABO-SAMA. II. 1552.

Le Pére Xavier ne se rebuta point d'un contre-tems si imprévû, à la vérité il n'ômit rien pour faire prendre au Comte d'Atayde des sentimens plus raisonnables, mais n'ayant pû rien gagner sur un cœur que l'avarice & l'envie possédoient entiérement, il excommunia ce malheureux, prédit la terrible vengeance que Dieu tireroit de son crime, & s'embarqua sur un Vaisseau qui faisoit voile vers Sancian, Isle deserte à la vûë de la Chine. Il espéroit y trouver quelque occasion favorable pour se faire débarquer à Canton; mais après avoir vû rompre toutes les mesures qu'il avoit prises pour l'éxécution de son dessein, il mourut d'une fiévre violente dans une cabane ouverte à tous les vents, & presque sans aucun secours. Ainsi finit ce grand homme devant qui toute la terre étoit en silence, pour apliquer à l'Apôtre de l'Orient, ce que l'Ecriture a dit du Conquérant de l'Asie après avoir étendu l'Eglise Romaine plus de six mille lieuës au-delà de ses anciennes bornes, & fait entrer dans le Troupeau de JESUS-CHRIST plus d'infidéles, que tous les Sectaires de son siécle, si fécond en ces sortes de monstres, n'en avoient séparé de fidéles. Il semble qu'u-

mort si obscure ne devoit pas terminer une vie aussi éclatante. Mais ceux qui jugeront des choses selon les lumiéres de la foy, trouveront bien de l'éclat dans cette obscurité apparente & avouëront qu'une telle fin étoit duë, & convenoit au Disciple d'un Dieu naissant dans une étable, & mourant sur une Croix.

CUBOSAMA. II. 1552.

Avant que de partir de Malaca pour Sancian, les Apôtre voulant tenir parole au Roy de Bungo, à qui il avoit promis des Missionnaires, avoit fait partir pour le Japon le Pére Balthazar Gago, Edoüard de Sylva, & Pierre d'Alcaçeva, qui n'étoient pas Prêtres. Ils arrivérent au mois d'Août à Funay, le Pére Gago présenta au Roy des lettres & des présens du Vice-Roy des Indes, & Civandono les regardant comme un effet de la reconnoissance du Pére Xavier, y parut très-sensible. Quelques jours aprés les trois nouveaux Missionnaires firent le voyage d'Amanguchi, à dessein de conférer avec le Pére de Torrez, & de prendre tous ensemble des mesures, pour agir par tout d'une maniére uniforme. Dès qu'ils furent arrivez, on commença par faire une assemblée des plus distinguez d'entre les Chrê-

Arrivée de quelques Missionnaires au Japon.

CUBO SAMA II. 1552.

tiens, parce-qu'on étoit bien aise d'avoir leur avis sur diverses choses. Après plusieurs conférences, on régla qu'on s'attacheroit à soulager les Pauvres de toute la Ville, sans en excepter même les infidéles : qu'on établiroit des Hôpitaux, qu'on en donneroit la direction, & que l'on confieroit la distribution des Aumônes à ceux des fidéles, que leur vertu & leur naissance faisoient plus considérer dans la Ville. Il falloit cela pour ôter aux Bonzes un prétexte de publier, comme ils faisoient déja par tout, qu'on n'embrassoit le Christianisme, qu'afin de s'exempter de leur faire des Aumônes, les Péres firent ensuite leurs Réglemens particuliers, ils furent toûjours depuis inviolablement gardez, & l'on ne peut dire combien l'uniformité, qu'ils produisirent dans la maniére de prêcher l'Evangile, contribua au progrez de la Religion.

1553. Ferveur des Néophytes & leur grand nombre.

Ce progrez étoit déja fort considérable, & jamais surprise ne fut pareille à celle des nouveaux Ouvriers, lors qu'ayant un peu pratiqué les fidéles d'Amanguchi ; ils eurent découvert les trésors de graces dont Dieu avoit enrichi cette Eglise naissante. Sur tout ils ne revenoient point de l'étonnement

que leur causoit la vûë de ces fiers Courtisans, qui à peine régénérez dans les eaux du Bâtême, sembloient n'avoir plus d'autre ambition, que de s'abaisser au-dessous des plus pauvres. Tous se portoient à des austéritez, qu'on avoit de la peine à modérer. Les Religieux les plus dégagez de la chair & du sang, ne sont pas plus détachez de leurs proches, que ces nouveaux Chrêtiens l'étoient de leurs Parens idolâtres. Les biens étoient en quelque façon communs entr'eux, & les riches ne se regardoient que comme les œconomes des pauvres; mais ce qui marquoit plus que toute autre chose, combien l'esprit de Dieu régnoit dans cette Chrêtienté, c'est que l'on y admiroit une union, une paix, une charité qui charmoit les infidéles mêmes.

CUBOSAMA. II. 1553.

Tout étant réglé comme je l'ai dit, le Pére de Torrez retint avec lui Edoüard de Sylva, & Laurent, ce jeune Japonnois, que le Pére Xavier avoit reçû dans la Compagnie. Le Pére Gago partit pour Funay avec Fernandez; & Pierre d'Alcaçeva fut renvoyé aux Indes pour informer les Supérieurs du besoin qu'on avoit de Missionnaires au Japon. Il est vrai, que parmi les fidéles Japonnois, 1554.

Cubosama II. 1554.

la plûpart étoient Catéchistes, & Dieu donnoit tant de bénédictions au zéle de ces Néophytes, qu'en mil cinq cens cinquante-quatre, on comptoit jusqu'à quinze cens personnes bâtisées dans le Royaume d'Arima, ou aucun Prêtre n'étoit encore entré. Rien n'étoit plus ordinaire, que de voir des familles entiéres recevoir tout-à-la-fois le Bâtême. Naytondono Gouverneur d'Amanguchi s'étant fait Chrêtien, plus de trois cens personnes, ses Alliez, ou ses Vassaux suivirent aussi-tôt son exemple. Mais rien ne contribua davantage à la conversion des infidéles, que ce qui arriva à deux Bonzes fort célébres dans tout l'Empire.

Conversion de deux fameux Bonzes.

Ils étoient venus de Méaco à Amanguchi à dessein de voir les Docteurs étrangers, dont on parloit déja dans tout le Japon, & pour s'opposer au progrez de l'Evangile. Leur réputation attira l'attention de toute la Ville, & les premiéres conférences qu'ils eurent en public avec le Pére de Torrez, quoique la vérité y eût triomphé, ne diminuérent point l'estime qu'on avoit pour eux. D'ailleurs la modération qu'ils faisoient paroître en toute occasion, leur douceur & leur honnêteté donnoient un

grand relief à leur mérite, & les Missionnaires n'avoient point encore eu d'adversaires, qu'ils dussent tant redouter, ni dont ils souhaitassent plus la conversion. Un jour que le Pére de Torrez prêchoit dans une place de la Ville, les deux Bonzes vinrent à leur ordinaire lui proposer de très-bonnes difficultez, le Pére y répondit de manière, qu'ils n'eurent rien à repliquer. Après quoi continuant son discours, & ayant cité un passage de saint Paul, un des deux Bonzes lui demanda ce que c'étoit que ce Paul, sur l'autorité duquel il faisoit tant de fonds. Le Pére avant que de répondre raconta en peu de mots toute l'histoire de l'Apôtre des Gentils. Il avoit à peine fini, que le Bonze prenant la parole : Ecoutez, Japonnois, s'écria-t-il, je suis Chrêtien ; & puisque j'ai imité Paul persécuteur, je veux l'imiter Apôtre. Et vous, mon cher Compagnon, dit-il, en s'adressant à son Confrére, suivez mon exemple, & puisque jusqu'ici nous avons été de société pour combattre cette sainte Religion, il faut que desormais nous allions ensemble l'annoncer à ceux qui ne la connoissent point. Je prendrai le nom de Paul, prenez, vous,

Dubosama. II. 1554.

CUBO SAMA II. 1554.

„ celui de Barnabé son associé à la publication de la Loy sainte. Disant ces mots, il se jette aux pieds du Pére de Torrez, son Compagnon en fait de même, & tous deux sont bâtisez à l'instant.

Dès qu'ils furent en état de travailler au salut des ames, ils tinrent la parole qu'ils avoient publiquement donnée. Paul sur tout s'étudia tellement à se former sur son saint Patron, qu'on peut dire, qu'il étoit comme une copie vivante du Docteur des Nations. Tout ce que la pénitence a de plus austére, n'étoit pas trop rigoureux pour lui, sans cesse on le voyoit avec Barnabé, parcourant les Bourgs, & les Villages, & semant le grain de la parole de Dieu, avec des fruits inconcevables, ausquels Dieu coopéra souvent par des miracles.

Tandis que ces choses se passoient à Amanguchi; les Bonzes de Funay, aprés bien d'inutiles efforts, pour décrier les Missionnaires qui travailloient dans le Bungo, s'avisérent de répandre par tout que la loy des Chrétiens, ne différoit de la Religion du Païs, que par quelques pratiques extérieures, & de nulle conséquence: Ils tâchérent sur tout de persuader que leur morale ne le cédoit en rien à

la Morale Chrêtienne ; mais le Pére Gago, Fernandez, & Laurent s'étant apliqués à faire connoître l'essentielle différence qu'il y a entre l'Evangile, & les Sectes du Japon, ce nouveau stratagême, qui d'abord avoit assez réüssi, n'eut point de suites.

CUBO-SAMA. I. 1554.

II. Une révolte, qui mit le Roy en danger de sa vie, & dont on accusa les Bonzes d'être les Auteurs, fit courir un plus grand péril au Christianisme. Le bonheur & la résolution de Civandono le tirérent de ce mauvais pas : il marcha contre les rebelles avec une fermeté qui les étonna, & leur fit tomber les armes des mains. Il se saisit lui-même des Chefs, & les ayant fait punir selon la rigueur des Loix, le calme fut bientôt rendu à l'Etat. Fernandez fit paroître en cette occasion une intrépidité, dont on voit peu d'exemples. Le Roy enfermé & en quelque façon assiégé dans son Palais, ne sçavoit sur qui il devoit compter. Il ne faisoit pas plus sûr pour les Missionnaires de se montrer dans une Ville où tout étoit armé autant contr'eux, que contre le Souverain. Fernandez persuadé que le plus grand service qu'on pût rendre au Roy dans cette ocasion, étoit de l'instruire de l'état

Troubles dans le Bungo. Resolution de Fernandez.

CUBOSAMA. II 1554.

des choses, & convaincu que le bien de la Religion demandoit qu'il risquât sa vie pour un Prince qui en étoit l'unique soûtien dans le Japon, passe généreusement au travers des Troupes rebelles, entre chez le Roy, lui donne avis de tout ce qui se passe, & le met par là en état d'agir contre les séditieux. Cette action & le zéle que les Chrétiens firent éclater pour leur Prince, ne servirent pas peu à confirmer Civandono dans les sentimens d'estime & d'affection où il étoit à l'égard du Christianisme. Il assura même après sa victoire, qu'il croyoit en être uniquement redevable au Dieu que le Pére Xavier lui avoit annoncé, & que dans le fort du péril, il avoit mis en lui toute sa confiance, comme Fernandez le lui avoit recommandé.

Révolution dans le Naugato.

La tranquilité étoit à peine rétablie dans ce Royaume, qu'on y aprit des nouvelles bien affligeantes du Naugato. Il y avoit près de quatre ans que Facharandono, frére puiné de Civandono gouvernoit cet Etat plutôt en Pére qu'en Roy. Amanguchi sous une domination si paisible avoit bien-tôt réparé ses ruïnes, & étoit devenu plus florissant que jamais. Le Roy au milieu d'une paix si

profonde, n'étoit pourtant pas sans inquiétude. Depuis son avénement à la Couronne, il n'avoit encore pû réconcilier deux Seigneurs de sa Cour, dont il prévoyoit bien que la division ne pouvoit manquer de causer, tôt ou tard de grands desordres. Ce qu'il avoit apréhendé arriva, l'orage qui grondoit depuis si long-tems, creva tout-à-coup, chacun prit parti, & avant que le Roy eût pu pourvoir à la sureté de la Ville, il s'y trouva deux Armées toutes prêtes à s'entr'égorger. Le pauvre Prince se vit donc obligé d'attendre dans son Palais quelle seroit l'issuë de cette guerre. Elle fut bien funeste; on en vint aux mains dans toutes les places, & dans toutes les ruës d'Amanguchi, & après que de part & d'autre on se fut lassé de répandre du sang, quelques Soldats ayant mis le feu à plusieurs quartiers de la Ville, en moins de rien plus de dix mille maisons furent réduites en cendres. Un spectacle si triste désarma les plus mutins, & l'on ne songea plus qu'à garantir de l'incendie, ce que les flammes n'avoient point encore consumé. Mais Amanguchi n'avoit pas expié tous ses crimes, & la justice divine ne jugea pas à propos de différer plus long-tems

Jaso-jama II.

1554.

Cubo-Sama II. 1554.

la vengeance qu'elle en vouloit tirer.

Un mois étoit à peine écoulé, que Morindono Prince voisin de Sacai, jeune & entreprenant, voulant profiter du desordre où se trouvoient les affaires du Naugato, vint camper à une lieuë d'Amanguchi, où il reçût bien-tôt un renfort très-considérable, que le Roy de Chicugen & quelques autres Princes du Ximo lui envoyérent. Il n'y avoit qu'une victoire, qui pût préserver le Naugato d'une invasion; car outre l'état où étoit réduit ce Royaume, on ne sçait ce que c'est au Japon, que de faire traîner les guerres en longueur; temporiser, demeurer dans un camp des mois entiers, faire des marches précisément pour s'observer, s'enfermer dans des Lignes, faire des Tranchées, aller à la Sappe, tout cela n'est guére du goût des Japonnois. Ils ne l'ignorent pas; mais ils le pratiquent rarement: les querelles entre les Souverains se terminent à peu près comme les différens entre les particuliers, & les plus grandes révolutions sont souvent le fruit d'un coup de main. Cela vient encore de ce qu'il y a peu de Villes fortes dans cet Empire, & de ce que les tremblemens de terre qui y sont fort fréquens obligent à ne

ſe ſervir que de bois, pour la conſtru- Cubo-
ction des maiſons. Le vernis & les pein- Sama.
tures qui rendent les maiſons des per- II.
ſonnes aiſées ſi riantes & ſi propres, & 1554.
qui les conſervent contre les injures de l'air produiſent encore un autre inconvenient : c'eſt que quand le feu a pris à cette gomme, il n'eſt preſque pas poſſible d'en aprocher pour l'éteindre, & ſouvent il ne faut qu'une maiſon en feu, pour brûler toute une Ville.

Pour revenir, Facharandono comprit Mort
bien qu'il ne faloit pas attendre dans du Roy
une Place à demi ruïnée un ennemi de Nau-
puiſſant. Il leva donc des Troupes, & gato.
alla préſenter la bataille à Morindono, qui ne la refuſa point. Il avoit une Armée fort leſte, & celle du Roy formée à la hâte n'étoit, ni aguérie, ni diſciplinée. Auſſi fut-elle aiſément défaite, & l'infortuné Facharandono perdit dans un ſeul combat la Couronne & la vie. Morindono profitant de ſa victoire entra dans Amanguchi, qui ne fit point de réſiſtance, en permit le pillage à ſes Soldats, & paſſa au fil de l'épée tout ce qu'il trouva les armes à la main. Les Chrêtiens dans ce maſſacre furent encore moins épargnez que les autres, & les Miſſionnaires eurent bien de la

Cubo Sama II. 1554.

peine à se sauver dans le Bungo, où une nouvelle révolte les fit bien-tôt rentrer dans le danger, ausquels ils venoient d'échaper. Une ligue fort secrettement tramée entre plusieurs Grands de la Cour éclata tout-à-coup; mais la précaution que prit le Roy de s'enfermer avec tous ses trésors dans une Forteresse; qu'on croyoit inaccessible, obligea les rebelles à désarmer, pour n'avoir pas sur les bras toutes les forces du Royaume. L'Etat commença dès-lors à joüir d'une Paix qui dura long-tems, & qui fut très-avantageuse au Christianisme.

Le Pere Melchior Nugnez arrive au Japon avec Fernand Mendez Pinto.

III. Cependant Pierre d'Alcaçeva, que le Pére de Torrez avoit renvoyé aux Indes pour solliter un renfort d'Ouvriers apostoliques, étoit arrivé à Goa avec un Gentil-homme du Roy de Bungo, qui alloit de la part de son Maître apuyer auprès du Vice-Roy la demande du Missionnaire. Dom Alphonse de Norogna qui gouvernoit alors les Indes ayant reçû les Lettres que Civandono lui avoit écrites, fut surpris des avances que ce Prince y faisoit en faveur de la Religion, & dans le moment le Pére Melchior Nugnez Provincial des Jésuites étant entré dans sa Chambre:

Que faites-vous aux Indes, mon Pé- " re, lui dit-il, ſuivant ce que me man- " de le Roy de Bungo, quand vous iriez " tous au Japon, vous ne ſeriez pas en- " core aſſez pour recueïllir l'abondante " Moiſſon qui s'y prépare. Rien ne pou- " voit être plus au gré du Pére Nugnez, " que ce diſcours du Vice-Roy, Mon- " ſeigneur, répondit-il, je vénois pour " conſulter Vôtre Excellence ſur ce " voyage que je me ſens fort porté à " entreprendre. Or, voici ce qui avoit " fait naître cette penſée au Pére Nugnez.

C ıı O-SAMA. II. 1554.

Fernand Mendez Pinto Portugais un des plus fameux Négocians de toute l'Aſie, qui avoit été fort lié avec le Pére Xavier, & qui s'étoit trouvé avec le Saint à la Cour du Roy de Bungo, las de mener une vie errante, & toûjours agitée, ſongeoit à repaſſer en Portugal, pour joüir tranquillement dans ſa famille des biens qu'il avoit amaſſez dans l'Orient. Avant que de s'embarquer, il voulut mettre ſa conſcience en repos, & fit une Confeſſion générale au Pére Nugnez. Ce Pére après l'avoir entendu, s'entretint quelque-tems avec lui des grandes vertus, des prophéties, & des miracles du Pére Xavier. Tout en re-

CUBO-SAMA I. 1554.

tentissoit alors, parce-qu'on avoit reçû nouvelle que le corps du Saint demeuré incorruptible malgré la chaux vive où on l'avoit enterré par deux fois, devoit arriver incessamment à Goa; il y arriva en effet conduit par Pierre d'Alcaçeva, un autre Jésuite, le Gentil-homme du Roy de Bungo, & Jacques Pereyra, & il fut reçû dans cette capitale de l'Empire Portugais dans les Indes, avec une pompe digne d'un Apôtre, que le Ciel sembloit prendre plaisir à illustrer tous les jours par les plus étonnans prodiges.

Pinto après avoir raconté au Pére Nugnez tout ce qu'il avoit vû faire de plus merveilleux au Serviteur de Dieu, fit tomber la conversation sur l'éminente sainteté des fidéles Japonnois. Et sur les dispositions admirables qu'avoit toute cette nation à embrasser le Christianisme. Voyant que ce discours faisoit impression sur l'esprit de son Confesseur, & se sentant lui-même extraordinairement ému: „ Ah! mon Pére, s'é-„ cria-t-il comme s'il eût été inspiré, „ seriez-vous homme à aller au Japon? „ Je vous y accompagnerois volontiers, „ & que je serois heureux, si Dieu me „ faisoit la grace d'y répandre mon sang „ pour la gloire de son Saint nom! Le

Pére surpris de ce qu'il entendoit douta quelque-tems si Pinto parloit sérieusement. Pour s'en éclaircir il lui proposa les difficultez d'une telle entreprise, & les exaggéra le plus qu'il lui fut possible. Pinto après y avoir un peu pensé, répondit que rien ne l'arrêteroit, qu'il prévoyoit tout : Que son intention étoit d'envoyer deux mille écus en Portugal à quelques Parens pauvres qu'il y avoit, de fonder un Séminaire à Amanguchi, d'où la foy pourroit se répandre dans tout le Japon, & d'employer le reste de son bien en Aumônes, aux frais du voyage, & en de magnifiques présens, qu'il avoit dessein de faire aux Princes Japonnois, qui lui paroîtroient les mieux disposez à favoriser les Chrêtiens.

CUBO-SAMA. II. 1554.

Le Provincial après avoir donné à son Pénitent le tems de réfléchir encore sur ce qu'il proposoit, & pris les avis de tout ce qu'il y avoit à Goa de personnes zélées & prudentes, crut que Dieu l'apelloit au Japon ; le discours du Vice-Roy le confirma plus que toute autre chose dans cette pensée, & dès le jour même il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma un Vice-Provincial en sa place, régla toutes choses dans les Missions des In-

CUBO SAMA. II. des, prit pour l'accompagner le Pére Gaſpard Vilèla, & quelques jeunes Religieux, qui n'étoient pas Prêtres, &
1554. s'embarqua avec Pinto, que Dom Alphonſe de Norogna avoit nommé ſon Ambaſſadeur vers le Roy de Bungo. Ils arriverent à Malaca le cinquiéme de
1555. de Juin mil cinq cens cinquante-quatre,
1556 & ils ne purent en partir pour le Japon qu'au mois d'Avril de l'année ſuivante. Leur navigation fut longue & périlleuſe. Pluſieurs tempêtes les aſſaillirent coup-ſur-coup, & mirent leur Vaiſſeau en ſi mauvais état, qu'ils furent contraints de relâcher à la Chine. Le Pére Nugnez y reçût des lettres de Goa, par leſquelles on lui mandoit que ſa préſence étoit néceſſaire aux Indes. On lui en rendit auſſi une de ſaint Ignace, dans laquelle le ſaint Fondateur témoignoit qu'il n'étoit pas à propos que les Provinciaux des Indes entrepriſſent de ces longs voyages qui les empêchoient de veiller aux affaires dont ils étoient chargez. Sans doute que la mort des Péres Xavier & Barzée arrivée preſque en même-tems avoit fait juger à Rome, que les Miſſions des Indes, ayant fait tout d'un coup deux pertes auſſi conſiderables, avoient beſoin de la pré-

ſence d'un Supérieur général, & ſur tout d'un homme du mérite du Pére Nugnez. Quoi-qu'il en ſoit, ces nouvelles & les traverſes que le Provincial avoit eu a eſſuyer depuis ſon départ de Goa, le faiſoient ſonger à reprendre la route des Indes, lors qu'Edoüard de Gama étant venu moüiller dans le Port où il étoit arrêté, lui rendit une lettre du Roy de Firando.

Cubo-Sama. II. 1555.

Ce Prince avoit apris que le Pére Nugnez étoit en chemin, & ſçavoit le crédit que ſa naiſſance, ſon mérite & ſon emploi, lui donnoient parmi les Portugais: il crût que pour attirer dans ſes Ports les Marchands de cette nation, il falloit engager ce Miſſionnaire à faire un établiſſement dans ſon Royaume. Rien n'étoit plus obligeant que la lettre dont il avoit chargé Gama, il laiſſoit même entrevoir qu'il n'étoit pas éloigné de ſe faire Chrêtien, & il repréſentoit de quelle conſéquence il étoit pour l'établiſſement de la Religion des Européans, qu'on ne négligeât point les offres avantageuſes qu'il faiſoit. Ces avis déterminerent le Provincial à paſſer outre malgré les lettres de Goa & celle de ſon Général, il prit donc la route de Firando; mais les vents contraires

le forcerent de tourner du côté du Bungo, il débarqua à un port qui n'est pas loin de Figen, & se rendit par terre à Funay.

CUBO SAMA II. 1556.

Sa réception à la Cour du Roy de Bungo & son retour aux Indes.

Le Roy de Bungo n'étoit pas encore rentré dans sa Capitale depuis la derniére conspiration dont j'ai parlé, mais il ne tarda pas à s'y rendre, dès qu'il sçut que le Successeur du Pére Xavier y étoit arrivé, on dit que le Pére Nugnez fit son entrée avec autant de magnificence, & fut reçû chez le Roy avec autant d'apareil que le Pére Xavier au jour de sa premiére réception dans Funay. Civandono dit au Missionnaire en l'embrassant tendrement, qu'il lui sembloit voir le Pére François, qu'il avoit aimé comme un autre lui-même, & dont il venoit d'aprendre la mort avec bien du chagrin. Ensuite prenant le Pére Nugnez par la main, il le fit entrer dans son cabinet avec Fernandez. Ils y furent au moins deux heures, & l'on ne parla que de Religion; il ne se peut rien de plus fort que ce que le Pére dit au Roy par la bouche de Fernandez pour l'engager à se déclarer ouvertement, puisqu'il étoit convaincu des véritez qu'on lui avoit prêchées, & il parut bien par les fréquens soûpirs qui échaperent à ce Prince, qu'il étoit touché. Mais il tâcha de convaincre le

Pére, qu'il n'étoit ni de la prudence, ni de l'intérêt de la Religion qu'il fit si-tôt cette démarche, qu'il la feroit quand il en seroit tems, & qu'il se tenoit bien assûré, que Dieu, qui connoissoit la droiture & la sincérité de ses intentions, disposeroit les choses de telle maniére, qu'elles tourneroient à sa gloire.

CUBO-SAMA. II. 1556.

Après cet entretien le Pére Nugnez ne voyant rien qui demandât sa présence à Funay, se mit en devoir d'aller trouver le Roy de Firando; mais comme il se disposoit à ce voyage, il tomba dans une langueur, qui l'obligeant à retourner aux Indes, sans avoir converti un seul idolâtre, lui fit comprendre qu'il auroit fait plus sagement de se rendre aux ordres de son Supérieur, que d'écouter un zéle, qu'il devoit soûmettre à l'obéïssance. Il a depuis fait de grandes choses aux Indes, mais Dieu ne le vouloit pas au Japon, & il ne permit pas même que rien réüssît, de ce qu'il avoit projeté. Car toutes ces grandes espérances que Pinto lui avoit données de fonder un Séminaire, & de se consacrer lui-même au salut des Japonnois, s'en allérent en fumée. Il y eût plus touchant Pinto : Mais pour achever le récit de ce qui regarde ce fameux avan-

turier, il est bon de reprendre la chose de plus haut.

CUBO SAMA II. 1556. Avanture de Fernand Mendez Pinto.

La nuit qui précéda son départ de Goa, le Pére Nugnez, & ceux qui devoient l'accompagner au Japon s'étant retirez dans une Chapelle consacrée à la sainte Vierge y renouvellerent leurs vœux, comme il se pratique tous les six mois chez les Jésuites. Au milieu de la cérémonie Pinto, qui ne quittoit point les Missionnaires, se trouva saisi d'un sentiment de dévotion assez extraordinaire, & sans se donner la peine d'examiner à quoi il alloit s'engager, dès que tous les Religieux eurent recité la formule de leurs vœux, il se mit à la reciter aussi à haute voix. Quelqu'un voulut l'arrêter; mais le Provincial ayant fait signe de la main qu'on le laissât achever, il la prononça jusqu'au bout, & y ajoûta un quatriéme vœu, par lequel il consacroit sa personne & ses biens à la Mission du Japon. Quand il eût fini, le Provincial déclara qu'il recevoit sa Profession, toutefois comme Pinto étoit Ambassadeur du Vice-Roy, il fut résolu qu'il ne changeroit point son habit, qu'après qu'il se seroit acquité de son Ambassade.

Quelques heures après la cérémonie,

chacun s'étant retiré pour prendre un peu de repos, on s'aperçut que Pinto n'étoit point avec les autres ; on le chercha & on le trouva dans la Chapelle à genoux devant une statuë de la Vierge, tirant les bagues dont il avoit tous les doigts garnis, & les mettant dans ceux de l'Enfant JESUS, que la Vierge tenoit entre ses bras. Cette ferveur dura tout le voyage, Pinto ne bougeoit des Hôpitaux, & l'on voyoit avec étonnement un des plus opulens particuliers de l'Asie devenu en un moment pauvre pour JESUS-CHRIST, s'apliquer avec charité & avec humilité à rendre aux malades les services les plus bas. Il n'y avoit pas jusqu'aux infidéles, qui ne fissent sur une conduite si édifiante des réfléxions très-avantageuses à la véritable Religion.

Mais Pinto, ainsi qu'il arrive à ceux qui commençant à gouter Dieu, veulent marcher sans guide dans la voye de la perfection, avoit pris un mouvement de dévotion sensible, pour une inspiration céleste, & sans consulter ni ses forces, ni son courage, s'étoit engagé à plus qu'il ne pouvoit tenir. Il soûpira bien-tôt après la liberté, dont il avoit fait à Dieu un sacrifice si géné-

CUBO-SAMA. II. 1556.

reux, & comme il ne fut pas possible de lui faire reprendre les premiers sentimens, il falut enfin le dispenser de ses vœux. Il retourna aux Indes avec le Pére Nugnez, & quelque-tems après il repassa en Portugal. Il y fit imprimer une relation de ses Voyages, qu'on lit avec bien du plaisir, & qui a été traduite en plusieurs langues. Mais il s'est bien donné de garde d'y aprendre au public l'avanture dont je viens de parler.

Loüis Almeïda entre dans la Compagnie de Jesus, & bâtit deux Hôpitaux, ausquels le Roy de Bungo donne de bons revenus.

IV. Le Pére Nugnez ne laissa point avant son départ de rendre un service fort considérable au Japon en recevant dans la Compagnie, & en laissant sous la conduite du Pére de Torrez trois jeunes Portugais, qui l'avoient suivi au Japon ; & qui ne s'attendoient peut-être pas en y venant trafiquer, d'y être *des Négocians du Royaume des Cieux*. Il y avoit parmi eux un Gentilhomme nommé Loüis Almeïda, qui ayant de bonne heure quitté ses études, étoit passé aux Indes pour réparer par le Négoce ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Il sçavoit la Chirurgie en perfection, & il parut bien dans la suite que ce n'étoit pas sans un dessein caché de la providence, qu'il avoit cultivé cet

art. En effet, la réputation où il étoit d'y exceller lui donna moyen de faire de grandes conversions, & quoi-qu'il eût assez peu de Lettres, il fut toûjours regardé avec justice comme un des plus illustres Ouvriers de l'Eglise du Japon. Avant que d'entrer en Religion, il employa cinq mille écus, qu'il avoit aportez des Indes, à bâtir dans Funay deux Hôpitaux, l'un pour les Lépreux, & l'autre pour les Enfans, que leurs Parens ne pouvoient pas nourrir, & cette action de charité plût tant au Roy de Bungo, qu'il fonda ces mêmes Hôpitaux avec une libéralité digne de lui.

CUBO-SAMA. II. 1556.

On peut juger si avec tant de secours le Christianisme étoit florissant dans ce Royaume. Il est vrai qu'il ne se pouvoit rien ajoûter à la ferveur des nouveaux fidéles; aussi méritérent ils que Dieu confirmât leur foy par des miracles, je n'en raporterai que deux. Un Chrétien voyant sa fille attaquée d'une maladie, qui venoit de lui enlever son fils, fut inspiré de s'adresser à Dieu, pour obtenir de sa seule bonté, ce qu'il n'espéroit plus des remédes: il dit à sa fille de mettre toute sa confiance en la divine miséricorde, il fit ensuite sa priére; mais avec une foy si vive, qu'il mé-

Quelques guérisons miraculeuses.

CUBO-SAMA II. 1556.

rita d'être exaucé, dès le lendemain la malade fut parfaitement guérie. L'autre miracle à quelque chose de plus singulier : parmi les Cathécumenes, il y en avoit un qui étoit né aveugle, le Sacrement de la regénération en lui décillant les yeux de l'ame, lui ouvrit ceux du corps.

Le Roy de Bungo vange le feu Roy de Naugato son frere, & ajoûte quatre Royaumes à son Domaine.

V. Cependant le Roy de Bungo se trouvant paisible dans son Royaume, songea à venger la mort du Roy de Naugato son frere. Il fit ses préparatifs si secrétement, qu'il parut en campagne avec une Armée de soixante mille hommes, avant que Morindono sçût qu'il armoit. L'usurpateur surpris n'eût pas assez bonne opinion de lui-même, pour croire qu'il put tenir tête à un Prince de la réputation de Civandono. Il se retira dans les montagnes, où on l'auroit bien-tôt affamé, si le Dairy n'eût offert sa médiation pour un accommodement. La Paix se fit au grand avantage du Roy de Bungo. Morindono demeura Roy de Naugato; mais ce fut en cédant à son ennemi quatre Royaumes, dont une partie étoit à lui, & l'autre avoit armé en sa faveur; & qui étant tous aux environs du Bungo, faisoit à Civandono un fort grand état. La Re-

ligion profita de ces ſuccez de ſon Protecteur; car elle ne tarda pas à s'établir dans toutes ces nouvelles conquêtes. Cubo-sama. II. 1557.

D'un autre côté le Roy de Firando ne ceſſoit point de demander des Prédicateurs de l'Evangile, & faiſoit toûjours eſperer ſa converſion. Enfin, le Pére Gago lui fut envoyé avec Fernandez, & cet illuſtre Paul qui de Bonze étoit devenu un zelé Miſſionnaire. Il s'en falut bien que le Roy leur parût dans les diſpoſitions, où ils croyoient le trouver, ce Prince intéreſſé avoit ſes vûës; mais ſes Sujets ne demandoient qu'à être inſtruits, & en très-peu de tems la Chrêtienté du Firando fut une des plus ferventes & des plus nombreuſes du Japon. Ce qui contribua le plus à cet heureux ſuccès, fut la converſion d'un Prince de la Maiſon Royale, qui le premier de tous embraſſa le Chriſtianiſme avec la Princeſſe ſa femme, & le Prince ſon frere. Il prit au Bâtême le nom d'Antoine, & les Relations de ce tems-là nous le repreſentent comme un Apôtre toujours rempli d'un zéle dévorant pour la propágation de la Foy, qu'il prêchoit lui-même avec une ardeur que rien ne fut jamais capable de rallentir. Il poſſédoit deux Iſles Tacu-

Converſion d'un Prince de la Maiſon Royale de Firando. Mort d'un illuſtre Miſſionnaire.

CUBO-SAMA II 1557. xima & Iquizeuqui. Il y mena les Missionnaires, & il les seconda si bien, en instruisant lui-même ses Vassaux qu'en moins de deux mois on comptoit dans ces Isles jusqu'à quatorze cens Chrêtiens, pour lesquels le Prince fit bâtir plusieurs Eglises à ses frais. Sur ces entrefaites Paul tomba malade, & jugeant d'abord que Dieu le vouloit apeller à lui, il témoigna qu'il souhaitoit de mourir entre les bras du Pére de Torrez. Il n'y avoit pas encore de danger à lui faire entreprendre le voyage, & il y auroit eu de la dureté à lui refuser cette consolation. On le mit sur un Bâtiment qui alloit à Funay, où à peine fut-il rendu, qu'ayant reçu tous les Sacremens de l'Eglise, il alla joüir dans le Ciel de la récompense duë à ses travaux, & à son éminente vertu, que Dieu avoit autorisée par plus d'un événement merveilleux.

Ferveur des Chrêtiens Firandois.

VI. Le Pére Viléla fut aussi-tôt envoyé à Firando pour remplacer ce zélé Missionnaire, & le Pére Gago, qui dans le même-tems étoit allé à Facata. Il trouva dans cette nouvelle Eglise une ferveur qu'il n'avoit encore vuë nulle part: Tous ces Néophytes étoient Catéchistes, & l'on ne pouvoit suffire à

bâtiser ceux qu'ils gagnoient à tous momens à JESUS-CHRIST. Un jour le Pére Viléla passant dans une ruë aperçut un enfant, qui accouroit pour lui parler : il l'attendit, & l'enfant étant proche lui demanda le Batême. Le Pére lui répondit qu'il le bâtiseroit dès qu'il seroit suffisamment instruit. *Ce sera donc tout à l'heure*, reprit l'Enfant ; *car je sçai tout ce qu'il faut sçavoir*. Le Pére l'interrogea, & trouva qu'il disoit vrai. Il le vouloit pourtant remettre au lendemain, mais l'enfant ayant protesté qu'il ne s'en iroit pas qu'il n'eut été bâtisé, il falut le satisfaire. Quelques jours après le Pére Viléla fut fort étonné de voir son petit Néophyte qui lui amenoit son Pére, sa Mére, ses Fréres & ses Sœurs, qu'il avoit convertis & parfaitement instruits de nos mystéres.

Cubo-sama. I. 1557.

Dieu donna encore dans cette Chrêtienté naissante des marques surnaturelles de sa puissance & de sa bonté. Un Idolâtre des premiers du Païs étoit malade depuis long-tems, & ne tiroit aucun secours des Médecins. Un Chrêtien qui l'alla voir, lui conseilla de renoncer au culte des Dieux du Païs, de se faire conduire au lieu où s'assembloient les Fidéles, & d'y boire de l'Eau

Guérisons miraculeuses.

CUBO-SAMA II 1557 bénite. Le malade fit tout ce qu'on lui avoit ſuggeré, & fut guéri dans le moment. Fernandez, qui raporte ce miracle dans ſes lettres, ajoute que ces ſortes de guériſons par la vertu de l'Eau bénite étoient fort communes à Firando. Ce même Miſſionnaire fut apellé chez un Chrêtien qu'il trouva à l'extrémité. Le Marchand le pria de réciter ſur lui les Pſeaumes de la Pénitence; il le fit, & le Néophyte recouvra en un moment ſa ſanté & toutes ſes forces.

1558. Perſécution des Bonzes. Les Bonzes de Firando voyant ces progrez de la Religion, & la prévention des Peuples en faveur des Miſſionnaires, crurent comme avoient fait ceux de Funay & d'Amanguchi, qu'il faloit une bonne fois les convaincre dans des diſputes réglées; mais ne s'étant pas tiré avec honneur des premiéres conférences, ils jugerent que le plus court étoit de décrier les mœurs de ceux, dont ils ſe voyoient contraints de publier eux-mêmes le ſçavoir. Ce ſecond expédient n'ayant point encore eu l'effet qu'ils prétendoient; ils entrerent en fureur, ils la déchargerent d'abord ſur une Croix où les Fidéles avoient acoûtumé d'aller faire leurs Priéres, & ils la firent abattre pendant la nuit. Véri-

tablement les Miniſtres d'une telle impiété, reſſentirent ſur le champ tout le poids de la vengeance divine. De trois qu'ils étoient, deux s'étant querellez ſur la place, s'entr'égorgerent l'un l'autre, le troiſiéme ne parût plus, & quelque tems après un jeune homme ayant été tout-à-coup poſſédé du Démon, l'eſprit malin qui le tourmentoit, déclara que c'étoit lui qui avoit abatu la Croix, & qu'en punition de ce ſacrilége attentat, il ſouffroit dans l'enfer des peines inexprimables.

CUBO-SAMA. 1. 1558.

Le Pere Viléla obligé à ſortir de Firando.

Les Fidéles cependant voyant le lendemain leur Croix abatuë, firent grand bruit, & quelques-uns ſuivant le premier mouvement qui les ſaiſit, allérent mettre le feu à une maiſon de Bonzes, tirerent les Idoles d'un Temple qui étoit proche, en brûlerent une partie, & jetterent l'autre à la mer. Les Bonzes, qui ſans doute ne s'étoient pas attendus que les choſes iroient ſi loin, ſe promirent pourtant de tirer un grand avantage de ce malheur. Après avoir déliberé entr'eux, ils vont trouver le Roy, lui font une peinture très-vive de l'entrepriſe des Chrêtiens contre les Dieux, & leurs Miniſtres, demandent que le Pére Viléla ſoit banni du Royaume, &

CUBO SAMA II. 1558

menaçent, si l'on refuse de les écouter, qu'ils se feront eux-mêmes justice. Le Roy aprêhendant quelque trouble, après avoir assûré les Bonzes qu'il les satisferoit, fit prier le Pére Viléla de se retirer, & lui fit dire qu'il n'en usoit ainsi que de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident : & qu'il pourroit revenir dès que les esprits des Bonzes ne seroient plus si aigris. Le Pére qui connoissoit le Roy, & qui sçavoit bien que ce Prince n'étoit pas d'humeur à faire un coup d'autorité en sa faveur, songeoit à partir de Firando; mais le Prince Antoine ne pût souffrir cette espéce de triomphe de ceux qui avoient le premier tort. Il va trouver le Roy, lui demande s'il y a bien pensé de faire sortir de ses Etats un homme de mérite, que lui-même y a apellé; & cela pour satisfaire le ressentiment de quelques séditieux, qui ont contrevenu aux ordres de leur Souverain ? „ Car enfin, Seigneur, ajouta-t-il d'un ton un peu „ ému, n'avez-vous pas défendu de „ troubler ces Docteurs étrangers dans „ leurs fonctions ? C'est pourtant ce que „ jusqu'ici les Bonzes n'ont cessé de faire, & ce qu'ils font même jusqu'à „ l'outrage. Malgré cela on a vû ces

Reli-

Religieux souffrir sans se plaindre, “ & parce qu'aujourd'hui quelques Chrê- “ tiens sans aveu se sont crûs en droit “ de repousser l'injure par l'injure, “ il faut que leur Prêtre soit indi- “ gnement chassé d'un Royaume, où il “ n'est venu qu'à la priere du Roy mê- “ me ! Le Prince dit encore bien des cho- “ ses que lui fournit son indignation : Il tâcha sur tout de picquer le Roy d'honneur ; mais il ne sçavoit pas que la Cour se trouvoit dans des circonstances où il lui étoit important de ménager les Bonzes : Un Seigneur parent, ou allié du Roy ayant fait la guerre au Roy de Bungo, s'étoit vû contraint de subir la loy du Vainqueur. Civandono informé que le Firandois avoit sous main donné du secours à son ennemi, se préparoit à entrer en armes dans le Firando : Le Roy avoit besoin de toutes ses forces, & il crût que c'étoit une assez bonne raison pour ne pas mécontenter des gens aussi puissans, & aussi séditieux que les Bonzes.

UBOSAMA. II. 1558.

Dans le même tems le Pére Viléla reçût une lettre du Roy de Bungo, par laquelle ce Prince lui mandoit de sortir incessamment de Firando, il n'en disoit pas la raison; mais le Missionnaire l'a-

CUBO-SAMA II. 1558.

prit peu de jours après du Pére de Torrez. Il fut donc obligé d'abandonner son Eglise, qu'il confia à Jean Fernandez; il y a de l'aparence que ce Missionnaire étoit dans les Terres du Prince Antoine, ou qu'il se tenoit caché à Firando. Quoi-qu'il en soit il parut bien dans la suite aux traitemens que le Roy fit aux Chrêtiens, qu'il n'avoit jamais sincerement aimé leur Religion; mais ils demeurerent inébranlables dans la foy, & leur constance leur mérita la gloire de donner à l'Eglise le premier martyr, qui ait arrosé le Japon de son sang.

Premier martyr du Japon.

Les Fidéles n'ayant point d'Eglise, alloient faire leurs Priéres en commun au pied d'une Croix qu'on avoit dressée hors de la Ville. Une femme esclave d'un Payen y alloit comme les autres; son Maitre s'en étant aperçû, le lui défendit, & lui ajouta qu'il lui en couteroit la vie, si elle y retournoit. L'Esclave répondit généreusement que la mort ne faisoit point de peur aux Chrêtiens, & dès le lendemain elle se rendit avec les autres à la Croix, l'Idolâtre l'ayant apris sortit en fureur de sa maison pour aller chercher son Esclave, & l'ayant vûë de loin qui s'en revenoit,

il courut à elle le sabre à la main. La courageuse Chrêtienne sans s'émouvoir se mit à genoux au milieu de la ruë, & le Barbare lui trancha la tête.

Cubosama. I. 1558.

VII. Le Pére Viléla s'étant retiré à Funay, y trouva le Pére Gago, qui avoit aussi été obligé de quitter Facata pour les raisons que je vais dire. Ce Pére assisté de Guillaume Péreyra, l'un de ces jeunes Portugais, que le Pére Nugnez avoit admis dans la Compagnie, faisoit dans le Chicugen, dont Facata est la Capitale, les mêmes fruits qu'on faisoit ailleurs, & cela sans la protection du Roy de Bungo, à qui ce Royaume avoit été cédé par le traité d'Amanguchi. Lors qu'on s'y attendoit le moins, l'ancien Roy de Chicugen assisté de Morindono, dont l'alliance lui avoit attiré la perte de ses Etats, leva fort secretement des Troupes, & vint brusquement insulter Facata. Le Commandant, bien que surpris, fit si bonne contenance, & sçut ménager si adroitement les esprits des Habitans, que l'Ennemi ayant tenté une escalade, fut repoussé par tout. La Place étoit conservée au Roy de Bungo, si le Gouverneur avoit sçû se défier des traîtres; mais la nuit étant venuë, les Bonzes qui ne pou-

Révolution dans le Chicugen.

CUBO SAMA II. 1558

voient souffrir un Roy protecteur déclaré du Christianisme, ouvrirent les portes de Facata, & y introduisirent le Roy de Chicugen. Il y entra comme dans une Ville prise d'assaut, & ce fut une désolation qui ne se peut exprimer. Le Pére Gago & son Compagnon y souffrirent tout ce qu'on doit attendre d'une soldatesque abandonnée à elle même, & dans la fureur d'un pillage : l'on regarda même comme un miracle, qu'il ne leur en eût pas couté la vie.

Le Pere Viléla va à Méaco. Description de la montagne de Frénoxama

Cependant la révolution du Chicugen, & ce qui étoit arrivé à Firando ayant réüni à Funay presque tout ce qu'il y avoit dans le Japon d'Ouvriers Evangéliques, le Pére de Torrez songea à exécuter un dessein qu'il avoit fort à cœur. Voici de quoi il s'agissoit assez prés de Méaco. Il y a une montagne apellée Frénoxama, qu'on peut regarder comme le Sanctuaire de la Religion Japonnoise. Elle a huit lieuës de long, & je trouve qu'on y comptoit autrefois jusqu'à trois mille Maisons de Bonzes, aparemment qu'on y comprenoit celles des environs. Quoi-qu'il en soit, dans le tems dont je parle, il n'y en avoit plus que six cens. Au reste Frénoxama est un lieu délicieux, ce ne

ſont que Vallées entrecoupées de ruiſſeaux, & de fontaines, qui vont ſe perdre dans de petits bois très-agréables. Le tout eſt une eſpéce d'Iſle que forme un lac apellé Domi, qui fait comme une couronne à la montagne.

CUBOSAMA II. 1558.

Parmi le nombre infini de Bonzes qui habitoient ce beau Païs, il y eut un *Tunde*, qui ayant entendu parler de la Religion des Européans, ſouhaita d'en être inſtruit. Il écrivit pour cet effet au Pére de Torrez, & lui manda que ſans ſon grand âge, il eût été le trouver; mais que ne le pouvant pas, il le ſuplioit de ſe tranſporter à Frénoxama, ou d'y envoyer quelqu'un des ſiens. « Vous avez paſſé bien des Païs, lui diſoit-il, en finiſſant ſa lettre, & traverſé bien des Mers pour la gloire de vôtre Dieu : ferez-vous difficulté de venir ſur cette montagne, où vous avez tant d'intérêt d'établir vôtre Religion ? Les occupations du Pére de Torrez ne lui permettant pas de ſatisfaire le Bonze, il lui répondit qu'il lui envoyeroit le premier de ſes Religieux, dont il pourroit diſpoſer, & qu'en attendant, il le prioit de lire attentivement un petit écrit qu'on lui préſenteroit de ſa part. C'étoit un abregé de la

Un Bonze de Frénoxama demande un Miſſionnaire.

CUBO SAMA II. 1559.

Doctrine & des principaux devoirs du Christianisme, que le Pére avoit composé avec tout le soin possible. Peu de tems après le Pére Viléla & le Pére Gago vinrent à Funay pour les raisons que j'ai dit, aussi-tôt le Pére de Torrez tint parole au Bonze, & lui envoya le Pére Viléla avec le jeune Laurent dont nous avons souvent parlé.

Providence de Dieu sur le Pere Vilela & son Compagnon.

Les deux Missionnaires s'embarquerent au mois de Septembre sur un petit Bâtiment qui les porta heureusement jusqu'auprès de Sacai; mais si la mer & les vents leurs furent favorables, ils eurent assez d'ailleurs de quoi exercer leur patience. Tout l'équipage du Navire étoit idolâtre, & il n'y eût sorte de mauvais traitémens qu'on ne fit souffrir aux Serviteurs de Dieu. On les accabloit d'injures & d'outrages: on les frapoit comme des Esclaves, quelquefois on les laissoit plusieurs jours sans leur donner à manger, & on fit sur le point de les jetter à la mer. Une vision qu'eût le Pére Viléla, & dans laquelle l'Apôtre des Indes l'anima, & lui promit de l'assister, le fortifia beaucoup, & il eut soin d'animer & de consoler son Compagnon. Enfin, on les abandonna dans un Port où l'on avoit pris terre, & l'on

avertit tous les Patrons des Navires qui s'y trouvérent que ces Etrangers étoient les ennemis des Dieux, & que sans crime on ne pouvoit avoir aucun commerce avec eux. Ils se virent ainsi réduits à une petite Barque, sur laquelle on voulut bien leur donner passage; mais le Ciel ne tarda pas à les venger, & récompensa d'une maniére bien éclatante la charité de celui qui les avoit reçus. Tous les Navires qui avoient refusé de les prendre, & celui qui les avoit amenez jusques-là, ou périrent par la tempête, ou furent la proye des Corsaires, tandis que la seule Barque où ils étoient, continua sa route sans aucun accident fâcheux.

CUBOSAMA. II. 1559.

De Sacai où la Barque s'arrêta, les Missionnaires prirent leur chemin par terre, & gagnérent Sacomoto, Bourgade située aux pieds de Frénoxama; le Pére Viléla s'y arrêta, & envoya Laurent au Bonze, pour lequel ils avoient entrepris ce voyage. Le Bonze étoit mort, il y avoit peu de jours; mais le Supérieur qui lui avoit succédé, nommé Daïzembo consola le Missionnaire affligé de cette mort, en l'assurant que le Vieillard avoit protesté qu'il mouroit dans la créance de tous les articles, que le Pére de Torrez lui avoit marquez.

CUBO SAMA II. 1559.

Il ajoûta que lui-même & dix de ses inférieurs souhaitoient d'entendre un Docteur European, & qu'ils n'étoient pas éloignez des sentimens, dans lesquels ils avoient vû mourir leur Supérieur. Laurent fit son raport au Pére Viléla, qui sur le champ se transporta chez les Bonzes. Daïzembo, & les autres furent merveilleusement satisfaits de la doctrine du Pére, mais personne n'osa se déclarer. Ils dirent tous qu'ils ne pouvoient faire cette démarche, qu'auparavant le Xaco n'eût aprouvé la nouvelle loy, & qu'ils conseilloient au Pére d'aller voir ce chef de la Religion dans tout l'Empire. Le Pére eût bien souhaité d'avoir en effet un entretien avec le Xaco; mais il ne lui fut pas possible d'en venir à bout. Ne voyant donc plus aucune aparence de rien faire à Frénoxama, il résolut d'aller à Méaco, dont il n'étoit éloigné que de quatre lieuës. Il se mit aussi-tôt en chemin, & arriva dans cette grande Ville le dernier jour de Novembre. Il se retira d'abord dans une maison qui tomboit en ruïne; il y demeura plusieurs jours avec son Compagnon, & tous deux se préparérent par la priere & par la pénitence à la grande oeu-

vre qu'ils alloient entreprendre.

CUBO-SAMA. II. 1559. Les Missionnaires prêchent dans Meaco.

VIII. Leur retraite finie, & le Père Vilela ayant trouvé moyen de saluër l'Empereur, qui lui fit un favorable acuëil, il se montra dans la Ville, le Crucifix à la main. La nouveauté d'une chose aussi singuliére assembla autour du Prédicateur toutes sortes de personnes, à qui il annonça le Royaume de Dieu. Dès qu'il se vit écouté avec plaisir, il loüa une maison commode, & bien-tôt il y fut visité par les principaux de la Ville. Les uns y venoient par curiosité, les autres pour s'instruire; les Bonzes pour embarrasser le Docteur étranger. Mais l'homme Apostolique répondit à tout d'une maniere qui charma les uns, satisfit les autres, confondit les Bonzes, & lui attira l'estime & l'admiration de tous. Bien-tôt dans toute la Ville, on ne parla plus que de lui, & on en parloit comme d'un homme rare. Les Courtisans voulurent le connoitre, & quelques-uns qui ne jugeoient pas à propos de se déclarer encore, le visitérent pendant la nuit. Mais personne ne demandoit le Batême. Enfin, un Gentilhomme d'Amanguchi nommé Alquimexa, fut le premier qui donna l'exemple aux autres; il se fit bâtiser avec dix

CUBOSAMA II. 1559

de ses amis qu'il avoit gagné à JESUS-CHRIST, ils furent bien-tôt suivis de plusieurs autres, & déja toute la Ville commençoit à se remuër, lorsque les Bonzes parlerent si haut, & décrierent par tant d'endroits les Missionnaires, qu'ils vinrent à bout d'arrêter ce progrez, & qu'en un moment tout Méaco fut changé à l'égard des Prédicateurs. On en vint même jusqu'à les chasser de leur maison, & on le fit d'une maniére indigne; on les insulta dans toutes les occasions, ils n'osoient paroître qu'on ne les traitât d'Anthropophages, les Bonzes ayant assuré qu'on avoit trouvé chez eux des restes de chair humaine, dont ils faisoient leur nourriture ordinaire.

Conversion de plusieurs Bonzes

Enfin, la tempête cessa comme par miracle, & quantité de personnes même de considération furent bâtisées. La faveur de Mioxindono contribua beaucoup à cet heureux changement: Ce Seigneur, dont nous parlerons souvent dans la suite de cette histoire, étoit Favori de l'Empereur; on ne sçait pas bien comment le Pére Viléla, étoit entré dans ses bonnes graces; ce qui est certain, c'est que par son crédit le Pére obtint de la Cour des Patentes très-fa-

vorables à la Religion. Elles furent affichées à tous les carrefours ; & firent taire les Bonzes, dont les plus considérables, ce qu'on n'avoit point encore vû ailleurs, se déclarerent eux-mêmes Chrêtiens comme à l'envi. JUBOSAMA. I 1559.

Celui qui fit le plus de bruit fut Quenxu, nom fameux dans les rélations de ce tems-là. De la maniére dont on en parle, c'étoit encore toute autre chose que le célébre Fucharandono ; il étoit regardé comme un prodige de science, passoit pour connoître la nature autant qu'un homme la peut connoître. Et quant à la Religion, il étoit parvenu jusqu'à être estimé infaillible. Dans le fond Quenxu étoit un de ces sages Payens, qui connoissent Dieu sans l'adorer. Sa Chambre étoit parée d'emblêmes, qui toutes disoient quelque chose de moral ; il y en avoit une qui parloit clairement d'un Dieu sans commencement & sans fin ; & un autre faisoit voir la dépendance qu'a le cœur humain d'un Etre supérieur, qui régle ses mouvemens. Le Docte Bonze, dès qu'il entendit parler du Pére Viléla eut envie de le voir, moins par curiosité, que par vanité ; il l'alla donc trouver, & d'un air de suffisance accompagné de 1560.

Cubo Sama II. 1560. mépris, lui dit en l'abordant qu'il ne venoit pas pour aprendre de lui quelque chose de nouveau; mais qu'il ne seroit pas faché de l'entendre parler de sa Religion. Le Pére avec cette modestie qu'inspire la vérité, fit ce que le Bonze souhaitoit; à peine eut-il commencé son discours, que le Saint-Esprit toucha le cœur du Religieux idolâtre, & lui éclaira l'esprit.

Le Missionnaire s'aperçût que Quenxu palissoit de tems en tems, que son attention devenoit plus sérieuse, & qu'il paroissoit frapé des grandes véritez de nôtre Religion. Encouragé par ce changement dont il auguroit bien, il s'étendit fort sur la conformité qu'ont les principes du Christianisme avec les lumiéres de la raison; & fit voir combien au contraire les Sectes du Japon sont oposées au bon sens. Le Bonze pendant tout ce discours étoit immobile comme un homme interdit, seulement il jettoit de momens à autres de profonds soûpirs. Enfin, le Saint-Esprit prenant possession de son ame, il falut qu'il se rendit. *Je suis Chrêtien*, s'écria-t-il tout-à-coup, *je suis Chrêtien bâtisez moi*. Le Pére Viléla qui avoit examiné Quenxu, & qui connoissoit son caractére d'esprit,

avoit trop de marques de l'opération du Saint-Esprit dans son cœur, pour balancer un moment à le croire véritablement converti. Il le bâtisa sur le champ, & le bruit d'un événement si singulier s'étant bien-tôt répandu, il y eût jusqu'à quinze Bonzes des plus distinguez qui se firent Chrêtiens.

Cubo-Sama. I. 1560.

Parmi ces illustres Prosélytes, il y en eût un, en qui l'innocence & l'austérité de sa vie avoient sans doute préparé les voyes à la grace de sa conversion. Il est vrai qu'il n'y avoit rien de si dur que la maniére dont il vivoit: Le desir qu'il avoit d'aller au Ciel, lui avoit fait faire vœu d'enseigner toute sa vie le *Foquequium* gratuitement. Huit ans avant que le Pére Viléla parût à Méaco, le Bonze songea une nuit que des Prêtres venus d'Occident lui montroient le chemin du Ciel, & le lendemain il aprit qu'il en étoit arrivé deux à Amanguchi.

Les Bonzes s'élevent contre les Missionnaires sans succez.

De si grands succez sembloient répondre d'une abondante récolte, lorsque les Bonzes excitérent un nouvel orage d'autant plus dangereux, que le Xaco se mit à leur tête. La partie fut liée avec tant de secret, qu'avant que les Missionnaires fussent informez de rien, les me-

Cubo-Sama II. 1560

sures étoient prises pour les perdre. Le Gouverneur de Méaco gagné par une grosse somme d'argent se préparoit à les chasser de la Ville, & il ne s'agissoit plus que de trouver un prétexte, lorsque Mioxindono fit avertir le Pére Viléla de se retirer dans une de ses Forteresses, jusqu'à ce qu'il pût parer le coup qu'on se préparoit à lui porter. Le Pére déféra à cet avis, mais il s'en repentit bientôt; il aprit que sa retraite passoit pour une fuite, & que les ennemis de la Religion en triomphoient : Sur le champ il prit le parti de retourner à Méaco, & résolu à tout événement, il parut dans cette Capitale avec plus d'intrépidité que jamais. Dieu benit son courage ; les Bonzes furent étonnez, Mioxindono parla à l'Empereur, & ce Prince par un nouvel Edit défendit de troubler les Prêtres Européans dans leurs fonctions.

Cet avantage remporté sur les Ministres de l'infidélité, & la protection du Souverain disposérent admirablement les esprits en faveur du Christianisme, & les deux Ouvriers Evangéliques commencerent enfin à recueillir le fruit de leurs travaux ; on venoit de tous côtez leur demander le Batême, & dans peu

leur plus grand embarras fut de trouver du tems pour satisfaire tous ceux qui demandoient à être instruits. La ferveur des Fidéles s'acrut avec leur nombre, & comme ils bruloient du desir de faire par tout connoitre le Dieu qu'ils adoroient, les Principaux d'entr'eux composérent un petit Traité en forme de lettre adressé aux Chrêtiens de Funay, où l'on oposoit la véritable Religion aux différentes Sectes du Japon, & l'on faisoit voir combien elle leur étoit supérieure. Ils n'est pas croyable de combien de conversions ce petit Ouvrage fut l'occasion, ou l'instrument.

Cubo-Sama II. 1560.

IX. De la maniére dont les esprits paroissoient par tout préparez à recevoir l'Evangile, il est constant qu'il ne manquoit que des Ouvriers pour seconder de si favorables dispositions; on en demandoit de toutes parts au Pére de Torrez, cependant il n'en venoit point des Indes. Pour comble de chagrin le Supérieur fut encore obligé de se priver du seul Prêtre qu'il eût avec lui dans le Ximo; mais ce fut beaucoup moins cette perte, qui le toucha, que le principe qui la causa, & les circonstances dont elle fut accompagnée. Un des premiers Missionnaires sur qui saint François Xa-

1561. Le Pere Gago retourne aux Indes.

CUBO-SAMA. II. 1561.

vier avoit jetté les yeux pour les Missions de la Chine & du Japon, après qu'il eût reconnu que ces deux Empires demandoient des Prédicateurs d'un mérite & d'une vertu beaucoup au-dessus du commun, étoit le Pére Balthazar Gago, & rien ne fait concevoir une plus grande idée de ce Religieux, que la préférence qu'un aussi bon Juge lui donna en une occasion de cette importance, sur tant de Saints & de Grands-Hommes, qui firent alors changer de face à toute l'Asie, & parmi lesquels il y eût tant de martyrs.

Chanment déplorable de ce Missionnaire.

Le Pére Gago fit d'abord honneur au choix de son Supérieur, il aprit si aisément la langue Japonnoise, qu'en très-peu de tems il fut en état de la parler comme ceux du Païs, qui la parloient le mieux. Il fit dans le Bungo, dans le Firando & dans le Chicugen des conversions innombrables, sa vertu & la douceur de ses maniéres lui avoient tellement gagné tous ses Néophytes, que leur attachement pour sa personne alloit à une véritable tendresse: les miracles que Dieu opéra plus d'une fois par son ministére, & sur tout le pouvoir qu'il avoit reçû de chasser les démons, répandirent fort loin sa réputation, &

ce qu'il souffrit dans la prise de Facata, l'avoit rendu infiniment cher & précieux à toute cette Eglise naissante. Mais ce Geant s'arrêta malheureusement au milieu de sa course, & par un secret jugement de Dieu, qui voulut sans doute aprendre à tant d'hommes Apostoliques, que quoi-qu'ils eussent fait & souffert pour son nom, ils ne pouvoient avoir trop de défiance d'eux-mêmes, un des plus zélez & des plus infatigables Ouvriers qui fussent alors dans l'Orient, fut du nombre de ceux, qui aprés avoir mis la main à la charuë regardent lâchement derriere eux.

CUBO-SAMA. II. 1561.

Il n'y avoit pas long-tems que le Pére Gago étoit revenu de Facata, qu'on aperçût en lui un grand changement, lui à qui jusques-là rien n'avoit paru difficile, trouvoit alors tout impossible. Enfin il déclara que ses infirmitez ne lui permettoient pas de demeurer davantage au Japon. Le Pére de Torrez voyant bien que le Pére Gago n'étoit plus ce qu'il avoit été, & jugeant qu'un homme dans cette disposition ne seroit pas fort utile à la Mission du Japon, fut obligé de consentir à son départ. La nouvelle s'en étant répanduë, ce fut parmi les Fidéles une extréme désola-

CUBO-SAMA II. 1556.

tion ; mais ni la douleur des Missionnaires, ni les larmes des Néophytes ne purent changer le cœur du Pére Gago. Pour cacher au Public sa lâcheté, & pour donner quelque consolation aux Chrêtiens, ou plûtôt pour se tirer de leurs mains, il fit courir le bruit qu'il alloit chercher aux Indes un renfort de Prédicateurs, & il s'embarqua sur un Vaisseau qui faisoit voile vers Malaca.

Il n'alla pas bien loin sans reconnoître que Dieu le poursuivoit comme un autre Jonas ; car après quelques jours d'une Navigation assez tranquille, le Vaisseau fut assailli de la plus furieuse tempête, qu'on eût encore vûë dans ces mers. Alors le Missionnaire fugitif sentit tout le poids de la colere du Ciel ; il se reprocha cent fois son infidélité, & s'offrit en sacrifice pour le salut d'un équipage, sur lequel il crût avoir attiré l'indignation divine ; il refusa constamment une place qu'on lui présenta dans l'Esquif, ou plusieurs s'étoient déja sauvez, & pendant quinze jours que dura la tourmente, il fit tout ce qu'on eût pû attendre de lui dans le tems de sa plus grande ferveur. Enfin, le Navire alla se briser dans un Port de l'Isle d'Haïnan, ou par un double miracle il

aborda presque sans agrets, & donna à tout le monde le tems de mettre pied à terre. Cubo-sama. II. 1556.

Le danger cessé, le Pére Gago retomba dans sa langueur, & l'on fut assez surpris à Goa de le voir demander du secours pour le Japon, exaggerer les besoins de cette Eglise, & ne point parler d'y retourner, quoi-qu'il ne parût en lui aucune incommodité considérable. On l'envoya aux Isles Salsettes, qui ne sont pas éloignées de Goa, il y courut de grands risques, il fut même emmené en captivité. Ayant été délivré par le crédit du Vice-Roy, il ne fit plus rien : & le reste de sa vie parut si peu conforme à ce qu'on devoit attendre d'un homme de sa profession, que si l'on n'eût eu quelque égard aux services qu'il avoit rendus à la Religion, on en eût aparemment déchargé la Compagnie ; c'est-ce que manda au Pére François de Borgia un Visiteur, que ce Saint, qui étoit alors Général de son Ordre, avoit envoyé aux Indes. Ce n'est pas que le Pére Gago fût tombé dans quelque désordre ; mais on regardoit comme un grand déréglement qu'un homme à la vûë de ses fréres, qui se consumoient tous les jours pour le sa-

Cubo Sama II 1561.

lut des ames, demeurât dans l'inaction, & l'on avoit devant les yeux cette terrible condamnation que JESUS-CHRIST a portée contre ceux, qui étant le sel de la terre, & la lumiére du monde ont laissé périr en eux cette force & cette vertu, qu'ils avoient uniquement reçûë pour le bien de l'Eglise, & pour le salut des ames.

Le Pére Gago sur la fin de ses jours se reconnut un peu, & l'on vit renaître quelques étincelles de ce feu divin, qui avoit si long-tems embrasé son cœur, mais il s'en falut bien qu'il atteignit jamais au degré de sainteté d'où il étoit déchû. Je ne crois pas au reste qu'on me sçache mauvais gré de m'être un peu étendu sur un endroit aussi instructif pour les Ouvriers de l'Evangile. Si quelqu'un y trouvoit à redire, je lui répondrois avec Bartoli, par ces paroles de saint Jerôme, *j'écris une Histoire & non pas un Panégyrique*, le saint Docteur s'exprime ainsi au sujet de sainte Paule, dont il raportoit quelques foiblesses, & je me persuade que l'exemple d'un si grand homme m'authorise ici suffisamment. La raison même veut ce me semble qu'un Historien dise également le bien & le mal de ceux dont il

parle, sur tout quand ce qu'il dit peut être de quelque utilité pour l'édification, & pour l'instruction de ses Lecteurs. Je reviens à mon sujet.

CUBO-SAMA. II. 1561.

X. La réputation du Pére Viléla s'étant répanduë dans les Royaumes voisins de Méaco, ce Missionnaire fut appellé à Sacai par un des principaux de la Ville. Sacai ville Capitale du Royaume d'Izumi étoit, au tems dont je parle, la plus opulente & la plus forte ville du Japon. D'un côté la mer l'environne, & lui forme un des plus beaux Ports qui se puisse voir, de l'autre elle est ceinte de fossez d'une profondeur extraordinaire, & d'une largeur proportionnée. Cette Ville n'avoit point de Roy, le Gouvernement y étoit Républiquain, & ne différoit en rien, dit-on, de celui de Venise : on ne peut croire jusqu'où y alloit la Police ; chaque ruë étoit fermée, chaque quartier avoit son Commissaire, les moindres fautes contre le bon ordre y étoient sévérement punies, & il n'arrivoit aucun différent, qui pût tant soit peu troubler la tranquilité publique, qu'on n'y remédiât sur le champ.

Le Pere Viléla à Sacai. Description de cette Ville.

Mais Sacai riche, puissant, plongé dans les délices qu'attirent toûjours l'a-

CUBOSAMA. II 1561.

bondance, & ſuperbe de tant d'avantages, n'étoit pas diſpoſé à recevoir l'Evangile, & la Foy n'y fit jamais de grands progrez. Parmi tant d'endurcis, il y avoit une famille prédeſtinée, le Pére Viléla fut reçû comme un Ange du Ciel par le Gentilhomme qui l'avoit fait venir, & il bâtiſa toute ſa Maiſon. Ce Pére a écrit des choſes admirables de la ferveur de cette vertueuſe famille, ſur tout d'un enfant de quatorze ans, qui ne reſpiroit que le martyre, & qui avoit été rempli au Batême d'une ſi grande abondance de graces, qu'il ſembloit un Séraphin tout enflammé de l'amour de Dieu. Cet Enfant avoit une ſœur, laquelle quelques années après donna aux Fidéles du Japon un grand exemple, qui fut dans la ſuite imité de quantité de perſonnes de l'un & de l'autre Sexe. Elle renonça publiquement au monde ſans ſortir de la maiſon paternelle, où elle ſe bâtit un Oratoire qu'elle ne quittoit preſque point; elle fut la premiére de ſa Nation qui ſe conſacra à Dieu par le vœu de chaſteté perpétuelle.

Loüis Almeïda viſite les Egliſes du Ximo.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans le centre de l'Empire, Loüis Almeïda viſitoit les Egliſes du Ximo qui manquoient de Paſteurs, guériſſant en

CUBO-SAMA. II 1561.
même-tems les corps & les ames, & trouvant dans tous les lieux de son passage de nouveaux sujets d'adorer la bonté de Dieu sur les Japonnois. C'étoit par tout une si grande ferveur, qu'elle le remplissoit de consolation, & lui faisoit trouver de la joye dans les fatigues d'un si long & si pénible voyage. Deux choses le frapoient plus que tout le reste, ainsi qu'il le manda aux Péres de sa Compagnie, qui étoient aux Indes. Le premier étoit l'esprit de pénitence qui régnoit parmi ces nouveaux fidéles à un point qu'on avoit de la peine à les empêcher de se laisser aller à des excez, capables de ruiner leur santé; cela venoit en partie d'une délicatesse de conscience si grande, qu'il n'étoit presque pas possible de les rassurer. La seconde chose qui étonna le Missionnaire, c'est qu'aussi-tôt qu'un infidéle avoit reçû le Batême, quelque grossier & quelque ignorant qu'il fut d'ailleurs, il devenoit formidable aux Bonzes. Almeïda en raporte plusieurs exemples: & il assûre qu'on voyoit tous les jours des Artisans, des Femmes, des Enfans mêmes faire aux plus fameux Docteurs des questions, qui les jettoient dans un embarras, d'où ils ne se tiroient point.

Cubo Sama. II 1561.

Ce qui contribuoit le plus à conserver & à augmenter la ferveur des fidéles Japonnois; c'est l'union étroite qu'on avoit trouvé le moyen d'établir, & qu'on entretenoit soigneusement entre les Chrêtiens, non seulement d'une même Ville, ou d'un même Royaume ; mais encore de tout l'Empire. Toutes ces petites Eglises s'écrivoient les unes aux autres pour se consoler dans leur afflictions, s'animer à la sainteté, s'exciter à la persévérance, & se faire mutuellement part de ce qui se passoit d'édifiant dans chacune. Ainsi l'on pouvoit dire de ces fidéles, ce que l'Ecriture raporte des premiers Chrêtiens, qu'ils n'avoient qu'un cœur & qu'une ame; il arrivoit de ce petit commerce de piété, que les exemples de vertus, que donnoient les particuliers devenoient publics, & que le fruit n'en étoit pas renfermé dans l'enceinte d'une Ville, ou d'une Bourgade. Un Secrétaire du Roy de Firando en donna un dans le tems de la visite d'Almeïda, qui fit de merveilleux effets, & qui mérite d'être raporté.

Belle action d'un Chrêtien de Firando

Ce Secrétaire, qui étoit un homme de soixante ans, menoit avec sa femme une vie véritablement Chrêtienne au milieu d'une Cour idolâtre. La pensée de la

mort

mort l'ayant un jour extraordinairement frapé, il crût que désormais son unique soin devoit être de se préparer à ce terrible passage : & sur le champ il prit son parti, & résolut d'aller chercher une retraite dans le Bungo, où la présence du Supérieur des Missions, qui y faisoit son séjour ordinaire, rendoit plus aisé le fréquent usage des Sacremens. Sa femme à qui il communiqua sa pensée, bien loin de le détourner de ce dessein, l'exhorta fort à suivre l'inspiration du Ciel : il mit donc ordre à ses affaires, & s'embarqua secrétement pendant la nuit.

JUBO-SAMA. II. 1561.

Le lendemain le Roy de Firando, qui aimoit son Secrétaire, ne le voyant point paroître à l'ordinaire, l'envoya chercher : & aprenant qu'il n'étoit point dans la Ville, il fit armer une Barque & courir après lui. On le joignit ; mais comme il n'étoit plus sur les terres de Firando, on n'osa le saisir : on pria seulement le Seigneur du lieu de le faire mettre en prison, ce qui fut exécuté. La femme de ce généreux Chrêtien, sçachant qu'il étoit prisonnier, lui manda de représenter au Tono, par l'ordre duquel on l'avoit arrêté, qu'il violoit le droit d'asile ; mais que quoi-qu'il arrivât, il tint

CUBO SAMA II. 1561

bon : que le Royaume de JESUS-CHRIST valoit mieux que tous les Empires du monde ; qu'elle le ſuivroit dans peu, & qu'ils devoient préferer l'exil aux plus grands établiſſemens, & à la faveur du Prince.

Cependant le Pére de Torrez aprit ce qui ſe paſſoit, & par le crédit du Roy de Bungo, obtint que le priſonnier fût délivré ; ce fervent Chrêtien vint auſſi-tôt à Funay, ou renonçant à toute autre affaire, qu'à celles qui regardoient la gloire de Dieu & ſa propre ſanctification, il demeura juſqu'à ſa mort avec les Miſſionnaires. Toute ſon occupation étoit d'aprendre à lire & à écrire aux enfans des Chrêtiens, & de traduire en Japonnois quelques écrits que les Péres avoient aportez des Indes, ou qu'ils compoſoient au Japon plus aiſément en leur langue naturelle, que le Secrétaire avoit apriſe. Par-là il procura un nouvel Ouvrier à la Miſſion, un jeune Jéſuite Japonnois nommé Damien, étant occupé à ces petits exercices avant que ce fervent Secrétaire s'en chargeât. Au reſte Dieu lui rendit au centuple dès cette vie tout ce qu'il avoit quitté, le gratifiant du don des larmes, & l'élevant à une très-ſublime contemplation.

De Firando, Almeïda passa par la Forteresse d'EKandono, pour aller à Saxuma, où il avoit ordre de se rendre incessamment. Il souffrit extraordinairement dans ce voyage, c'étoit au cœur de l'hyver, qui cette année-là fut extrémement rude. Le Missionnaire à laissé par écrit une partie des incommoditez qu'il eût alors à essuyer; mais rien ne surprend davantage que ce qu'il dit, que pour se faire un chemin dans les campagnes, & même quelquefois dans les Villes, il falloit abattre la neige avec des pics, comme on fait en quelques endroits des Alpes. Almeïda trouva la Maison d'EKandono presque toute Chrêtienne : on eût bien voulu l'y retenir quelque-tems; mais il étoit pressé, & il promit de retourner le plutôt qu'il lui seroit possible; il alla ensuite saluër le Roy de Saxuma qui avoit demandé des Prédicateurs; il eut toute liberté de traiter avec les Fidéles de Cangoxima, dont la vertu, la fidélité & le zéle pour le service de leur Souverain étoit ce qui avoit fait souhaiter à ce Prince que tous ses Sujets embrassassent une Religion si sainte. Le Missionnaire fut surpris de voir ces Néophytes, qui depuis saint François Xavier étoient demeurez sans

JUBO SAMA. II. 1561.

Almeïda à Cangoxima, & chez EKandono Fervent des Chrétiens.

CUBO SAMA II. 1561

Pasteurs, si bien instruits néanmoins, & malgré les persécutions continuelles des Bonzes, si fort multipliez; il eût la consolation d'accroître encore leur nombre, & rien ne l'y aida davantage, qu'une cure qu'il fit sur le Supérieur d'une Maison de Bonzes, car cet important service lui gagna entiérement tous ces Prêtres idolâtres. Ensuite comme rien ne l'arrêtoit plus à Cangoxima, il retourna à la Forteresse d'Ekandono, ainsi qu'il s'y étoit engagé : en arrivant il trouva que le Vieillard que le Pére Xavier avoit chargé du soin de cette petite Chrêtienté, étoit mort depuis quelque jours, & qu'il falloit lui donner un Successeur.

Ce fut alors qu'après avoir examiné de plus près ces fervens Chrêtiens, il entra dans un étonnement qui ne se peut dire; il voyoit des femmes, des enfans, des soldats, des domestiques, qui n'avoient jamais vû de Prêtre qu'une seule fois en passant, pratiquer avec ardeur les plus sublimes vertus, s'adonner à l'Oraison & à la Pénitence, se retirer le plus souvent qu'il leur étoit possible dans une Forest voisine, pour ne vaquer pendant plusieurs jours qu'à Dieu & à eux-mêmes. L'admiration

d'une si grande sainteté avoit fait presque autant de Catéchuménes, qu'il étoit resté d'Infidéles dans le Château. Almeïda les bâtisa tous, il nomma ensuite pour avoir la conduite de ce petit Troupeau le fils aîné du Tono, & il lui associa un jeune homme en qui il avoit remarqué un grand esprit, & beaucoup plus encore de ferveur. Ce Néophyte avoit composé un fort bel Ouvrage, & qui fut d'une grande utilité à toute cette Eglise, c'étoit une histoire Sainte depuis la création du monde jusqu'à la Résurrection du Sauveur. Les souffrances & les opprobres de la passion de l'homme Dieu, y étoient exprimez d'une maniére fort touchante. Au reste les sentimens dont il avoit rempli son Livre, n'étoient qu'une foible expression de ceux de son cœur, & l'on ne pouvoit l'entendre parler de Dieu, qu'on ne se sentit embrasé de l'amour divin. Un jour Almeïda lui demanda ce qu'il feroit, supposé que le Prince lui ordonnât d'abjurer le Christianisme. "Voici, dit-il, ce que je lui répondrois : Seigneur, voulez-vous que je vous sois fidéle, & que j'aye pour vous toute la soûmission qui convient à un sujet ? Voulez-vous que je fasse paroî-

Cubo Sama II. 1561.

„ tre du zéle pour vôtre service, & „ qu'aucun intérêt particulier ne me „ fasse jamais manquer à mon devoir? „ Voulez-vous que je sois doux, modé- „ ré, complaisant, que je souffre avec „ patience tous les mauvais traitemens „ que l'on me fera? ordonnez-moi de „ demeurer Chrêtien: il n'y a que d'un „ Chrêtien, qu'on doive attendre tout „ cela.

Parmi tant de sujets de consolation qui se présentoient de tous côtez au Missionnaire, une chose l'affligeoit sensiblement. Ekandono ne vouloit point entendre à recevoir le Bâtême; il ne laissoit pas de trouver bon qu'on lui parlât de la Religion, mais un jour qu'Almeïda le pressoit plus qu'à l'ordinaire de se déclarer, il lui fit cette réponse. „ Dieu m'est témoin que vôtre loy me „ plaît, & sans cela croyez-vous que „ j'eusse permis à ma Famille & à ma „ Garnison de l'embrasser! Mais vous „ ne sçavez pas les mesures qu'il faut „ que je garde avec la Cour de Saxu- „ ma. Vous vous imaginez, parce-que „ le Roy vous fait bon visage, qu'il est „ ravi qu'on embrasse vôtre Religion! „ Vous vous trompez, cela est bon pour „ le Peuple, son changement ne porte

CUBO-SAMA. II. 1561.

pas conséquence, & peut attirer les " Portugais dans nos Ports. Mais il s'en " faut bien que le Prince soit dans les " mêmes sentimens, part raport à sa " Noblesse. J'espére toutefois, ajoûta- " t'il, de la bonté divine, qu'elle fera " naître le moment favorable, auquel " sans aucun risque je pourrai ne rien dé- " guiser de ma créance. Alméida vit bien " qu'il seroit inutile de faire de nouvel- " les instances, & d'ailleurs, il reçût " ordre du Pére de Torrez de se rendre " incessamment à Omura pour des rai- " sons que je vais expliquer. "

Le Prince d'Omura demande des Missionnaires. Caractere de ce Prince.

XI. La Principauté d'Omura est située à la pointe Occidentale du Ximo. Les Géographes & la plûpart des Historiens la mettent parmi les Royaumes, parce qu'elle étoit au tems dont je parle aussi indépendante que les autres Provinces plus considérables, dont les Souverains portoient la qualité de Rois; mais c'est si peu de chose qu'Omura & ses dépendances, qu'on ne peut lui donner le nom de Royaume sans abuser des termes, & avilir la dignité Royale: aussi les Seigneurs d'Omura, quoi-qu'ils se regardassent avec raison au-dessus des Tonos, qui sont tous Vassaux de quelque Roy particulier, n'ont jamais pris

CUBO-SAMA, II
1562

dans leurs lettres que la qualité de Princes. Sumitanda qui gouvernoit alors ce petit Etat, étoit fils puîné de Xengandono ancien Roy d'Arima, & avoit reçû de la nature toutes les qualitez qui inspirent le respect & l'amour. Comme il n'avoit pas été élevé dans l'espérance de régner, il n'avoit d'abord paru en lui qu'un sujet soûmis, non-seulement à l'égard du Roy son Pére; mais encore à l'égard de son frére aîné, après que Xengandono l'eût mis à sa place sur le Trône, suivant ce qui se pratique assez ordinairement au Japon. La valeur de Sumitanda faisoit le soûtien de la Couronne, & ne donnoit point d'ombrage: Sa bonne mine, une certaine popularité noble, son humeur douce & bien-faisante, ses maniéres affables le rendoient les délices du Peuple, & ne causoient point de jalousie au Souverain. Un Prince de ce caractére méritoit de ne pas toûjours obéïr, le Prince d'Omura voisin, & proche parent du Roy d'Arima mourut, & ne laissa qu'un fils batard, qu'on jugea incapable de lui succéder. La Princesse veuve adopta Sumitanda, & au grand contentement de tous ses sujets, le déclara Prince d'Omura. Sumitanda soûtint dans sa

nouvelle dignité, l'opinion qu'on avoit conçuë de ſon mérite; d'ailleurs il gouverna avec tant de bonté, que difficilement auroit-on pû trouver un Prince qui aimât plus ſes Sujets, ni des Sujets qui fuſſent plus affectionnez à leur Prince.

CUBOSAMA. II. 1562.

Il y avoit environ douze ans que Sumitanda avoit pris poſſeſſion de la ſouveraine puiſſance, lorſqu'il lui tomba par hazard entre les mains un livre compoſé par le Pére Viléla, où la vérité de la Religion Chrêtienne étoit nettement & ſolidement prouvée, il le lut avec attention, & il ſe ſentit porté à ſe faire Chrêtien. Pour ne point agir avec précipitation, il ſouhaita de conférer avec quelques-uns des Miſſionnaires, & ne voulant pas découvrir ſon deſſein, il propoſa à ſon conſeil d'attirer dans ſes Ports les Vaiſſeaux Portugais : il exagéra l'utilité de ce commerce, & dit que le meilleur moyen pour engager les Européans à préférer ſes Ports aux autres, étoit de leur offrir de plus grands avantages, qu'on ne leur en faiſoit ailleurs, & ſur tout d'avoir dans ſes Etats quelques Prêtres de leur Religion. Chacun aprouva ce projet, & le Prince fit avertir de tout le Pére de Torrez, l'aſſura que le

Il fait de grāds avantages aux Portugais & aux Miſſionnaires.

CUBOSAMA II. 1562.

Port de Vocoxiura seroit ouvert aux Portugais exempt de tous droits, qu'on leur en céderoit toutes les terres à deux lieuës à la ronde, qu'il y auroit une maison pour les Missionnaires, & qu'aucun Payen ne pourroit s'y établir de nouveau sans leur consentement. Le Pére de Torrez n'eût pas plûtôt reçû cette lettre, qu'il écrivit à Almeïda de se transporter à Omura, & qu'il lui envoya toutes les instructions dont il avoit besoin : & c'est ce qui obligea ce Pére à quitter plûtôt, qu'il n'eut souhaité, le Royaume de Saxuma.

Conduite interressée du Roy de Firando.

D'un autre côté le Roy de Firando ayant sçû les offres avantageuses que Sumitanda faisoit aux Portugais fit prier le Pére de Torrez de lui envoyer des Missionnaires; mais un Vaisseau de Portugal étant venu peu de jours après moüiller à Firando, le Roy se repentit de ses avances, & dit tout haut qu'il n'étoit point en peine d'avoir les Européans dans ses Ports, qu'ils étoient les plus commodes du Japon, & qu'ils seroient toûjours choisis préférablement aux autres, de quelque maniére qu'il en usât envers les Chrétiens : que ce n'étoit point à cela que regardoient les Marchands d'Europe; puis que s'ils y eussent eu égard

on ne les auroit vû jusqu'alors que dans les Ports du Bungo. Ces discours, qui furent raportez au Pére de Torrez, & même à la Cour de Funay, firent juger que pour l'honneur de la Religion, & pour celui des Portugais, il falloit engager le Capitaine du Vaisseau, qui étoit à la rade de Firando à se retirer ailleurs; & le Pére de Torrez partit sur le champ pour faire exécuter lui-même cette résolution. Le Roy de Firando fut surpris des honneurs qu'on fit au Missionnaire à son arrivée; mais il le fut bien plus encore, quand il aprit que le Vaisseau avoit levé l'ancre, & que le Capitaine en partant avoit déclaré qu'il ne pouvoit demeurer dans un Païs où l'on maltraitoit ceux qui professoient la même Religion que lui; il prit en effet la route de Vocoxiura, où il arriva en peu de jours.

CUBO-SAMA. II. 1562.

Le Pere de Torrez se transporte à Firando.

Almeïda étoit déja dans ce Port, mais le Pére de Torrez qui avoit amené avec lui Fernandez, jugeant bien que le Prince d'Omura l'arrêteroit longtems, renvoya Almeïda à Funay. Quelques jours après l'arrivée du Navire à Vocoxiura, Sumitanda y vint assez peu accompagné. Les Missionnaires lui allérent présenter leurs respects, & furent

Et de là chez le Prince d'Omura qu'il instruit de nos mystéres.

CUBOSAMA II. 1562.

reçûs d'une manière qui les persuada que cè Prince étoit Chrêtien dans le cœur. Il leur témoigna d'abord qu'il ne vouloit point le céder au Roy de Bungo en amitié pour eux, & parce-que Civandono avoit acoûtumé de manger chez les Péres une fois tous les ans, Sumitanda leur dit que dès le lendemain, il vouloit leur faire le même plaisir. Il y vint effectivement, & avec une familiarité, dont on n'avoit point encore crû capables les Souverains du Japon, il entretint les Missionnaires & les Officiers Portugais, comme il eût fait ses plus intimes favoris. Au sortir de table le Prince voulut voir la Chapelle qu'on avoit dressée, en attendant que l'Eglise fût bâtie; il y demeura jusqu'au soir à s'instruire des principaux Mystéres de nôtre Religion, & à proposer ses doutes. La nuit aprochant il se retira; mais il revint au bout d'une heure, sans autre suite qu'un Seigneur Chrêtien; il voulut qu'on le reçût dans la Chapelle, parce-qu'il avoit été fort touché de la vuë d'un Tableau de la Vierge, qui tenoit son Fils entre ses bras. Ils demeurérent enfermez jusques bien avant dans la nuit, & le Prince pour se rafraîchir de tems en tems la mémoire de ce qu'on

avoit traité dans cette conversation, en fit sur le champ un abrégé de sa main.

Cubo-Sama. II. 1562.

Almeïda visite le Roy d'Arima. Etablissement pour les Missionnaires au Port de Cochinotzu.

Le lendemain il envoya au Pére de Torrez ce même Seigneur, qui l'avoit accompagné la veille pour lui dire de sa part qu'il étoit Chrêtien, & qu'il ne tarderoit pas à en faire une profession publique. En effet, il commença par porter sur ses habits une Croix en broderie ; il alla en cet équipage rendre une visite au Roy d'Arima son frére, & lui persuada d'ouvrir aux Portugais le Port de Cochinotzu aux mêmes conditions, qu'il leur avoit faites à Vocoxiura. Le Roy d'Arima, qui étoit d'une humeur fort douce, & d'un naturel extrémement facile, consentit à tout, & le Prince d'Omura le fit aussi-tôt sçavoir au Pére de Torrez, & Almeïda, qui étoit revenu de Funay pour quelque affaire, fut envoyé à Arima ; il n'y trouva point le Roy, qui faisoit la guerre à un de ses voisins, & qui étoit allé se mettre à la tête de ses Troupes : on conseilla au Missionnaire de pousser jusqu'au Camp ; il le fit : le Roy le reçut de la maniére du monde la plus obligeante, lui fit expédier tout ce qui étoit nécessaire pour le nouvel établissement, & lui donna pour l'accompagner un Gentilhomme, qu'il

CUBOSAMA II. 1562.

chargea de tenir la main à l'exécution de ses ordres.

Le Prince de Ximabara & plusieurs de ses Sujets embrassent le Christianisme.

En allant du Camp à Cochinotzu, le Missionnaire passa par Ximabara, où il trouva une Eglise toute formée. Le Seigneur de Ximabara, qui avoit épousé la sœur du Roy d'Arima & du Prince d'Omura, étoit lui-même Chrétien. C'étoit Damien, ce jeune Religieux, dont j'ai parlé il n'y a pas long-tems, qui le premier avoit prêché la Foy en ces quartiers-là, & il l'avoit fait avec beaucoup de succez. Depuis Almeïda, dans une de ses courses Apostoliques, avoit annoncé JESUS-CHRIST au Tono lui-même, & d'abord ce Seigneur lui avoit permis de bâtiser sa fille, qui à l'âge de quatre ans étoit un prodige d'esprit & de sagesse. Cet enfant fut la premiére personne du Sang des Rois d'Arima qui a produit tant de Saints, laquelle ait reçu le Batême. Aussi-tôt le Peuple & la Noblesse suivirent comme à l'envi l'exemple de la jeune Princesse: Enfin le Tono & son Epouse, se procurérent à eux-mêmes le bon-heur qu'ils avoient procuré à leur fille, & à un si grand nombre de leurs Sujets. Nous n'avons point les lettres, qui nous auroient apris le détail de toutes ces Conversions, & je

suis bien aise d'avertir ici que si dans la suite de cette histoire, on rencontre quelques faits assez considérables peu circonstanciez, & d'autres, dont les suites ne soient point marquées; c'est que les mémoires qui nous auroient donné des connoissances plus amples & plus suivies, ne sont pas venus jusqu'à nous mais ont été perdus sur mer dans les fréquens naufrages, que faisoient en ce tems-là les Vaisseaux Portugais qui trafiquoient à la Chine & au Japon.

Quelque pressé que fut Almeïda de se rendre à Cochinotzu, il ne pût refuser au Prince & à la Princesse de Ximabara, de faire quelque séjour chez eux; il fut charmé de la piété de ces Néophytes, bâtisa plusieurs Idolâtres qu'il trouva très-bien instruits, & laissa en partant cette Eglise dans un Etat de solidité à se pouvoir passer pour quelque-tems de Missionnaire. Effectivement, quoique les Bonzes missent tout en œuvre pour la détruire, & qu'ils eussent fait périr par le poison un Chrêtien des plus distinguez par sa naissance & de ses emplois, ils ne firent qu'augmenter de plus en plus l'amour des souffrances dans le cœur des autres, & y allumer le désir du martyre. Alméïda

Cubosama II. 1562 étoit sur le point de partir, lorsqu'on lui aporta une petite fille de trois ou quatre mois, qui alloit expirer : on le pria de la bâtiser, il le fit ; aussi-tôt l'enfant levant au Ciel ses petites mains, s'écria d'une voix distincte : *Je m'en vais joüir de Dieu.* Et en disant ces mots, elle rendit l'esprit.

1563. Le Missionnaire fut reçû à Cochinotzu chez le Gouverneur qui étoit de sa connoissance, & qui peu de jours après se fit bâtiser avec toute sa famille. La suite répondit à de si heureux commencemens, & en moins de quinze jours trois cens personnes reçûrent le Batême. Tout étant ainsi disposé dans ce Port en faveur du Christianisme, on ne trouva aucune difficulté à régler toutes choses selon les intentions du Roy, & un si bel établissement, qui fut dans la suite un des plus utiles à la Religion, ne couta au Missionnaire que la peine du Voyage.

Batême du Prince d'Omura. XII. D'un autre côté le Prince d'Omura de retour d'une guerre, où il avoit acquis beaucoup de gloire, & dont il attribuoit l'heureuse issuë à la vertu de la Croix, étoit plus résolu que jamais de se déclarer Chrêtien, lorsque la Princesse Camisama sa femme, qui jusques-

là n'avoit point eu d'enfans, parut grosse. Sumitanda crût être encore redevable de ce bon-heur inesperé au Dieu des Chrêtiens, & dans le transport de sa reconnoissance, il partit pour Vocoxiura avec trente Seigneurs que son exemple & ses discours avoient gagné à JESUS-CHRIST, dès qu'il fut arrivé, il envoya dire au Pére de Torrez qu'il venoit lui demander le Bâtême, pour lui & pour toute sa suite. Le vertueux Vieillard étoit dans sa Chapelle, il pleura de joye à cette nouvelle, & fut long-tems sans mouvement & sans parole, étant revenu à lui, il se jetta à genoux aux pieds de l'Autel, & fit au Ciel mille vœux pour la prospérité du Prince. Delà il se rendit au logis de Sumitanda, & eût avec lui un entretien qui dura depuis le soir jusqu'au lendemain matin; ils parlerent des moyens d'extirper l'idolâtrie du Païs, & ils convinrent que le plus sur étoit de prendre les voyes de la douceur; sur ce raisonnement que les esprits irritez par des éclats hors de saison, ne se convertissent jamais sincérement.

Cu BO-SAMA. II 1563.

Le Pére s'étant retiré pour préparer toutes choses, le Prince le suivit de près, & se rendit à la Chapelle avec ses tren-

CUBO-SAMA II. 1563.

te Prosélytes, dont il rendit publiquement ce témoignage : Qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fut prêt à attester de son sang la vérité qu'ils avoient tous reconnuë. En effet, ils firent paroître dans la cérémonie de leur Bâtême une piété qui répondit de leur constance. Le Prince fut nommé Barthélemi, & il n'est guére connu que sous ce nom dans les Relations Espagnoles & Portugaises.

Belle action de ce Prince aprés son Bâtême.

Dès le lendemain Sumitanda fut obligé de partir pour aller joindre l'Armée du Roy d'Arima son frére, & malgré les résolutions qu'il avoit prises de se ménager avec ses Peuples ; il éprouva bien-tôt, qu'un cœur possédé de l'esprit de Dieu n'écoute plus rien, lorsqu'il s'agit des intérêts du Ciel. C'est une coutume au Japon de consulter avant que de se mettre en campagne l'idole Maristen, ou Mantisten, qui est parmi les Japonnois le Dieu de la guerre. Quand les Troupes sont assemblées, elles vont au Temple ; où cette Divinité est adorée sous la figure d'un Géant armé, le casque en tête, & pour cimier un Cocq déployé, qui couvre presque tout le casque de ses ailes. En arrivant dans ce Temple on met bas les armes, on baisse les Etandarts, & l'on pratique

quantité d'autres cérémonies militaires mêlées de superstitions. Sumitanda s'étant mis en marche prit le chemin de la Pagode : on en fut surpris, car on sçavoit qu'il étoit Chrêtien, mais l'étonnement des Troupes changea bien-tôt d'objet, ce Prince fut à peine arrivé à la porte du Temple qu'il mit le cimeterre à la main. En même-tems il fait signe qu'on s'arrête, il entre avec ses Gardes, commande qu'on jette l'Idole par terre, & qu'on la tire dehors la corde au cou; il sort lui-même, & à la vûë de toute l'Armée, à grands coups de sabre, il met la statuë en piéces, & fait brûler le Temple. Ce fut un spectacle bien nouveau, & sans doute bien étonnant de voir un Prince Néophyte à la tête d'une Armée toute Payenne, portant le Saint nom de JESUS, & le signe adorable de nôtre Rédemption sur ses armes & sur ses habits, plus semblable au chef d'une Religion militaire, qu'au Souverain d'un Peuple infidéle, bruler les Temples & abattre les statuës de ces mêmes Dieux qu'il avoit si long-tems adorez. CUBOSAMA. I. 1563.

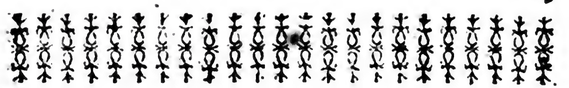
Sumitanda ne borna point son zéle à ce coup d'éclat, il entreprit la Conversion de toute son Armée, & l'on voyoit avec admiration ce Prince au milieu du Son zéle pour le salut de ses Soldats.

CUBO-SAMA. II. 1565. tumulte d'un Camp tout occupé à instruire lui-même ses Officiers, & jusqu'au moindre Soldat des véritez de nôtre Religion ; mais tandis qu'il faisoit l'office de Missionnaire, il ne négligeoit point le devoir de Général, & le Dieu des Armées combattant pour lui, & secondant son zéle il triompha pour le Ciel de ses Sujets, & le Ciel le fit triompher de ses ennemis.

SOMMAIRE
DU
TROISIE'ME LIVRE.

I. Arrivée de trois nouveaux Ouvriers au Japon. Révolte contre le Prince d'Omura, & quelle en fut l'occasion. Le P. de Torrez préservé d'un trés grand danger. II. Le Roy d'Arima & le Prince d'Omura réduits à de fort grandes extrémitez. Xengandono Pére de ces Princes marche à leur secours. Le Ciel combat pour le Prince d'Omura, le Port de Vocoxiura ruïné, constance des Chrêtiens. III. Le Roy de Naugato assiége Méaco. Victoire des Bonzes Négores. Ils sont défaits. Victoire de l'Empereur. IV. Nouvelles persécutions des Bonzes contre le Pére Viléla. Le Christianisme est en danger d'être proscrit dans l'Empire. V. Conversion de deux fameux Bonzes, & de deux Grands Seigneurs. Commencement d'Ucondono. VI. Ferveur des Chrêtiens de Firando. Le Pére Froez à Méaco. Magnificence de l'Empereur, & de quelle maniére ce Prince reçoit les Missionnaires. VII. Mioxindono Favori de l'Empereur conspire contre son Maître. L'Empereur entre en quelque soupçon: fausse démarche de ce Prince. Les Rebelles assié-

gent le Palais Impérial. Mort de l'Empereur. Bravoure & fidélité d'un Page. Mort de l'Imperatrice. VIII. Les Missionnaires sont exilez de Méaco. Mort d'Edoüard de Sylva, ferveur de ce Zélé Missionnaire. IX. Le frére du feu Empereur se sauve chez Vatadono, Portrait de ce Tono. Portrait de Nobunanga. Ce Prince, & Vatadono arment en faveur du frere de l'Empereur. X. Vatadono marche contre les Rebelles. Belle action des Soldats Chrétiens des deux Armées. Victoire de Vatadono. Nobunanga rebâtit le Palais Impérial, & traite fort mal les Bonzes. Sévérité de Nobunanga. XI. Vatadono obtient le rapel des Missionnaires. Nobunanga se déclare protecteur des Missionnaires & des Chrétiens. Le Pére Froez dispute en présence de ce Prince contre un fameux Bonze. Nobunanga comble les Missionnaires de caresses. XII. Le Bonze Nichioxines persécute les Missionnaires dans l'absence de Nobunanga. Le Pére Froez va trouver Nobunanga, & en est bien reçû. Vatadono disgracié par l'intrigue du Bonze Nichioxines. Sa constance dans sa disgrace. Il est rapelé & le Bonze puni.



HISTOIRE DE L'ETABLISSEMENT DES PROGRÉS ET DE LA DÉCADENCE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE DU JAPON.

Où l'on voit les différentes révolutions, qui ont agité cette Monarchie pendant plus d'un siécle.

LIVRE TROISIE'ME.

I. LA Converſion du Prince d'Omura & celle du Seigneur de Ximabara, jointes à la protection que donnoit ouvertement au Chriſtianiſme le Roy

Arrivée de trois nouveaux Ouvriers au Japon.

CUBO SAMA II. 1563.
d'Arima, faisoient concevoir au Pére de Torrez de grandes espérances. Pour comble de joye il lui arriva fort à propos trois nouveaux Ouvriers; ce furent le Pére Jean-Baptiste Démonté, le Pére Loüis Froez, & Jacques Gonzalez qui n'étoit pas Prêtre. Le Supérieur fit aussi-tôt partir le Pére Démonté avec Almeïda pour Funay, ou les Fidéles étoient sans Pasteurs depuis plus d'un an. Le nouveau Missionnaire fut très-bien reçû du Roy de Bungo, à qui il fit le récit des progrez de la Foy dans toute la côte Occidentale du Ximo; il ajoûta que sans une fâcheuse guerre que le Roy d'Arima & le Prince d'Omura avoient continuellement avec un puissant voisin nommé Riozogi leur parent, toute cette contrée seroit bien-tôt Chrêtienne, & qu'il étoit de la gloire d'un grand Prince comme lui de terminer cette querelle par un accommodement. Civandono entra avec joye dans les sentimens du Pére Démonté, il écrivit aux trois Princes pour leur offrir sa médiation: ils l'acceptérent: on conclut une suspension d'armes, qui fut bien-tôt suivie d'une bonne Paix à la satisfaction des deux partis, & le Prince d'Omura de retour chez lui ne songea plus qu'à

faire

faire la guerre à l'idolâtrie. L'abolition d'une Fête pleine de folie & de superstition qui se célébroit en l'honneur des morts fut le premier effet de son zéle. Il tourna ensuite toutes ses pensées à la Conversion de la Princesse Camisama sa femme. Camisama avoit entrepris de ramener son époux au culte des Idoles; mais Dieu donna tant de force aux discours & aux exhortations de Sumitanda, que la Princesse se rendit, & se disposa sérieusement à recevoir le Bâtême.

SUMOSAMA. II. 1563.

La joye de cette conquête ne fut pas long-tems sans être troublé, & la vertu du Prince d'Omura étoit déja assez solidement établie, pour être mise aux plus rudes épreuves. Le Conseil de Sumitanda étoit composé de douze Seigneurs, dont ni par caresses, ni par raison, il n'avoit encore pû engager aucun à suivre son exemple. Ces Conseillers trouvoient même fort mauvais que le Prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne Religion de l'Empire, & après avoir inutilement tenté la voye de la représentation pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée; ils se résolurent enfin à pousser les choses aux derniéres extrémitez. Pour mieux cacher leur dessein, & pour

Révolte contre le Prince d'Omura, & quelle en fut l'occasion.

CUBO-SAMA II. 1563.

s'assurer en même-tems du Port de Vocoxiura, ils feignirent d'être gagnez par les persuasions du Prince, & demandérent la permission d'aller à Vocoxiura se faire instruire par le Pére de Torrez. Une résolution si subite, & tellement concertée parut au Prince un piége qu'on lui tendoit; il accorda ce qu'on lui demandoit, mais il avertit le Pére de Torrez de ne se point trop fier aux Cathécuménes qui alloient le trouver; il eût encore fait plus sagement, s'il se fut un peu tenu sur ses gardes dans de pareilles circonstances. Quoi-qu'il en soit, le Pére de Torrez n'eût pas la peine d'examiner les Conseillers du Prince, ils n'allérent point à Vocoxiura, qu'ayant trouvé plûtôt qu'ils ne pensoient une occasion d'éclater, & de se saisir d'Omura.

C'étoit une loy, ou une coûtume inviolable dans le Païs que tous les ans à certain jour, le Prince se rendoit en cérémonie dans un Temple où étoit la statuë de son Prédécesseur, lui offroit de l'encens comme à un Dieu, & pratiquoit quantité d'autres superstitions semblables. Le jour marqué étant venu, *Sumitanda*, qui ne ménageoit plus rien, alla en grand apareil à la Pagode, en fit tirer la statuë du Prince, & ne la regar-

UBO-AMA II. 1563.

dant plus que comme une idole, qui avoit reçû les honneurs divins, il se crût dans l'obligation de venger sur elle la Majesté de Dieu, & la fit réduire en cendres. Il n'en faloit pas tant pour réveiller tout ce qu'il y avoit à Omura de zélez idolâtres. Traiter de la sorte son Prédécesseur, son Parent; faire cet affront à sa bien-factrice, en deshonorant & en flétrissant la mémoire de son époux, ce ne fut rien moins dans l'esprit des séditieux qu'un attentat, qui rendoit indigne de l'authorité suprême le Prince qui l'avoit commis. Sa perte est aussi-tôt jurée, on prend des mesures pour faire soulever la Ville au premier signal, on fait avertir de tout le le fils illégitime du feu Prince: ce Seigneur possédoit sans ambition quelques terres dans le Royaume de Gotto, on l'invite à venir au plûtôt venger l'injure faite à son Pére, & à se montrer digne d'un rang, dont on l'avoit injustement exclu. Ce premier pas fait, pour n'avoir rien à craindre du dehors, les Conseillers d'Etat persuadent à Riozogi de recommencer la guerre contre le Roy d'Arima, lequel pris au dépourvû ne pouvoit pas être fort difficile à vaincre.

Les Rebelles ainsi assurez du dedans

Cubo-Sama II. 1563.

& du dehors songérent d'abord à faire venir à la Capitale le Pére de Torrez, qui devoit être la premiére victime immolée à leurs ressentimens. Pour l'attirer sans que Sumitanda se doutât de rien quelques-uns des moins suspécts representérent à ce Prince, qu'il différoit trop le Bâtême de la Princesse, & qu'il étoit de sa dignité que la cérémonie s'en fît dans Omura même, à la vûë de tout le Peuple, qu'un tel exemple disposeroit plus que tout autre chose à embrasser le Christianisme.

Le Pere de Torrez préservé d'un fort grand danger.

Le Prince fut charmé de ce discours, & il lui faisoit trop de plaisir pour qu'il ne le crût pas sincére ; il commença à se persuader que ceux qui lui parloient de la sorte, n'étoient pas eux-mêmes fort éloignez du Royaume de Dieu, & sur le champ il envoya chercher le Pére de Torrez par un Gentilhomme Chrêtien, nommé Loüis, frére du Gouverneur d'Omura. Le Pére ayant reçû l'ordre du Prince se disposoit à partir, lorsque le Pére Froez tomba tout-à-coup dans une maladie, qui en peu d'heures devint extrême. Le Supérieur ne crût pas devoir abandonner le malade dans cet état ; il écrivit au Prince pour le prier d'excuser son retardement, &

l'assura qu'il se rendroit à Omura, dès que son Compagnon pourroit se passer de lui. Le lendemain, Loüis, qui selon les apparences n'avoit parlé qu'à quelques Officiers de la Cour, engagez dans la conspiration, retourna à Vocoxiura, pressa le Pére de partir sur l'heure, & pour l'y obliger lui dit que le Prince vouloit avant que d'entreprendre un assez long voyage voir la Princesse bâtisée. Le Pére Froez étoit un peu mieux; le Pére de Torrez dit la Messe pour partir: comme il faisoit son action de graces, il se sentit fortement inspiré d'écrire encore au Prince, & d'attendre sa réponse. Loüis fort surpris de cette résolution, qu'il ne sçavoit à quoi attribuër, reprit un peu chagrin la route d'Omura; il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, que Fariba, un des chefs de la révolte, tombe sur lui avec un détachement de Soldats, lui demande où il a laissé le Missionnaire, & le taille en piéces avec ses domestiques, puis s'en va rejoindre les rebelles: Ceux-ci avoient déja mis le feu au Palais & à la Ville, & avoient proclamé Prince le Bâtard d'Omura.

Cubo-Sama. II. 1563.

II. Sumitanda dans une si grande extrémité se voyant environné de flammes, & assailli par tant d'ennemis ne

Le Prince d'Omura, & le Roy d'Ari-

CUBOSAMA II. 1563.

ma réduits à de fort grandes extrémitez.

perdit point courage ; il arma tout ce qu'il trouva autour de lui, se mit avec le Gouverneur d'Omura à la tête de ce petit corps d'Officiers & de domestiques du Palais, & gagna un petit bois, où un Chinois lui fournit des vivres pendant quelques jours. Ensuite sa troupe s'étant un peu grossie, il alla s'enfermer dans une Forteresse, qui se trouva très-bien munie, & en état de défense. Les rebelles l'ayant ainsi manqué se divisérent en deux bandes, le Bâtard d'Omura avec la premiére s'assûra de Vocoxiura, où il se comporta d'abord en homme qui vouloit gagner les Peuples ; la seconde suivit le Prince, & le tint assiégé.

Pendant que ces choses se passoient à Omura, Riozogi étoit entré dans le Royaume d'Arima, & tenoit la Campagne, le Roy qui avoit été surpris s'étant vû obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures places. D'un autre côté les rebelles d'Omura reçûrent tous les secours, sur lesquels ils avoient compté, & Sumitanda se vit assiégé par une Armée de terre, toute composée de ses sujets, & par une flotte de trois cens trente voiles, où étoient en personne les Rois de Firando & de Gotto. Jus-

ques-là le Prince d'Omura se doutoit bien que son changement de Religion étoit la cause d'une si prompte, & si universelle révolution ; il en eût bien-tôt toute la certitude, qu'il souhaitoit pour sa consolation : car ses sujets lui firent dire qu'ils mettroient bas les armes, s'il vouloit abjurer le Christianisme. Il n'eût pas accepté cet offre, quand il l'eût crû sincère : de sorte que sans les écouter, il ne songea qu'à se bien défendre, & il le fit avec une vigueur, qui étonna ses ennemis. CUBOSAMA. II. 1563.

Cependant Xengandono ancien Roy d'Arima ne pût voir tranquillement ses deux fils à la veille d'être dépoüillez de leurs Etats ; il assembla donc les Vassaux de sa Maison, entra dans le Royaume d'Arima, & son Armée grossissant à mesure qu'il avançoit, il obligea bien-tôt Riozogi à se retirer ; il fit sçavoir ensuite à Sumitanda qu'il marchoit à son secours, & lui marqua le jour qu'il attaqueroit les Assiégeans, afin qu'il le secondât par une sortie ; la chose s'exécuta comme elle avoit été concertée : dès que Xengandono parut sur les hauteurs qui bordoient la campagne, le Prince d'Omura ordonna à ses gens de se tenir prêts, leur montra le secours, Xengandono pere des Princes marche à leur secours.

CUBO SAMA II. 1563.

& comme ils étoient tous Chrêtiens, il les avertit de mettre toute leur confiance au Dieu des Armées. Enfin Xengandono commençant à donner, les Assiégez sortirent en criant, *vive Sumitanda*; ce qui fut en même-tems le signal du combat, & le cri de la victoire. Il n'y en eut jamais de si facile, ni de si complette : à peine les rebelles firent-ils quelque résistance, & il n'en seroit échapé aucun, si le Prince n'eût arrêté l'ardeur des Soldats. Il est vrai que Dieu combatit visiblement pour les siens : Les vaincus, qui échapérent du carnage, assurérent que les Croix dont les habits des Soldats Chrêtiens étoient couverts, jettoient un éclat qui les avoit éblouïs & effrayez; ils ajoutérent même qu'ils en avoient vû une en l'air très-brillante; & toute semblable à celle qui étoit dans le grand Etendart du Prince. Enfin il sembla que tout, jusqu'aux élmens, fût armé pour les fidéles; car tandis qu'on se battoit sur terre, une horrible tempête dissipa la flotte du Roy de Firando & de Gotto. Le Roy de Firando avoit accoûtumé de dire depuis, que le Prince d'Omura étoit sorti de ce mauvais pas, parce qu'il étoit bon Chrêtien.

La joye d'un succez si peu attendu fut pourtant mêlée de quelque amertume; le Païs étoit dans un état déplorable, & Xengandono ennemi mortel de nôtre sainte loy, à laquelle il attribuoit le malheur de sa famille, ne pouvoit souffrir la moindre marque de Christianisme. Les Princes ses fils n'étoient pas dans une situation à prendre la défense de la Religion contre un Pére qui venoit de les rétablir sur le Trône; & il fallut de nécessité qu'ils souffrissent en patience, ce qu'ils ne pouvoient empêcher. La constance de Sumitanda, & celle de tous les autres Néophytes parmi tant d'épreuves fut pour les Missionnaires un grand sujet de consolation. Ces Péres avoient eux-mêmes couru de grands dangers; le Bâtard d'Omura n'avoit épargné Vocoxiura, que tant qu'il avoit crû être vainqueur. Le dépit de voir ses affaires ruinées, l'avoit mis dans une colére qu'il avoit déchargée sur tout ce qui s'étoit rencontré, & sans un Chrêtien d'Arima qui vint par mer pour sauver les deux Religieux; ils n'auroient pas échapé à la fureur des vaincus.

Cubo-sama, II. 1563. Le Port de Vocoxiura ruiné, constance des Chrêtiens.

Almeïda dit qu'après la victoire du Prince & la fuite des rebelles, il débar-

qua à Vocoxiura, où il aprit qu'il y
Cubo Sama. II. 1563 avoit de rigoureuſes défenſes portées de
la part de Xengandono de recevoir aucun
Religieux d'Europe; mais il ajoûte que
les Chrêtiens l'alloient trouver pendant
la nuit, & lui faiſoient les larmes aux
yeux mille excuſes & mille proteſtations
de ne jamais chanceler dans la Foy.
„ Hé, quelle Religion embraſſerions-
„ nous, diſoient-ils, ſi nous renoncions
„ à celle que vous nous avez prêchée! A
„ qui dans nos peines & dans nos dan-
„ gers aurions-nous recours, ſi nous
„ étions aſſez malheureux pour aban-
„ donner nôtre Dieu: Ah! quelques ri-
„ gueurs qu'il ſemble exercer contre ſes
„ enfans, c'eſt le meilleur de tous les
„ Péres, & il a lui-même gravé ſon
„ amour dans nos ames; on ne nous
„ l'arrachera pas. Les choſes demeuré-
rent en cet état près d'une année, au
bout de laquelle Xengandono mourut,
& les Princes ſes enfans ſe virent en li-
berté de faire pour la Religion tout ce
qu'ils voulurent. Le Roy d'Arima n'é-
toit pas encore Chrêtien; mais il ſe diſ-
poſoit ſincérement à le devenir: Dès
qu'il vit ſon Pére mort, il manda au
Pére de Torrez qu'il le prioit de le
venir trouver à Cochinotzu, afin qu'il

pût recevoir de lui les instructions nécessaires, avant que d'être bâtisé.

III. Tandis que la foy s'étendoit ainsi dans le Ximo, elle s'établissoit solidement dans la Capitale de l'Empire, & jusques dans la Cour de l'Empereur. Mais ce n'étoit pas sans de grandes traverses. A peine le Pére Viléla étoit il arrivé à Sacai qu'on y aprit des nouvelles bien étranges de Méaco. Morindono Roy de Naugato, & quelques autres des plus puissans Princes du Japon, mécontents de l'Empereur, pour quelque sujet, que l'histoire ne dit point, mirent en campagne quarante mille hommes que le Roy de Naugato mena dans la Tense. Les Bonzes Négores à qui la Cour Impériale avoit aussi donné quelque sujet de mécontentement, n'eurent pas plûtôt apris cette nouvelle, qu'ils armérent de leur côté, & agirent de concert avec Morindono. Par là ce Prince se trouva en état d'entreprendre le siége de la Capitale; il y marcha donc, & se présenta devant la Ville, qui n'avoit ni garnison, ni provisions, ni rien de ce qui est nécessaire pour soutenir un siége. Aussi s'attendoit-on à tout moment à voir encore une fois Méaco, la proye du Soldat victorieux, lorsqu'un

CUBO-SAMA. II

1561.
1564.

Le Roy de Naugato assiege Meaco.

Cubo-Sama II. 1561. 1564. — Oncle de l'Empereur s'aprocha avec des forces suffisantes pour faire lever le siége. Le Roy de Naugato l'eût effectivement levé sans les Négores, qui eurent l'adresse d'attirer l'Oncle de l'Empereur du côté de Sacai, où ils lui taillerent en piéces la meilleure partie de ses Troupes.

Victoire des Bonzes Négores.

Cette victoire releva le courage abattu de Morindono; ce Prince donna un assaut à Méaco, qu'il força, & dont il donna le pillage à ses Troupes. C'étoit fait de l'Empereur qui s'étoit refugié dans la Citadelle, si ses ennemis ne se fussent point séparez; mais les Négores ne songeant qu'à poursuivre leur ennemi qui s'étoit retiré dans un Château très-bien fortifié, & très-bien muni, ne firent pas réflexion qu'ils se mettoient hors d'état de secourir le Roy de Naugato, ou d'en être eux-mêmes secourus, en cas qu'ils fussent attaquez séparément : ils le furent en effet, les uns & les autres presque en même-tems.

Ils sont defaits

Car le Beau-frére du Cubo-Sama assembla vingt mille homme, & fut si heureux à cacher son armement & sa marche, qu'avant qu'ils eussent aucune nouvelle de lui, il tomba pendant la nuit sur les Négores, en tua la plus grande partie, & dissipa de telle

sorte le reste, qu'ils ne parurent plus. L'Empereur informé de ce succez se prépara à en profiter, il commença par faire quelques sorties sur les Troupes de Morindono; elles lui réüssirent; & les Troupes de son Oncle & de son Beau-frére ne l'eurent pas plûtôt joint, que le Roy de Naugato se trouva investi de tous côtez; il ne laissa pas de faire quelque résistance; mais elle ne fut pas longue, il perdit toute son Armée, & il eût bien de la peine à regagner ses Etats.

CUBO-SAMA. I. 1564. Victoire de l'Empereur.

IV. Méaco ayant ainsi recouvré sa premiére tranquilité, le Pére Viléla y retourna au mois de Septembre de l'année mil cinq cens soixante-deux, & il n'eut pas plûtôt recommencé ses fonctions Apostoliques, qu'on vint en foule lui demander le Batême. Plusieurs Princes du Sang, ou Alliez de l'Empereur, de Grands-Officiers de la Couronne, quantité de Noblesse firent bien-tôt profession publique du Christianisme, & ne se distinguérent pas moins par leur innocence & leur vertu, que par l'éclat du rang & de la naissance. Ce succez obligea les Bonzes toujours apuyez du crédit de leur Grand Prêtre, à faire un dernier effort pour chasser les Missionnaires, ils s'adressérent à Daxando-

Nouvelle persécution des Bonzes contre le Pere Viléla.

CUBO SAMA II. 1564. no, qui commandoit dans la Ville, & qui y rendoit la justice au nom de l'Empereur, & ils mirent tout en œuvre pour l'engager à faire publier un Edit contre la nouvelle Religion. Daxandono répondit à ceux qui lui furent députez, qu'avant que de faire consentir la Cour à ce qu'ils souhaitoient, il falloit examiner, si la Religion Chrêtienne étoit aussi mauvaise qu'ils le disoient : & que tout ce qu'il pouvoit faire en leur faveur, étoit de nommer des personnes capables d'en juger.

Le Christianisme est en danger d'être proscrit dans l'Empire.

Rien n'étoit plus à désirer pour la bonne cause que cet examen, supposé que les examinateurs fussent bien choisis, mais il le furent très-mal. On mit cette affaire entre les mains de deux Bonzes, dont l'un se nommoit Ximaxidono, & l'autre Cicondono, tous deux adonnez à la magie, ennemis déclarez des Chrêtiens, & fort estimez à la Cour, où ils avoient toûjours eu des emplois considérables ; car le premier étoit tout le Conseil de Mioxindono, le plus puissant particulier de l'Empire, & le second avoit été le Précepteur de l'Empereur. Ce choix persuada tout le monde, que c'étoit fait des Missionnaires, & tous furent d'avis qu'ils se retirassent;

ils le firent & partirent pour Sacai. La suite fit voir qu'ils avoient eu raison de céder au tems : leur absence ralentit un peu cette chaleur, avec laquelle on les poussoit, & par un de ces miracles de la grace, que Dieu tire de tems en tems du sein de sa miséricorde, les loups devinrent Agneaux, & le salut vint d'où l'on avoit plus sujet de craindre.

CUBOSAMA. II. 1564.

Un pauvre Chrêtien de la campagne, nommé Jacques, étoit allé demander justice à Daxandono pour une somme d'argent qu'il avoit prêtée à un Payen, & que celui-ci refusoit de lui rendre; Ximaxidono, un des deux Commissaires dans l'affaire des Chrêtiens, entra dans le moment que ce bon homme plaidoit lui-même sa cause, & le reconnoissant pour Chrêtien à un Chapelet qu'il portoit sur lui: « Tu es donc, lui dit-il, « de la Religion des Européans! Oüi, « graces au Ciel, répondit le Païsan, « j'en suis. Qu'enseigne de bon vôtre « loy, reprend le Bonze? Je ne suis pas « assez sçavant pour vous le dire, re- « plique le bon homme, tout ce que je « puis vous assurer, c'est qu'elle n'en- « seigne rien que de bon. Ximaxidono ne laissa point de le questionner sur bien des articles, & le Seigneur, qui dénoüe

Cubo-Sama II 1564

quand il lui plaît, la langue des enfans pour en tirer sa gloire, éclaira tellement en cette occasion ce Païsan, qu'il parla sur l'existence & les attributs de Dieu, sur le culte qu'il exige des hommes, & sur l'immortalité de nos ames, d'une maniére qui ravit tout le monde en admiration. Le Bonze sur tout l'écouta avec une attention extraordinaire, & sans l'interrompre, il fut ensuite quelquetems sans rien dire: Puis, comme s'il se fut éveillé d'un profond sommeil: „ Allez, dit-il au Chrêtien, faites-moi venir vôtre Docteur, si les „ Disciples sont si habiles, que sera-ce „ du Maître? Jacques ne différa point à porter cette nouvelle au Pére Viléla, & racontant la chose, comme il l'avoit conçuë, il fit entendre que le Bonze étoit converti. Il eût beau dire: les Chrêtiens de Sacai s'accordérent tous à soûtenir qu'il ne seroit pas prudent au Pére de s'exposer sur cet avis, où il leur paroissoit quelque chose de trop singulier, pour y ajoûter foy si aisément.

Conversion de deux Bonzes & de deux Grands Seigneurs.

V. Le Pére Viléla vouloit toutefois partir, dans la pensée que s'il étoit trompé, il auroit du moins le bon-heur de donner son sang pour JESUS-CHRIST: mais on l'arrêta par force: tout ce qu'il

pût obtenir ; ce fût que Laurent allat voir de quoi il s'agissoit. Laurent se mit aussi-tôt en chemin, & les fidéles commencérent à faire des priéres pour l'heureux succez de son voyage. A son retour il combla tout le monde de joye ; car non-seulement, il confirma tout ce que Jacques avoit dit : mais il assura de plus que Cicondono, le second Commissaire avoit été converti par son Collégue, & que tous deux vouloient recevoir le Batême de la main du Pére Viléla. A cette nouvelle le Pére se rendit en diligence à Méaco, où il trouva ses deux Prosélytes, qui avoient encore gagné à la Religion un Seigneur nommé Xicaidono Gouverneur d'une Place, à huit lieuës de la Capitale. Ils étoient tous trois si bien instruits, qu'ils furent bâtisez sur le champ. Dès le lendemain Xicaidono mena Laurent dans sa Place, & eût la consolation de voir dès les premiéres instructions du Missionnaire, son exemple suivi de quantité de personnes de distinction. Le zéle des deux Bonzes ne fut ni moins vif, ni moins efficace : ils composérent ensemble un Traité de la Religion Chrêtienne, qui produisit par tout des fruits merveilleux.

Mais le plus grand avantage que tira

Cubo-Sama. II. 1564.

Commencemens de Juste Ucondono.

le Christianisme de cet heureux événement fut la Conversion d'un Tono appellé Tacayama, un des plus habiles & des plus renommez Capitaines qu'il y eût dans l'Empire. Ce Seigneur étoit d'une probité peu commune, parfaitement instruit de tous les secrets de sa Religion, & fort attaché au culte de ses Dieux : Le Bâtême des deux Bonzes ayant éclaté, & jettant tout le monde dans l'étonnement, Tacayama dit un jour qu'il étoit d'autant plus surpris de ce changement, qu'il ne croyoit pas fort difficile d'obliger le Prédicateur Européan à confesser lui-même la fausseté de sa Secte : & pour montrer qu'il n'avançoit rien, qu'il n'eût en main de quoi le prouver, sçachant que le Pére Viléla prêchoit dans une place de Méaco, il va l'entendre, & le Sermon fini, il entreprend de réfuter tout ce que le Missionnaire avoit exposé. Le Pére Viléla comprit d'abord qu'il avoit affaire à un homme d'esprit, & qui sçavoit beaucoup plus que ne sçait communément un homme de guerre : il répondit toutefois sans peine à ses objections, & parla d'une maniére si sensée & si solide, que le Tono n'eût rien à repliquer, & fut surpris de voir en un moment,

non-seulement son esprit convaincu, mais son cœur changé de telle sorte qu'il ne se reconnoissoit plus. Il se rendit donc sur l'heure, & avec cette franchise, & cette bonne foy dont il n'y a que les plus grands génies qui soient bien capables, il avoüa ses erreurs & son ignorance; il ne donna ensuite aucun repos au Pére Viléla, qu'il ne l'eût amené dans ses terres, ou l'homme Apostolique eût la consolation de bâtiser le Tono, sa femme & son fils. Le Pére fut nommé Darie, la mere Marie & le fils qui n'avoit alors que quatorze ans, reçût le nom de Juste. C'est ce fameux Juste Ucondono, si célébre dans l'Histoire ecclésiastique du dernier siécle: illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné un rang distingué parmi les Héros Chrétiens: plus illustre encore par ses vertus, & par ses souffrances pour la cause de Dieu, & qui eût fait l'ornement de sa nation, si l'ingratitude de sa Patrie n'eût pas forcé d'aller mourir dans une terre étrangére, un homme, qu'elle eut dû envier à ses voisins, si le Ciel l'eût fait naître parmi eux.

CUBO-SAMA II. 1564.

VI. Cependant la révolte d'Omura avoit dispersé les Missionnaires qui étoient

Ferveur des Chré-

CUBO SAMA II 1564.

tiens de Firando.

dans cette contrée, & le Pére Loüis Froez & Jean Fernandez étoient allez à Firando, où bien qu'ils n'eussent pas la Cour favorable; ils ne laissoient point de travailler fort utilement: Dieu donnant à leurs travaux des benédictions, dont ils étoient eux-mêmes étonnez. Le Prince Antoine étoit toûjours l'ornement & le soûtien de cette Chrêtienté: on y pratiquoit des vertus, qui auroient fait honneur à la primitive Eglise, & tous ceux qui en furent les témoins convinrent que les Religieux les plus austéres & les plus fervens n'alloient pas plus loin; il n'arrivoit point de disgrace à un particulier, qu'elle ne fût aussitôt réparée aux frais du Public: & l'on en raporte un exemple qui montre combien étoit grande la charité de ces Néophytes. Le feu ayant pris à la Sacristie dans l'Isle de Tacuxima, l'Eglise, la Maison des Missionnaires, & environ quinze autres furent réduites en cendres; c'étoit vers les Fêtes de Noël, & les maisons brûlées apartenoient à de pauvres gens, qui par-là se trouvérent sans ressource, exposez à toute la rigueur d'une saison fort froide. Mais à peine le bruit de cet accident se fut-il répandu aux environs, que les fidéles accou-

rurent de toutes parts au ſecours de leurs fréres : Les Maiſons furent rebâties & meublées avec une diligence incroyable, & ſans qu'il en coutât rien à ceux à qui le malheur étoit arrivé : on pourvût même à tous leurs beſoins avec profuſion : De ſorte qu'ils ſe trouvérent plus à leur aiſe qu'ils n'étoient avant cette diſgrace.

Sur ces entrefaites le Pére Froez eût avis que deux Navires Portugais paroiſſoient à la hauteur de Firando, & en même-tems il reçût des aſſurances de ceux qui les commandoient, qu'ils n'entreroient point dans le Port ſans ſon agrément. Le Roy inſtruit de cette démarche des Capitaines, envoya ſur le champ faire des excuſes au Pére de ce qu'il ne l'avoit pas encore rétabli dans ce qui avoit apartenu aux Miſſionnaires, avant les troubles dont nous avons parlé, & il lui donna ſa parole qu'il alloit y travailler inceſſamment. Le Pére ſur cette promeſſe, écrivit aux Portugais qu'ils pouvoient moüiller à Firando ; mais s'étant aperçû que le Roy ne ſe preſſoit pas beaucoup d'éxécuter ce qu'il avoit promis ; il prit une Chaloupe, alla au devant d'un troiſiéme Navire, nommé la Sainte Croix, qui ſuivoit de

Cubosama I. 1564.

près les deux autres, & persuada sans peine à Pierre Almeïda, qui en étoit le Capitaine de se tenir au large jusqu'à ce que le Roy eut acquité sa parole : Enfin ce Prince fit d'assez mauvaise grace tout ce qu'on souhaitoit de lui.

La Sainte Croix amenoit au Japon trois nouveaux Ouvriers, ce qui réjoüit fort le Pére de Torrez, il écrivit sur le champ au Pére Balthazar d'Acosta un des trois, de rester dans le Firando avec Fernandez, & au Pére Froez d'aller avec Loüis Almeïda au secours du Pére Viléla, qui travailloit à Méaco au dessus de ses forces. Almeïda fut retenu à Sacai par une maladie, & ensuite rapellé dans le Ximo ; le Pére Froez continua sa route par Ozaca ; ce n'étoit pas son chemin ; & je ne sçai ce qui l'obligea à se détourner de la sorte : Mais il n'y eût sorte d'accidens fâcheux qui ne lui arrivât dans ce voyage, ni de danger qu'il ne courût avant que de se rendre à Méaco. Sans doute que Dieu qui le destinoit à de grandes choses, l'y voulut disposer par ces traverses, qu'on a toûjours regardées dans les hommes Apostoliques, comme des assurances infaillibles de grands succez.

Le Pere Froez à Meaco.

Tout prévenu qu'étoit ce Missionnai-

re, que la Religion avoit fait à Méaco de fort grands progrez, il trouva que la renommée ne lui en avoit pas encore assez apris. Mioxindono, que l'Empereur venoit de faire Roy d'Imory, & Daxandono, à qui Sa Majesté avoit donné la Principauté de Nara, s'étoient ouvertement déclarez Protecteurs des Chrêtiens. Naytondono Roy de Tamba, jeune Prince estimé à la Cour Impériale venoit de recevoir le Bâtême. Et depuis l'arrivée du Pére Froez, le Cubo-Sama voulut bien que les Missionnaires le saluassent au commencement de l'année avec tous les Grands de l'Empire. C'est une cérémonie qui a quelque chose de bien auguste, de la maniére qu'elle se pratique au Japon, l'Empereur sur un Trône fort élevé & infiniment spacieux, où l'Or massif est aussi peu épargné que le Marbre l'est dans nos plus superbes Palais, voit devant lui d'un coup d'œil prosternez contre terre tous ses Grands, Vassaux, Rois, Princes, Tonos & Grands-Officiers de sa Couronne : les uns plus près de sa Personne, les autres plus éloignez, chacun selon son rang, un petit geste, baisser son évantail; car les hommes en portent tous au Japon; baisser, dis-je, son

Cubo-Sama. II. 1564.

Jean Naytondono Roy de Tamba.

Magnificence de l'Empereur.

1565.

CUBO-SAMA II. 1565.

évantail en regardant quelqu'un, est une grande faveur. Le Monarque ne laisse pas quand la cérémonie est achevée, de s'entretenir familiérement avec ceux qui ont entrée dans ses plus intimes confidences. Les deux Missionnaires furent cette année de ce nombre, & l'on vit avec surprise deux pauvres Religieux très-simplement vêtus, honorez de la conversation du Prince à la vûë d'un assez grand nombre de têtes Couronnées, sur lesquelles il daignoit à peine jetter quelque regards. Mais ce qui acheva de mettre tout le monde dans l'étonnement, c'est que l'Empereur leur fit prendre du Thé. Ce jour fut pour l'Eglise du Japon le plus beau, qui eut encore paru, & aucun nuage ne sembloit en devoir si-tôt troubler la sérénité; mais tant de belles espérances s'évanoüirent en un instant, & la Chrêtienté de Méaco sauvée de tant de dangers, & cultivée avec tant de soins, se trouva presque ensevelie sous les ruïnes de l'Etat, par la plus étrange révolution qui se lise dans l'histoire.

De quelle maniere ce Prince reçoit les Missionnaires.

Mioxindono Favori de l'Empereur

VII. Mioxindono étoit parvenu au plus haut point de gloire & de grandeur, où un Sujet puisse jamais espérer de monter: son mérite, sa réputation, ses victoi-

res

res le faisoient regarder de l'Empereur dont il étoit la créature, comme l'ornement de sa Cour & le soûtien de son Trône. Mais Mioxindono étoit né le plus ambitieux des hommes, & rarement a-t-on vû un ambitieux assez reconnoissant pour ne pas sacrifier son devoir à sa passion. La Couronne Royale ne pût contenter un Prince, qui se trouvoit trop près du Trône Impérial, pour n'y pas aspirer, la main libérale qui l'avoit comblé de tant de bienfaits, & s'étoit presqu'épuisée en sa faveur, portoit encore le premier Sceptre du Japon, & l'ingrat ne pouvant le lui arracher que par un parricide, il s'y résolut. Il ne lui falut pas beaucoup de tems pour se mettre en état d'exécuter son dessein, parce qu'il avoit toutes les Troupes à sa discrétion; mais comme il sçavoit bien que Daxandono, s'il demeuroit fidéle à son Prince, pouvoit rendre au moins douteux le succez de sa trahison, il lui en fit confidence, & l'engagea dans son parti par espérance de partager l'Empire avec lui. Assuré de ce côté-là, il assembla toutes les Troupes autour de la Ville, & avertit tous ceux qui lui étoient attachez au dedans de se tenir prets.

CUBO-SAMA. II. 1565.

Tant de mesures ne pouvoient être

CUBO-SAMA. II. 1565.

L'Empereur entre en quelque soupçõ. Fausse démarche de ce Prince.

prises avec bien du secret, & il falloit du moins les couvrir d'un prétexte. Le Roy d'Imory fit courir le bruit que c'étoit pour une Fête, qu'il vouloit donner à l'Empereur. En effet, quelques jours après il entra dans la Capitale avec un nombreux cortége, alla droit au Palais, remercia le Prince de quelque nouvelle faveur qu'il en avoit reçûë, & l'invita à un souper qu'il lui faisoit préparer hors les murs de la Ville. Un tel remerciment, & une telle invitation donnérent à penser au Cubo-Sama. Il ne lui parut pas dans l'ordre qu'un sujet vînt à la tête d'une Armée lui donner un repas. Quelques avis secrets, qu'il reçut en même-tems, changérent ses soupçons en une juste défiance; il crût que le plus sûr étoit de sortir de Méaco, & dès la nuit suivante il partit accompagné de quelques Seigneurs, sans rien dire de son dessein, pas même à ceux à qui il confioit sa personne. Après avoir fait environ une demie lieuë, il leur découvrit la cause de sa sortie; mais ils lui représentérent si vivement la honte d'une fuite si précipitée, & le zéle qu'avoient tous ses Sujets pour sa conservation, qu'ils l'obligérent à rentrer dans son Palais.

On n'a pû ſçavoir ſi ces Courtiſans n'avoient point été gagnez par les conjurez, mais il eſt certain que Mioxindono fut inſtruit dès la pointe du jour de tout ce qui s'étoit paſſé. Alors jugeant bien qu'il falloit ſe hâter, il donna avis à Daxandono de ce qu'il venoit d'aprendre, & tous deux ſans perdre de tems s'aprochérent de la Ville avec toutes leurs Troupes, & en allérent eux-mêmes placer l'élite à toutes les avenuës du Palais. Cela ne ſe put faire ſans que le bruit en vînt aux oreilles de l'Empereur, qui envoya ſon Beau-pére reconnoître ce qui ſe paſſoit. Dès que ce Seigneur parut ſur le Pont, les deux Chefs de la révolte s'aprochérent de lui, lui mirent en main un Billet, & lui dirent avec aſſez de hauteur de le porter au Cubo-Sama. Il l'ouvrit, & voyant qu'on y demandoit ſa tête & celle de l'Impératrice ſa fille, il entra dans une colére qui ne ſe peut exprimer; il éclata en reproches les plus amers, mit le Billet en piéces, rentra chez l'Empereur, lui déclara que tout étoit perdu, & pour montrer qu'il en étoit convaincu, il ſe fendit le ventre, & tomba mort aux pieds de Sa Majeſté. Il y a lieu de croire que le grand crédit de ce

Cubo-sama II. 1565.

Les Rebelles aſſiégent le Palais Impérial.

CUBO SAMA II 1565.

Seigneur, l'élévation de sa famille, & peut-être l'abus vrai ou imaginaire qu'on lui reprochoit qu'il faisoit de sa faveur, avoient causé dans cette Cour des haines & des broüilleries, qui furent en partie l'occasion de cette révolte.

Mort de l'Empereur. Bravoure & fidélité d'un Page.

Quoi-qu'il en soit, tandis qu'on déliberoit dans le Palais sur ce qu'il y avoit à faire, les Rebelles y mirent le feu, & il fallut songer à se sauver. L'Empereur à la tête de deux cens de ses Gardes entreprit de se faire un passage, & d'abord il renversa tout ce qui se rencontra devant lui; mais enfin après avoir long-tems combattu, il se trouva seul au milieu des siens, qui en mourant lui avoient fait un rempart de leurs corps: & ayant en tête une Armée ennemie qui croissoit à chaque instant. Il résistoit encore, lorsqu'il reçût un coup de demi-picque dans le ventre: il fut ensuite blessé d'une fléche à la tête, & de deux coups de sabre qui lui coupérent le visage. Enfin nageant dans son sang, il tomba mort sur les corps de ses fidéles Serviteurs. Un Page de quatorze ans se fit admirer après la mort de l'Empereur; comme il combattoit en desespéré, les Rebelles charmez de sa bravoure voulurent le prendre vif. Il s'a-

INTERREGNE.

perçût bien-tôt qu'on ne cherchoit qu'à le lasser ; il crût qu'il y auroit pour lui de l'infamie à survivre à son Maître, il s'aproche aussi-tôt des Chefs, comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude, se fend le ventre & s'en va expirer sur le corps de l'Empereur. INTER-REGNE. 1565. 1566.

Mort de l'Impératrice.

Pendant ce carnage une partie des conjurez étoit entrée dans le Palais, & tout ce que le feu avoit épargné, avoit passé par le fil de l'épée ; on chercha avec empressement l'Impératrice, qui s'étoit sauvée hors la Ville dans une maison de Bonzes. Enfin au bout de quelques jours elle fut découverte, & l'on envoya des Soldats qui lui tranchérent la tête. Il ne restoit plus de cette déplorable famille qu'un frere du Cubo-Sama, sa jeunesse & sa profession de Bonze, le firent aparemment oublier, ou mépriser ; & l'on se contenta de le mettre en lieu sur.

Les Missionnaires sont exilez de Meaco.

VIII. Mais la fureur des Rebelles ne s'en tint pas à l'extinction de la famille Impériale, tout ce qui avoit fait paroître de l'attachement au Souverain fut mis à mort, ou chassé de la Ville. Les Missionnaires furent du nombre de ces derniers, & dans la douleur d'abandonner leurs Néophytes, en un tems où

INTERREGNE. 1565 1566. leur présence étoit si nécessaire ; ce ne leur fut pas une légére consolation de voir qu'ils n'avoient perdu que par leur fidélité envers le Prince, les bonnes graces des traîtres jusques-là leurs Protecteurs ; mais dont la faveur n'eut pû continuer, sans les rendre criminels aux yeux du Public. Le Pére Froez & Laurent se retirérent à Sacai & le Pére Viléla partit pour le Bungo, où le Roy faisoit toujours paroître pour la Propagation de la foy, un zéle qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer dans un Prince Idolâtre. Comme assez souvent on lui marquoit sur cela de l'étonnement, & que les Bonzes ne cessoient point de mettre tout en usage pour lui faire changer de sentimens & de conduite : „ Que vou„ lez-vous, répondoit-il, cette Religion „ attire sur moi la bénédiction du Ciel. „ Mes coffres se remplissent, & mon „ Domaine s'étend à vûë d'œil, de„ puis que je protége les Docteurs de „ cette nouvelle loy.

Mort d'Edoüard de Sylva. Ferveur de ce zelé Missionnaire. Après la prise de Vocoxiura par le Bâtard d'Omura, le Pére de Torrez étoit rentré dans les Etats de ce Prince, & s'étoit arrêté dans l'Isle de Tacaxi, où il eût la consolation de bâtiser plusieurs Idolâtres ; mais cette joye fut bien tempé-

rée par la douleur qu'il eût de perdre un des meilleurs Ouvriers de cette Chrètienté. Depuis la révolution du Naugato, & la bataille d'Amanguchi, Edoüard de Sylva cultivoit une fort belle Eglise qu'il avoit fondée dans ces Cantons du Royaume de Bungo assez éloignez de la Capitale. Son zele croissant avec ses succez, & n'ayant personne qui en pût modérer l'ardeur, il en fut la victime : l'excez de ses travaux lui fit contracter une langueur qui le consuma peu-à-peu, & on ne le sçut malade, que lorsqu'il fut à l'extrémité. Almeïda courut aussi-tôt à son secours, mais c'étoit un fruit mûr pour le Ciel. Le Saint jeune homme étoit mourant, lors qu'Almeïda arriva; il lui demanda en grace de le mener à Tacaxi, afin qu'il eût la consolation d'expirer entre les bras du Pére de Torrez : on ne pût résister à une demande si juste, & le Missionnaire muni des Sacremens de l'Eglise, alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses vertus.

INTER-REGNE. 1565. 1566.

IX. Cependant Mioxindono & Daxandono voyant peu de disposition dans la Capitale de l'Empire à les reconnoître pour Souverains, firent courir le bruit qu'ils n'avoient jamais eu dessein

Le frere du feu Empereur se sauve chez Vatadono.

INTER REGNE 1566 -1568. d'usurper la souveraine puissance, mais de délivrer les Peuples de la Tyrannique domination de quelques gens qui gouvernoient sous le nom de l'Empereur. Que n'ayant pû sauver ce Prince, ils étoient résolus de mettre sur le Trône le Bonze Cavadono Voyacata son frére, dont l'humeur douce & bienfaisante faisoit espérer un Régne plus heureux. Quoi-qu'ils pûssent dire, ils ne persuadérent personne, pas même le jeune Prince, qui se voyant leur prisonnier, ne songea qu'à s'échaper. Il y réüssit enfin, & les Rebelles furent étrangement surpris d'aprendre qu'il étoit dans la Forteresse de Doca. Elle apartenoit à Vatadono, frére aîné de Tacayama : c'étoit le Seigneur du Japon le plus brave, le plus fidéle à son Prince, & dont il suffit de dire pour faire un éloge accompli, que se trouvant le chef d'une Maison puissante, & qui étoit en possession de ne produire que des Héros, ne manquant d'aucune des qualitez, qui font réüssir les plus difficiles entreprises, & se voyant entre les mains l'héritier de la Couronne, il aima mieux se faire le subalterne d'un autre plus puissant que lui, que de risquer son Souverain en hazardant de le rétablir

Portrait de ce Tono.

avec ses seules forces. Il pensa donc à lui procurer une protection qui fût capable de contre-balancer la puissance des assassins du feu Empereur, & il fit un choix digne de lui en s'arrêtant au Roy de Boary.

INTER-REGNE. 1566. 1568.

Portrait de Nobunanga, ce Prince & Vatadono arment en faveur du frere de l'Empereur.

Nobunanga Roy de Boary & de Mino étoit un de ces génies supérieurs, & un de ces hommes, qu'un mérite éminent & universel distingue d'abord des autres, & met au-dessus des éloges. Ce qui paroissoit le plus en lui c'étoit une grandeur d'ame, une vivacité & une pénétration d'esprit, une intrépidité qui ne sçauroient aller plus loin, & qui jointes à la science de toutes les parties de la guerre, qu'il possédoit parfaitement, à son adresse à découvrir les plus secrettes pensées de ceux qui l'aprochoient, sans se laisser jamais pénétrer, & à son caractére droit & sincére, en ont fait le Héros du Japon, & sans contredit le plus grand Prince qui ait régné en Orient dans le seiziéme siécle. Sa taille étoit des plus avantageuses, mais un peu trop mince; sa complexion fut toujours très-délicate, toutefois il sçut si bien la ménager, que jamais il ne succomba sous les fatigues de la guerre. On lui reproche d'avoir été trop dé-

INTER-REGNE. 1566 1568.

fiant, & que cette défiance le porta jusqu'à tuër de sa main son propre frére en trahison, mais où trouvera-t-on hors du Christianisme un mérite qui ne soit obscurci par aucun vice?

Nous ne sçavons pas le détail des conquêtes que ce Prince avoit faites jusqu'au tems de la révolution dont je parle, & dans laquelle il eût tant de part. Il est certain qu'alors, quoi-qu'il ne fut âgé que de trente-sept ans, il passoit pour le Général du Japon, le plus consommé dans l'art militaire, & que ses Etats qu'il avoit fort étendus, & qui étoient situez au centre de l'Empire, le rendoient le plus puissant Roy de ces Isles. Tel fut le Prince que Vatadono opposa au Roy d'Imory, & au Prince de Nara. Au premier bruit qui se répandit que Nobunanga armoit pour mettre Cavadono sur le Trône de l'Empire, & que Vatadono serviroit sous lui, tant de gens se rangérent auprès de l'un & de l'autre, qu'au bout de quelques jours ils se trouvérent avec une Armée de quinze mille hommes. Vatadono eût ordre de la mener sur le champ dans le Royaume d'Izumi, où les Ennemis étoient avec un corps de douze mille hommes, & le Roy de

Mioxindono, & Daxandono.

Boary alla lever des Troupes dans ses Etats, & faire monter à cheval tous ses Vassaux.

INTER-REGNE. 1566.

X. Vatadono usa de diligence, & se posta avantageusement dans une grande plaine à la vûë de Sacai, où les Rebelles s'avancérent promptement pour le combattre, avant que son Armée fût grossie des secours qu'il attendoit de toutes parts. Une petite suspension d'armes qu'il y eut quelques jours avant la bataille, donna lieu à un spectacle, qui causa de l'étonnement, & fut d'une grande édification. Il y avoit dans les deux Armées grand nombre de Chrêtiens, qui se faisoient moins remarquer par les Croix qu'ils portoient sur eux & dans leurs Drapeaux, que par l'innocence & la sainteté de leurs moeurs. Le Pére Froez les ayant fait avertir que la Fête de Noël aprochoit, & qu'ils pouvoient profiter de la tréve pour la célébrer tous ensemble. On les vit entrer aussi-tôt dans la Ville, & se traiter avec tant de cordialité, qu'on ne distinguoit plus de quel parti ils étoient. Après s'être rassasié du pain qui fait les forts, chacun se retira dans son quartier bien résolu de combattre jusqu'à la mort pour la sureté du Souverain; car tous se

1568. Vatadono marche contre les Rebelles. Belle actiō des Soldats Chrêtiēs des deux Armées.

INTER-REGNE. flâtoient également d'être armez pour les intérêts du Monarque.

1566. Enfin le combat se donna, & fut très-
1568 sanglant, mais Vatadono après avoir soûtenu deux charges très-vigoureuses du Roy d'Imory le rompit, passa au fil de l'épée tout ce qui lui fit résistance, & ne pardonna qu'à ceux qui prirent parti dans ses Troupes. Nobunanga aprit cette victoire, lorsqu'il étoit en marche pour joindre Vatadono avec cinquante mille hommes. Cette nouvelle le fit changer de dessein, il tourna du côté de la Capitale, & y mena Cavadono. Tout plia sous une si grande puissance, & la Tense reconnut son légitime Seigneur, qui prit le nom de Cubo-Sama. J'ai dit que la Tense comprenoit cinq Royaumes, qui faisoient le Domaine Impérial.

Victoire de Vatadono. Nobunanga mène l'Empereur à Méaco.

CUBO SAMA III. Nobunanga étant arrivé à Méaco, & voyant le Palais ruiné, logea l'Empereur dans la plus belle maison de Bonzes qu'il y eut dans la Ville, & distribua son Armée dans les autres. Ce Prince étoit fort persuadé de la fausseté de sa Religion, & regardoit comme des Fables, tout ce qu'on débitoit des Dieux du Japon, ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il eut si peu de

Nobunanga rebatit le Palais impérial & traite fort mal les Bonzes.

déférence pour leurs Ministres. Peut-être aussi sçavoit-il que les Bonzes Foquéxus avoient fort congratulé Daxandono qui étoit de leur Secte, d'avoir fait périr son Souverain. Quoi-qu'il en soit ces Prêtres idolâtres eurent beau représenter & se plaindre, ils ne gagnérent rien; mais ils n'étoient encore qu'au commencement de leurs malheurs. Le Roy de Boary voulut bâtir un nouveau Palais, l'emplacement du premier ne lui parut pas assez grand, il y avoit proche delà quelques Maisons de Bonzes, il les fit abattre : & la maniére haute dont tout cela fut exécuté, fit concevoir à tout le monde, que desormais les représentations seroient inutiles.

CUBO-SAMA. III. 1566. 1568.

A voir comment ce Prince présidoit à la bâtisse de ce Palais, le cimeterre à la main, couvert en guise de Cuirasse d'une peau de Tygre, & cinquante mille hommes sous les armes. On eut dit qu'il fortifioit un Camp, ou qu'il assuroit sa domination dans une Ville prise d'assaut. Ce qui étonnoit, c'est que dans un si grand nombre de gens de guerre, on n'entendoit parler d'aucun desordre: La sévérité & l'œil vigilant du Général retenoit tout le monde dans le devoir, &

Sévérité de Nobunanga.

CUBO SAMA III. 1566. 1568. l'on étoit persuadé que la moindre faute ne demeureroit pas impunie, sur tout depuis qu'un soldat ayant levé le voile d'une femme pour la regarder au visage, le Roy qui l'aperçût, courut à lui, & d'un revers de sabre lui coupa la tête.

Cependant l'ouvrage n'avançoit point assez vîte, parce-que les pierres ne se trouvoient pas aisément : le Roy que ce retardement incommodoit, donna ordre qu'on lui aportât toutes les statuës des Dieux, qui se trouveroient à Méaco, & aux environs : & comme on lui eût representé que la dépense des Charrois pour le transport de tout cela iroit fort loin, il fit traîner la corde au cou ces fameuses Divinitez, que l'on regardoit depuis tant de siécles, comme les Protectrices de l'Empire. Ce spectacle toutefois ne fut pas ce qui allarma davantage les Bonzes ; ils eussent volontiers passé à Nobunanga, le traitement qu'il faisoit à leurs Dieux, s'il eût voulu les épargner eux-mêmes : mais le Palais de l'Empereur étant bati, il en falloit un pour son libérateur, & le Roy de Boary qui ne vouloit point perdre de tems, fit enlever la menuiserie & le lambris des plus beaux Temples, & des plus riches

Monaſtéres de la Ville, pour les placer dans ſon Palais.

XI. Sur ces entrefaites Vatadono qui venoit de pourſuivre les Rebelles, dont il avoit purgé toutes les Provinces voiſines, arriva à la Cour, où il fut reçû comme le méritoient des ſervices ſi importans. Le premier uſage qu'il voulut faire de ſa faveur & de ſon crédit, fut d'employer l'un & l'autre au rétabliſſement des Miſſionnaires. Son frére Tacayama les lui avoit fait connoître à Sacai, & il avoit été touché de leurs diſcours, juſqu'à prendre la réſolution d'embraſſer le Chriſtianiſme. Il expoſa donc à l'Empereur & au Roy de Boary, de quelle maniére on avoit chaſſé les Prêtres Européans, pour avoir été fidéles au feu Empereur: Qu'il n'avoit pas tenu aux Bonzes Foquéxus, qu'on ne les eût mis à mort, & qu'ils auroient été ſacrifiez à la rage de ces ſéditieux, ſi Daxandono n'avoit apréhendé que tous les Chrêtiens qui étoient à ſon ſervice, & auſquels il avoit ſçû déguiſer ſes mauvais deſſeins, ſous le ſpécieux prétexte du bien Public, ne l'abandonnaſſent. Une repreſentation ſi juſte faite à deux Princes, par un homme à qui ils devoient en partie, l'un ſa gloire & l'autre ſa Couronne, ne pouvoit manquer

Vatadono obtient le rapel des Miſſionnaires.

Darie Tacayama Pere d'Ucondono.

CUBO-SAMA III. 1566 1568.

d'être favorablement écoutée. Le rapel des Missionnaires fut signé. Vatadono le fit sçavoir au Pére Froez, & lui envoya même son frére pour l'amener à Méaco. Dès que le Pére fut arrivé, Vatadono le conduisit à l'Audience des deux Princes, qui le reçûrent avec beaucoup de distinction, lui accordérent la permission de s'établir dans la Ville, exemption de tous droits & impôts, liberté entiére de prêcher par tout, & à tant de faveurs fut ajoûtée une défense à quiconque sous de très-griéves peines de les molester, ou d'empêcher qu'on n'allât les entendre.

Nobunanga se declare Protecteur des Missionnaires & des Chrêtiens.

Le Roy de Boary n'avoit pas attendu à rendre justice aux Missionnaires, que Vatadono les lui eût recommandez, il les connoissoit par lui-même & les estimoit. Dans la premiére Audience qu'il donna au Pére Froez, quelqu'un s'étant avisé de dire assez haut que ces Etrangers étoient la cause de tous les malheurs de l'Empire, non-seulement le Prince prit leur défense; mais il parla d'un ton, qui ôta pour long-tems à ceux qui l'entendirent, l'envie de les décrier en sa présence. La seconde visite que le Pére rendit au Roy eut encore des suites plus avantageuses; ce Prince qui

sçavoit que toutes les persécutions qu'on suscitoit aux Chrêtiens & aux Missionnaires venoient des Bonzes, se déchaîna fort contre ces faux Prêtres. Cette disposition du Roy donna au Pére le courage de lui faire une proposition, qui le surprit : " Que Vôtre Majesté, dit le Missionnaire, fasse assembler " tout ce qu'il y a dans l'Empire de " Bonzes & de Docteurs en réputation, " je m'offre à disputer contre tous, à " cette condition, que si je suis vaincu, " je serai chassé du Japon ; mais que si " je démontre la fausseté de toutes les " Sectes qui composent la Religion Japonnoise, Vôtre Majesté m'accordera, " & à tous les Chrêtiens sa protection " Royale. "

Le Pere Froez dispute en presence de ce Prince contre un fameux Bonze.

Nobunanga admira la résolution du Missionnaire ; mais il lui dit, que les Bonzes n'accepteroient jamais ce défi, qu'ils se battoient beaucoup mieux de la main que de la langue : Qu'il vouloit néanmoins avoir un jour le plaisir de ces disputes, quand il seroit un peu plus de loisir. Quelque tems après le Pére alla souhaiter un heureux voyage au Roy qui partoit pour ses Etats : il trouva ce Prince avec un Bonze, nommé Nichioxines, qui sollicitoit fortement

CUBO-SAMA III. 1568.

l'exil des Missionnaires. Nichioxines avoit été député vers le Roy par le Dairy pour quelques affaires, & par la beauté de son esprit il étoit devenu son Favory, & même en quelque façon un de ses Ministres. Dans un besoin il eût pû être son Général d'Armée; car la guerre étoit ce qu'il entendoit le mieux. Il avoit tellement compté sur son crédit pour abolir la Religion Chrêtienne, que soit qu'il se fut vanté qu'il feroit chasser les Péres, ou que les Bonzes ne doutant point qu'il n'en vînt à bout, l'eussent publié par avance, le Roy de Boary étoit encore à Méaco, que le bruit du bannissement des Docteurs étrangers commençoit à s'y répandre.

Quoi-qu'il en soit Nobunanga n'eût pas plûtôt aperçû le Pére Froez, qu'il lui demanda pourquoi les Bonzes le haïssoienr si fort? ,, Seigneur, répondit ,, le Pére; c'est que nous découvrons au ,, Peuple les erreurs de leur Doctrine, ,, & la corruption de leurs moeurs. Quelques autres questions que fit le Roy engagérent insensiblement une maniére de conférence. Après quelques propositions qui ne firent pas grande difficulté, le Bonze au lieu de répondre aux instances qu'on lui fit, jura & s'emporta d'a-

bord, puis avança mille extravagances, d'où il conclut que sa Religion étoit la véritable. Son discours choqua l'assemblée; mais la conclusion fit rire, ce qui acheva de déconcerter le Docteur. Laurent qui accompagnoit le Pére Froez, lui demanda pour renoüer la dispute, qui étoit l'autheur de la vie, il répondit brusquement qu'il n'en sçavoit rien. Ensuite Nobunanga fit lui-même au Missionnaire quelques questions sur la récompense des bons, & la punition des méchans : tandis que Laurent répondoit le Bonze éclata en des risées, qui lui attirérent également le mépris, & l'indignation de l'Assemblée. Enfin, comme il entendit le Pére Froez qui parloit de l'immortalité de l'ame, il se leva, courut au bout de la Chambre, prit un sabre qui y étoit attaché, & s'aprochant de Laurent : « Je vais éprouver tout à l'heure, dit-il au Pére Froez, « si tu dis vrai. Quand j'aurai tranché « la tête à ton Compagnon, nous ver- « rons si son ame survivra à son corps. « Vatadono & un Officier, qui fut depuis le célébre Taïco-Sama, arrêtérent ce furieux, & lui saisirent son sabre : alors le Roy choqué du peu de respect de ce Prêtre insolent, le chassa de sa presen-

CUBO-SAMA III. 1568

ce. Ce Prince continua encore quelque tems de s'entretenir avec les deux Religieux sur les grands principes du Christianisme; il fut très-satisfait de tout ce que lui dit le Pére Froez de la spiritualité & de l'incorruptibilité de nos ames, de la nature de nos pensées & de la vaste étenduë de nos desirs. „ Cette Doctrine „ me paroît très-bonne, dit le Roy, „ mais quand j'opose vôtre conduite à „ celle des Bonzes, cela fait encore sur „ moi plus d'effet que tout le reste.

Nobunanga comble les Missionnaires de caresses

Le Pére qui se voyoit écouté avec attention, ajoûta quelques considérations, qui furent bien au gout de Nobunanga. Il fit remarquer que si tout l'homme périssoit avec le corps, nous serions de pire condition que les bêtes, puisque nous ressentons des maux que les bêtes ne ressentent point, & que nous ne joüissons jamais, comme elles font, d'un plaisir pur & tranquille. Il dit encore que nous avons au dedans de nous même un desir de la félicité éternelle, qui bien aprofondi nous est une démonstration que nous y sommes destinez. De-là il commençoit à remonter à l'existence de Dieu, lorsqu'on vint parler au Roy de quelques affaires. Ce Prince fit aux deux Religieux beaucoup de caresses, & les renvoya fort contens.

CUBO-SAMA III. 1568.

Le Bonze Nichioxines persécute les Missionnaires dans l'absence de Nobunanga.

XII. A peine le Roy étoit parti de Méaco, que Nichioxines obtint du Dairy des lettres de proscription contre les Missionnaires. Vatadono s'en plaignit à l'Empereur, qui trouva fort mauvais que le Dairy eut sous ses yeux fait ce coup d'authorité, & lui fit dire que les étrangers étoient sous sa protection, & que desormais personne ne s'avisat de les inquiéter. Nichioxines n'ayant pû réüssir par cette voye là, demanda au Dairy permission de tuër le Pére Froez, & fit courir le bruit qu'il l'avoit obtenuë. Vatadono, qui venoit d'être fait Vice-Roy de Méaco, ne l'eût pas plûtôt apris, qu'il envoya signifier à tous ceux du quartier ou demeuroit le Pére, qu'ils lui répondroient de ce qui arriveroit à ce Missionnaire.

1569. L'année suivante Nichioxines revint en graces auprès du Roy de Boary : & presque dans le même-tems Vatadono, fut obligé d'aller dans ses terres. Le Bonze crût pouvoir se servir de sa nouvelle faveur, & profiter de l'absence de son Rival, pour obtenir du Cubo-Sama ce qu'il avoit tant à cœur. Vatadono, qui en fut averti, voulut voir s'il ne gagneroit rien par ses honnêtetez, & il écrivit au Bonze une lettre très civi-

CUBO-SAMA III. 1569. 1571.

le. Le Favory y fit réponſe avec d'autant plus de hauteur, qu'il s'imagina qu'on le craignoit. Le Vice-Roy en fut irrité, & jura qu'il ne mourroit point content qu'il n'eût tué cet orguëilleux Prêtre. Cependant il conſeilla au Pére Froez d'aller trouver Nobunanga pour lui demander ſa protection, & il le recommanda à Xibatadono, un des Lieutenans Généraux du Roy de Boary.

Le Pére Froez va trouver Nobunanga, & en eſt bien reçû.

Le Pére ſans diffé:er ſe mit en chemin, dès qu'il fut arrivé à Mino où étoit le Roy, il fut preſenté par Xibatadono, & reçû du Prince avec un acuëil qu'il n'eût jamais oſé ſe promettre. Le Roy commença par lui donner ſa parole, qu'il ne permettroit jamais qu'on lui fit aucun tort. Enſuite il le conduiſit lui-même avec ſon Compagnon dans tous ſes apartemens, & leur fit ſervir la collation. Enfin il leur donna des lettres de recommandation, pour le Dairy & le Cubo-Sama, & leur ajoûta qu'ils ne craigniſſent point tant ces deux puiſſances, que rien ne ſe feroit ſans ſa participation. Le jour ſuivant les deux Religieux allérent prendre congé de Sa Majeſté, qui les retint tout le jour, leur donna mille nouvelles marques de diſtinction, & prenant du Thé avec eux,

fit presenter la premiere tasse au Pére Froez.

Le bruit d'une telle réception faite à des étrangers par un Roy devant qui tout trembloit, jusqu'aux Empereurs, allarma, mais ne découragea point les Bonzes. Nichioxines s'avisa pour perdre les Missionnaires d'un stratagême, qui lui réüssit d'abord ; il forma une accusation contre Vatadono, la concerta si bien, sçut faire entrer dans son intrigue tant de personnes en aparence désintéressées, chargea son ennemi de tant de crimes, que Nobunanga ne put s'empêcher d'y ajouter foy, priva le Vice-Roy de toutes ses charges, & lui fit défense de paroitre devant lui. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les fidéles, qui se trouverent par-là sans protecteur dans une Cour, ou leur plus mortel ennemi n'avoit plus de concurrent. Mais Dieu fit bien voir en cette rencontre qu'il tient le cœur des Rois entre ses mains : & que tous les efforts des hommes sont inutiles contre lui. Jamais Nichioxines ne pût changer l'esprit de Nobunanga, ni celui de l'Empereur à l'égard des Chrêtiens. Vatadono de son côté n'aidoit pas peu à consoler les fidéles de son malheur, par

Vatadono disgracié par l'intrigue du Bonze Nichioxines. Sa constance dans sa disgrace, il est rapelé & le Bonze puni.

CUBO SAMA III. 1571.

la maniére héroïque dont il le soûtenoit; il cessa de poursuivre son ennemi, dès qu'il ne pût le faire, sans qu'il y parut de la vengeance, & il disoit à ceux qui le plaignoient, qu'il mettoit au nombre de ses plus heureux jours, celui auquel il avoit perdu sa fortune pour la cause du vrai Dieu. Enfin le Ciel se laissa toucher aux priéres qu'on faisoit pour que son innocence fut reconnuë. Nobunanga ne put oublier un homme à qui il avoit tant d'obligations. Un jour qu'en présence du Roy on déploroit le sort de Vatadono, ce Prince témoigna qu'il le verroit volontiers. Vatadono en fut averti; il vint à la Cour, & le Roy ne l'eut pas plûtôt vû humilié à ses pieds, que les larmes lui coulérent des yeux. Vatadono profita de ces heureuses dispositions du Prince pour se justifier; il persuada, ses charges lui furent renduës, & ses revenus augmentez: Quant à l'imposteur il n'avoit pas porté si loin la peine de sa calomnie, ayant été chassé de la Cour pour des causes que je ne trouve nulle part. La nouvelle faveur du Vice-Roy lui fit embrasser avec encore plus d'ardeur les intérêts de la Religion. On auroit de la peine à imaginer ce que sa piété lui faisoit tous les

jours

jours entreprendre pour l'établissement du Christianisme, qu'il étoit résolu d'embrasser au plûtôt. Sa charité étoit aussi tendre que son zéle étoit actif; il entroit dans les besoins de tous les particuliers, & il n'y avoit aucun fidéle, qui ne le regardât avec justice comme son Pere. Il est assez difficile de dire ce qui empêchoit ce Seigneur de recevoir le Bâtême; car il est certain, que depuis longtems, il étoit Cathécumène. Sa longue disgrace lui avoit donné le loisir, & les moyens de se faire instruire. Il pratiquoit des vertus, qui auroient fait honneur aux Chrêtiens les plus parfaits, & la maniére dont il se déclaroit, en toute occasion pour le Christianisme, montre assez que ce n'étoit pas la politique, ni aucune raison d'Etat, qui le retenoit; quoi-qu'il en soit, il ne se démentit jamais, & il fut jusqu'à la fin le Protecteur des Missionnaires, & l'apuy de la Religion; non-seulement dans ses Etats, mais à la Cour de l'Empereur, & à celle du Roy de Boary.

CUBOSAMA. III. 1571.

SOMMAIRE
DU
QUATRIE'ME LIVRE.

I. Mort de Jean Fernandez, & son éloge. Sa vocation à la Compagnie de JESUS *éprouvée d'une manière extraordinaire, L'idée qu'avoit saint François Xavier de sa sainteté. Les services qu'il a rendus à l'Eglise du Japon. II. Sainteté des Chrêtiens de Firando. Zele du Prince Antoine. La Cour de Firando peu favorable à la Religion, on y chagrine en toute occasion le Prince Antoine. Impiété du Prince de Firando, & de quelques Courtisans. Mort du Prince Antoine. III. Le Roy de Gotto demande des Missionnaires. On lui envoye Loüis Almeïda. Progrez de la Foy dans le Gotto. Le Roy de Gotto redevable d'une victoire à un soldat Chrêtien. Bâtême du Prince de Gotto. IV. Action de vigueur du Prince d'Omura. Empressement des fidéles d'Omura pour entendre la parole de Dieu. Leur attachement pour les Missionnaires. Le Pére Viléla prêche l'Evangile dans Nangazaqui. Origine de cette Ville. Bâtême de la Princesse d'Omura. V. Mort du Pére de Torrez. Son éloge. L'attachement que les fidéles du Japon a-*

voient pour lui. L'estime où il étoit parmi les infidéles. Ses vertus, ses travaux ses obséques. VI. Le Seigneur de Xequi apostat & persécuteur. L'Isle d'Amacusa reçoit l'Evangile. Le Tono est bâtisé. Ferveur de ce Prince. Son fils & sa belle fille sont bâtisez, il ne laisse en mourant aucun idolâtre dans ses terres. VII. Ferveur du Prince de Gotto. Les Bonzes se soûlévent. Résolution du Père Valégnan. Le Prince Loüis de Gotto monte sur le Trône. Sa piété & son humilité. VIII. Nobunanga & Vatadono sont inopinément attaquez par le Roy d'Imory & le Prince de Nara. Bravoure de Vatadono. Il se dispose à recevoir le Bâtême. Mort funeste de ce Seigneur. Victoire de Nobunanga. Massacre des Bonzes de Frénoxama. Etat florissant du Christianisme sous la protection de Nobunanga. Le Père Cabral est bien reçû de l'Empereur & du Roy de Boary. IX. L'Empereur se broüille avec le Roy de Boary. Pernicieux conseils donnez à l'Empeur. Modération de Nobunanga. L'Empereur lui déclare la guerre. Nobunanga se met en cãpagne, & dissipe deux grandes Armées par le seul bruit de sa marche. Nobunanga devant Méaco. Nobunanga Empereur. X. Omura pris & pillé. Le Prince d'Omura met toute sa confiance en Dieu. Il remporte une victoire complette. Les Anges com-

battent visiblement pour lui. Suites de sa victoire. Il entreprend la Conversion de tous ses Sujets. L'ennemi de nôtre salut obligé de contribuer à la Conversion des Infidéles. La ville de Cory aprés bien des résistances se soûmet à l'Evangile. XI. Zéle & pieté de Darie Tacayama, Pére d'Ucondono & frére de Vatadono. Le Supérieur des Missions visite les Eglises destituées de Pasteurs. XII. Particularitez fort curieuses d'une Academie d'Aveugles sçavans. Zéle efficace de l'un de ces Aveugles. Les Bonzes ne pouvant tenir contre lui dans la dispute, évoquent les démons, & sont eux-mêmes maltraitez par ces esprits malins. Sainte mort du Pére Gaspard Coëglio.

HISTOIRE DE L'ETABLISSEMENT DES PROGRÉS ET DE LA DÉCADENCE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE DU JAPON.

Où l'on voit les différentes révolutions, qui ont agité cette Monarchie pendant plus d'un siécle.

LIVRE QUATRIE'ME.

I. TANDIS que la Capitale de l'Empire étoit dans les mouvemens que j'ai raportez dans le Livre précédent, le Christianisme faisoit de grands progrez *Mort de Jean Fernandez, & son éloge.*

Cubo Sama III 1565. 1571.

dans les Royaumes du Midy. Jean Fernandez étoit mort à Firando d'une langueur que lui avoit causée l'excez de ses travaux : mais cette mort bien loin d'alarmer les fidéles, étoit pour eux un nouveau motif de travailler à leur sanctification dans la pensée qu'ils avoient un Protecteur dans le Ciel. Effectivement il seroit difficile de trouver un caractére de sainteté plus héroïque, & mieux marqué que celui qu'on découvrit jusqu'à la fin dans ce Missionnaire. Il étoit de Cordouë, capitale de l'Andalousie, il s'étoit établi à Lisbonne, où il faisoit un fort gros commerce de soye. Un exercice de pénitence, que des Congréganistes pratiquoient à certains jours chez les Jésuites dans une Chapelle secrette, & dont il fut une fois témoin par hazard, lui inspira un si grand desir de se donner à Dieu, & de renoncer à tout ce qui doit périr, que sur le champ il alla trouver le Provincial des Jésuites, & lui demanda instamment d'être admis en leur Compagnie.

Sa vocation à la Compagnie de Jesus éprouvée d'une

Le Pére Simon Rodriguez un des dix premiers Compagnons de saint Ignace, gouvernoit alors les Jésuites de Portugal. Il fut surpris de voir un riche Négociant, qui à l'âge de vingt-deux ans

s'offroit à passer le reste de ses jours dans les Offices domestiques; car Fernandez ne pouvoit se destiner qu'à cela, n'ayant point d'études. Aussi plus une telle proposition avoit dequoi étonner, & plus le Provincial jugea qu'il devoit éprouver son Prosélyte, avant que de le recevoir; il exigea de lui une chose qui passera pour une extravagance dans l'esprit de ceux, qui se réglent sur les maximes de la prudence du siécle: mais ceux qui sçavent découvrir la haute sagesse que renferme la sainte folie de la Croix, en jugeront autrement, & ne s'étonneront pas qu'une homme, qui avoit guéri un Lépreux en le faisant coucher avec lui, se soit un peu écarté de la conduite ordinaire, pour en suivre une, que plusieurs exemples assez semblables des Saints ont suffisamment authorisée. Le Pére Rodriguez dit donc à Fernandez que pour avoir une assurance de sa vocation, il souhaittoit qu'il se montrât dans la Ville, monté sur un Asne, & le visage tourné du côté de la queuë de l'animal. Fernandez tout couvert de soye qu'il étoit, s'en va sans balancer, chercher un Asne, monte dessus, comme on lui avoit marqué, traverse Lisbonne d'un bout à l'autre en cet équipage, & retour-

CUBO-SAMA. III.
1565.
1571.
maniére extraordinaire.

CUBOSAMA III. 1565. 1571.

ne avec un air triomphant, à la Maiſon des Jéſuites, où le Provincial ne fit aucune difficulté de l'admettre au nombre de ſes inferieurs.

L'idée que S. François Xavier avoit de ſa Sainteté.

On ne devoit attendre que de grandes choſes d'un ſi beau commencement ; on ne ſe trompa point. Fernandez fidéle à la grace ; après avoir creuſé des fondemens ſi profonds, éleva ſi haut, & en ſi peu de tems l'édifice de ſa perfection, qu'étant parti pour les Indes après neuf mois de Noviciat, Saint François Xavier, qui n'avoit pas de la ſainteté une idée commune, fut frapé de celle qui reluiſoit en ce jeune Religieux. Le Saint s'aperçût encore avec étonnement, après avoir un peu pratiqué Fernandez, que quoi-qu'il fût ſans lettres, le Saint-Eſprit lui en avoit déja plus apris dans l'Oraiſon, que l'on n'en aprend en bien des années dans les Ecoles : & lui trouvant avec cela un bon ſens rare, & beaucoup de facilité pour les langues, il le deſtina d'abord à la Miſſion du Japon, & lui confia en partie le ſoin des trois Japonnois, dont nous avons parlé au commencement de cette Hiſtoire. Cela donna lieu à Fernandez de s'inſtruire de la langue Japonnoiſe ; il l'entendoit fort raiſonnablement, lorſqu'il partit des Indes,

Anger & ſes deux Domeſtiques.

& il ne fut pas long-tems au Japon, sans la parler avec une facilité & une élégance, ou parviennent peu des naturels même du Païs, de sorte qu'on l'alloit entendre par curiosité. Cubo-Sama. III. 1565. 1571.

Les services qu'il a rendus à l'Eglise du Japon.

J'ay dit ailleurs la part que cet excellent Ouvrier eut aux miracles, & aux grandes Conversions que l'Apôtre de l'Orient fit dans le Japon. Ce Saint avoit pour son Compagnon une estime, qui alloit jusqu'à la vénération, & à son retour aux Indes, il ne fit point de dificulté de dire au Pére Gaspard Barzée : " Mon cher Pére, soyez convaincu qu'il vous reste encore bien du chemin à faire, pour atteindre Jean Fernandez. Il parloit toutefois à un homme, qui après avoir rempli les principales contrées des Indes de l'odeur de ses vertus, & de l'éclat de ses miracles, passoit parmi les Infidéles pour un Dieu, & chez les Mahométans d'Ormuz pour Jean-Baptiste résuscité.

Fernandez travailla quelque tems dans les Royaumes de Naugato, de Bungo, de Firando & dans la Principauté d'Omura, avec des succez, qui firent dire au Pére de Torrez, que si le Japon étoit redevable au Pere Xavier d'avoir reçû la Foy, il avoit obligation à Fernandez

CUBO-SAMA III. 1565. 1571.

de ne l'avoir pas perduë aprés le départ du Saint. Enfin quelques années avant sa mort, il fut renvoyé dans le Firando, où le Roy étant toûjours peu favorable au Christianisme; il falloit un homme comme lui, pour encourager les fidelles, & gagner les idolâtres autant par l'éminence de sa Sainteté, que par la sublimité de ses lumiéres. Il y fût secondé en tout par le Prince Antoine, & ils vinrent à bout d'exterminer entiérement l'idolâtrie des Isles de Tacuxima, & d'Iquizeuqui.

Sainteté des Chrétiens de Firando

II. Les Chrêtiens instruits, animez, & fortifiez par deux hommes d'un zéle aussi admirable, & qui n'avoient apris ce qu'ils enseignoient qu'à l'école du Saint-Esprit, devinrent en peu de tems autant de Saints. Les Portugais, qui avoient fait le voyage du Japon, ne parloient que de la ferveur de ces Néophytes, dans tous les lieux, où ils passoient; & il y en eut un, qui étant à Firando, écrivit qu'à la vuë des fidéles Firandois, il lui sembloit qu'il n'étoit pas lui-même Chrêtien, qu'à voir ces Néophytes en Oraison, on les prendroit pour les contemplatifs les plus unis à Dieu, qu'il n'y avoit point dans l'Eglise de Religieux, qu'ils ne surpassassent en jeunes & en austéritez. En un mot que tout ce qu'il pouvoit

dire de ce Royaume, & sur tout des Isles de Tacuxima & d'Iquizeuqui, c'est que le Saint-Esprit paroissoit en avoir pris possession.

CUBO-SAMA. III. 1565. 1571.

Au reste si l'Eglise de Firando se distinguoit par sa ferveur, elle mérita d'être la premiére persécutée, & l'on peut dire même qu'elle commença de l'être dès sa naissance, & qu'elle le fut sans interruption jusqu'à la fin. Nous l'avons vûë illustrée d'un glorieux martyre, lors qu'à peine le Troupeau commençoit à se former. Les Bonzes qui se sentoient apuyez, faisoient à ces Fidéles tout le mal qu'ils pouvoient. Sur tout depuis que Fernandez eut convaincu dans une célébre dispute, & converti un fameux Docteur, qui ne fut pas plûtôt bâtisé, qu'il renversa & brisa toutes les Idoles d'un Temple dont il avoit la garde, y dressa une Croix, & en fit un lieu de dévotion. D'un autre côté le fils aîné du Roy, & quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, qui entroient dans les sentimens du Souverain, & qui n'avoient pas les mêmes intérêts que lui à les cacher, se déclaroient en toutes rencontres ouvertement contre le Christianisme. Tout cela tenoit continuellement les Chrêtiens dans

La Cour de Firando peu favorable à la Religion.

CUBOSAMA III. 1565. 1571.

l'attente d'une persécution déclarée, & l'espérance du martyre leur en avoit fait naître un desir très-ardent.

On chagrine en toute occasion le Prince Antoine.

On faisoit tomber autant que l'on pouvoit sur le Prince Antoine, les effets du chagrin que l'on avoit conçû contre les fidéles. Ce Prince étoit par sa naissance, son crédit, son mérite, ses richesses & ses emplois, le plus puissant particulier du Royaume; il avoit toûjours commandé les Troupes, qui lui étoient extrémement attachées, & l'on n'osoit l'inquiéter directement sur sa Religion; mais on ne manquoit aucune occasion de lui faire de la peine. Il s'en présenta une alors, dont on profita avec plaisir, la conformité d'inclinations, & un même zéle pour la propagation de la Foy avoit établi entre ce Prince & Sumitanda une amitié très-étroite, qui ne recevoit aucune atteinte des guerres fréquentes que se faisoient le Roy de Firando & le Prince d'Omura; mais qui n'empêchoit pas aussi le Général Firandois de faire son devoir dans l'occasion. On en étoit bien persuadé à la Cour de Firando, & jamais on n'avoit fait un crime au Prince Antoine de ses liaisons avec Sumitanda; enfin on se lassa de lui rendre justice, & peut être de chercher

inutilement de quoi le rendre criminel. Le Roy de Firando aprit qu'un Portugais accompagné de quatre Japonnois, Sujets du Prince d'Omura étoit venu saluër le Général de la part de ce Prince, & lui avoit rendu des lettres; il entra tout-à-coup dans une fort grande colére, cria que le Prince Antoine étoit un traître, & sur le champ donna ordre qu'on fit mourir les quatre Chrêtiens d'Omura. Le Prince fit paroître en cette rencontre une modération qui surprit; mais on n'admira pas moins la joye que les quatre Chrêtiens firent paroître, lors qu'on leur signifia cet injuste Arrest; car comme ils sçavoient bien que la haine du Roy contre la Religion qu'ils professoient étoit le véritable motif de cette cruauté, qu'on exerçoit sur eux dans un tems de Paix, ils remercierent Dieu de la grace qu'il leur faisoit de mourir martyrs.

CUBOSAMA. III. 1565. 1571.

Quelque-tems après il arriva encore une chose, qui fit bien connoître jusqu'où alloit la fureur des infidéles du Firando contre nôtre sainte loy, & combien ils étoient authorisez. Les Chrêtiens de ce Royaume avoient envoyé un Vaisseau aux Indes pour acheter tout ce qui étoit nécessaire à la décoration

Impiété du Prince de Firando, & de quelques courtisans.

CUBO SAMA III. 1565. 1571.

d'une Eglise. Les Idolâtres en furent avertis, & détachérent plusieurs petits Bâtimens, qui enleverent le Navire à son retour. Parmi les ornemens dont il étoit chargé, il se trouva un Tableau, qui représentoit la Mére de Dieu montant au Ciel : on le porta à un Seigneur de la Cour nommé Catondono, l'ennemi le plus irréconciliable, & le plus emporté qu'eût la Religion dans le Royaume. Catondono n'eût pas plûtôt cette image entre les mains, qu'il la montra au Prince héritier, & tous deux la traitérent avec une impiété qu'on ne pourroit raporter sans frémir. Ils firent plus, car après avoir indignement défiguré le visage de la Vierge, ils exposérent le Tableau dans une sale du Palais à la risée des infidéles. Les Missionnaires se plaignirent au Roy de cette insulte qu'on faisoit à leur Religion ; ce Prince les amusa quelque-tems par l'espérance d'une satisfaction ; mais comme il n'éxécutoit rien, le Pére d'Acosta qui gouvernoit alors cette Eglise, crût qu'il faloit prendre le Roy par son foible. Il engagea tous les Portugais, qui arrivoient incessamment à Firando, de passer au Port de Vocoxiura. Déja plusieurs en avoient pris la route, lorsque

le Roy de Firando enragé de voir que son ennemi alloit profiter d'un commerce, dont il seroit lui-même privé, arme secrétement tout ce qu'il y avoit de Bâtimens dans ses Ports, fait avertir ses Vassaux, & envoye Catondono attaquer les Portugais jusques dans la rade de Vocoxiura. Ceux-ci quoi-que surpris, assez mal armez en guerre, & en bien plus petit nombre que leurs ennemis, reçûrent Catondono avec tant de résolution, qu'après lui avoir tué bien du monde, & même plusieurs de ses meilleurs Officiers, ils l'obligérent à se retirer fort en desordre.

CUBO-SAMA. III. 1565. 1571.

Depuis ce tems-là il n'est plus parlé du Prince Antoine, ni du Prince son frére, qui fut toûjours l'imitateur de ses vertus. Je ne doute point que les lettres qui nous auroient instruits du reste de leurs actions, n'ayent été perduës; car il n'y a guére d'aparence qu'on ait négligé de nous aprendre tout ce qui pouvoit regarder des Princes, ausquels toute ladite Chrêtienté du Japon avoit de si essentielles obligations. Je trouve seulement que le Prince Antoine mourut en mil cinq cens quatre-vingt-deux aussi saintement qu'il avoit vécu, & qu'il fut jusqu'à la fin la gloire & le soutien

Mort du Prince Antoine.

CUBO SAMA III. 1565. 1571

de cette Eglise. Nous le verrons ailleurs revivre dans ses enfans & dans le reste de la famille, qui se montra toute entiére digne d'avoir eu un tel Chef.

Le Roy de Goto demande des Missionnaires. On lui envoye Loüis Almeïda.

III. Cependant la Foy étoit entrée dans le Gotto, j'ai dit que ce Royaume est à une des extrémitez du Ximo, & fait un état séparé, qui n'est point compris dans la division générale que l'on fait du Japon. Ce sont de petites Isles assez stériles & assez sauvages, excepté celle, où est la Capitale du Royaume. Cette Ville, que les uns nomment Oquiquoa, & les autres Ocica, est fort jolie, & a un très-beau Port. Les habitans du Gotto sont superstitieux à l'excez, chez eux les Astres réglent tout; ils ont, comme avoient les anciens Romains, leurs augures, dont l'unique employ est d'observer & de prédire les jours heureux & malheureux. En mil cinq cens soixante-cinq le Gotto étoit gouverné par un Prince, que sa douceur faisoit extrémement aimer de ses Sujets; il eut la curiosité de sçavoir ce que c'étoit que le Christianisme, & il fit prier le Pére d'Acosta, qui demeuroit à Firando, de lui adresser quelqu'un qui put l'instruire de ce qu'il souhaitoit. Le

Missionnaire envoya la lettre du Roy au Pére de Torrez, qui faisoit sa résidence à Cochinotzu. Par bon-heur Loüis Alméïda qu'une maladie avoit retenu à Sacai, lorsqu'il étoit en chemin pour Méaco, comme je l'ai dit ailleurs, & que le Supérieur avoit rapellé dans le Ximo, venoit d'arriver à Cochinotzu. Il eût ordre de se rendre incessamment auprès du Roy de Gotto; il ne perdit point de tems, s'embarqua pour les Isles de Gotto, & alla aborder à Ocica. Le Roy le reçût parfaitement bien, & l'engagea à faire en présence de toute la Cour des Conférences, qui contentérent tout le monde.

Tubo-sama. III. 1565. 1571.

Progrez de la Foy dans le Gotto.

Le Missionnaire étoit sur le point de recueïllir le fruit de ses instructions, lorsque le Roy, qui de sa vie n'avoit été malade, fut tout-à-coup saisi d'une grosse fiévre, & d'une violente oppression de poitrine. Les Bonzes ne manquerent pas de publier aussi-tôt que les Dieux punissoient ce Prince d'avoir introduit dans ses Etats une Religion étrangére; ils persuadérent aisément un Peuple accoûtumé à ne reconnoître aucune cause naturelle des événemens fâcheux, & la Foy étoit peut-être bannie pour jamais de cet Etat, si les Bonzes

Cubosama III 1565. 1571.

n'eussent pas entrepris de guérir le Roy. On ne peut dire les extravagances, & les sortiléges qu'ils employérent pour obtenir de leurs Dieux la guérison du Prince, mais le mal ayant empiré considérablement après toutes leurs folles superstitions, on permit enfin à Alméïda de donner des remédes au malade; ils furent efficaces, & l'effet en fut même si prompt, qu'en quatre jours le Roy fut parfaitement guéri. Alors ce Prince plus persuadé que jamais de la fausseté de sa Religion, obligea son Médecin à reprendre ses Conférences, à peine quelques jours s'étoient écoulez, que de nouveaux accidens causérent à Alméïda de nouvelles craintes. Un jour que toute la Cour étoit allé l'entendre, le feu prit à une maison de la Ville, & poussé par un fort grand vent réduisit en cendres une bonne partie d'Ocica. Au même-tems le Roy se sentit attaqué d'une douleur très-violente, causée par une tumeur, qui lui parut tout-à-coup à un doigt de la main. Alméïda guérit encore le Roy, mais il eut de la peine à ôter de l'esprit du Peuple, que sa Religion étoit la cause de tous ces malheurs. Le Roy qui avoit l'esprit ferme & solide, ne laissa pas de protéger toû-

jours le Missionnaire, dont Dieu bénit enfin les travaux, par un fort grand nombre de Conversions; il gagna à JESUS-CHRIST la plus considérable partie d'une petite Ville nommée Ocura, qui n'est qu'à une lieuë & demie d'Ocica; le Seigneur du lieu, trois fréres qu'il avoit, & sa Mére donnérent l'exemple à leurs Vassaux, & Alméida eut la consolation d'y voir en peu de tems une Eglise bâtie au vrai Dieu.

CUBOSAMA. III. 1566. 1571.

Le Roy de Gotto redevable d'une victoire à un Soldat Chrêtien.

Une guerre qui survint alors au Roy de Gotto, fit concevoir à ce Prince que rien au monde n'étoit capable d'obliger des fidéles à faire quoi-que ce soit contre la loy du Dieu qu'ils adoroient. La coûtume étoit dans ce Royaume, qu'avant que de marcher en campagne les principaux Officiers s'assembloient dans le Palais, pour y prêter au Roy un nouveau serment de fidélité. Entr'autres superstitions, dont cette cérémonie étoit accompagnée, il falloit boire d'un vin qui avoit été auparavant consacré & offert aux Dieux du Païs. Tous ceux qui avoient dans l'Armée quelque commandement s'étant rendus chez le Roy au jour marqué, le Gouverneur d'Ocica, qui étoit Chrêtien, fut un peu embarrassé de ce qu'il avoit à faire. Après y

CUBO SAMA III. 1566. 1571.

avoir bien pensé, il crut que pour mettre sa conscience en sûreté, il suffiroit de protester en bûvant le Vin, qu'il le bûvoit comme un Vin ordinaire, & qu'il n'y reconnoissoit aucune vertu. Effectivement, lorsqu'on lui présenta la Coupe, il fit sa protestation, & il commençoit à boire, lorsqu'un autre Chrêtien des plus braves & des plus considérables de l'Armée, par sa naissance & ses emplois, lui cria qu'il se donnât bien de garde de commettre une telle infidélité. Puis s'aprochant du Roy avec une respectueuse assûrance: „ Seigneur, „ lui dit-il, vous reconnoîtrez bien-tôt „ que vous n'avez point de plus fidéles „ Sujets que les Chrêtiens. Tant qu'il „ restera une goute de sang dans nos „ veines, nous ne quitterons point le „ combat. Mais voulez-vous que le serment, que vous exigez ici de nous, „ soit inviolable! Souffrez que nous ju„ rions par le seul Dieu vivant que „ nous adorons, & qui a créé ce vaste „ univers.

Le Roy qui connoissoit cet Officier, & qui étoit prévenu en faveur de sa Religion, consentit à tout, & il ne tarda pas à être convaincu, qu'il ne devoit desormais compter sur personne plus que

ſur les Chrêtiens. Les Troupes s'aſſemblérent, on marcha à l'ennemi, lequel ayant fait la moitié du chemin, on en vint bien-tôt à une bataille. Comme on commençoit à ſe mêler, un jeune Néophyte, qui ſe nommoit Xyſte, aperçût le Général ennemi, dont la valeur & la bonne conduite inſpiroient à ſes Soldats beaucoup de confiance & de réſolution : il courut à lui & l'attaqua avec tant de bon-heur & de bravoure, qu'après un aſſez long combat, qui tint les deux Armées comme en ſuſpens, il le prit au défaut de ſon armure, & le renverſa à ſes pieds. La mort du Chef étonna toutes ſes Troupes, & la victoire du Roy de Gotto fut complette ; ce Prince fit reſſentir à tous les Chrêtiens combien l'action de Xyſte l'avoit perſuadé du zéle qu'ils avoient tous pour ſon ſervice, & ce ſurcroît de faveur augmenta conſidérablement le nombre des Fidéles.

CUBO-SAMA. III. 1566. 1571.

Deux ans après le Gotto ſe trouvant ſans Miſſionnaire, parce qu'Alméida avoit été contraint d'en ſortir pour ſa ſanté ; le Prince héritier, qui ſongeoit à embraſſer le Chriſtianiſme, fit prier le Pére de Torrez de lui envoyer un Prédicateur. Le Supérieur lui envoya le

Bâtême du Prince de Gotto.

CUBO-SAMA III 1568 1571.

Pére Démonté, qui trouva le jeune Prince fort instruit ; il lui dit qu'avant que de recevoir le Bâtême, il seroit bon qu'il eut le consentement du Roy son Pére, & le Prince le demanda avec beaucoup d'empressement. Le Roy ne s'opoloit point absolument à la demande de son fils ; mais il temporisoit, voulant voir comment cette conversion seroit reçuë de ses Sujets. Le Prince se lassa d'attendre, & voulut recevoir le Batême, le Missionnaire ne crut pas devoir résister à la volonté du Prince, il le batisa en secret, & lui donna le nom de Loüis. Le Roy s'aperçut bien-tôt que son fils étoit Chrêtien, & ne le trouva pas mauvais. Cette Conversion mit le Christianisme en grand crédit dans ce Royaume, & la foy y fit en peu de tems des progrez fort considérables.

Action de vigueur du Prince d'Omura.

IV. La Principauté d'Omura s'ouvroit aussi toûjours de plus en plus à l'Evangile, par le zéle & la fermeté de Sumitanda ; il est vrai que parmi ses Sujets, il y en avoit qui n'étoient attentifs qu'à profiter des occasions qui se présenteroient de le faire périr avec tous les Chrêtiens, & tout autre que lui auroit enfin succombé aux efforts qu'on fit plusieurs fois pour le perdre. Mais les ver-

tus Chrêtiennes n'avoient rien ôté à ce Prince des vertus guerriéres & politiques. Il n'y avoit point au Japon de Souverain qui gouvernât plus absolument que lui, & pour la bravoure peu en aprochoient. Les Relations de mil cinq cens soixante-cinq, raportent un fait qui montre avec quelle vigueur il agissoit dans les occasions les plus périlleuses. Il aprit un jour qu'une troupe de mutins s'étoient emparez d'un Château assez proche de la Capitale, & qui la commandoit même en quelque sorte; aussi-tôt il fait assembler ses Troupes, & s'en va lui-même investir ce Fort. Sur le soir il choisit dans toute son Armée trente braves, tous Chrêtiens, leur demande s'ils sont prêts de le suivre quelque part qu'il les mene, & tous lui ayant répondu que rien ne les arrêtera dès qu'ils l'auront à leur tête; il donne ordre à toutes les Troupes de charger à la pointe du jour ceux qui venoient incessamment pour secourir les révoltez. Pour lui dès qu'il vit la nuit tout-à-fait obscure, il se met à grimper avec ses trente Chevaliers par divers sentiers fort secrets jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle la Forteresse étoit bâtie. Les séditieux qui n'avoient point prévû cet-

CUBOSAMA. III
1568.
1574.

CUBO SAMA III 1568. 1571.

te ruse ne faisoient point la garde avec assez de précaution, & il fut aisé à Sumitanda de se glisser dans le Fort avec tous ses gens; il occupa donc sans peine toutes les avenuës, saisit les postes les plus importans, & dans le moment que son Armée donna sur les Troupes Auxiliaires, il chargea lui-même les Rebelles si brusquement, qu'avant qu'ils se fussent reconnus, ils furent tous passez au fil de l'épée, ou jettez par les fenêtres sur ceux qui venoient les secourir.

Empressement des Fidéles d'Omura pour entendre la parole de Dieu, & leur attachement pour les Ministres de Jesus-Christ

Après cette action la Chrêtienté d'Omura alla toujours croissant en nombre & en ferveur. Pour faire connoître la vertu de ces Fidéles, la soif qu'ils avoient de la parole de Dieu, & le tendre attachement qu'ils témoignoient pour leurs Pasteurs. Je raporterai une lettre du Pére Alexandre Valégnan qui arriva en mil cinq cens soixante-huit à un Port de la dépendence du Prince d'Omura : ,, Nous n'avions pas encore ,, moüillé l'ancre, dit-il, lors qu'un ,, nombre infini de Chaloupes remplies ,, de Chrêtiens environnérent nôtre ,, Vaisseau : Toutes ces Chaloupes a-,, voient une Flamme, ou une espéce de ,, Pavillon, où l'on voyoit briller le si-,, gne adorable de nôtre Rédemption.

,, Nous

Nous entrâmes ainsi comme en triom- “
phe dans le Port, parmi les acclama- “ Cubo-
tions des Fidéles. A la descente du “ Sama. III.
Navire je fus assailli d'une si prodi- “ 1568.
gieuse afluence de Peuple, qu'il sem- “ 1571.
bloit que personne n'étoit resté dans “
les Villes. Les uns me baisoient la “
Soutane, d'autres les mains, d'autres “
les pieds. Enfin ils me portérent plu- “
tôt qu'ils ne me conduisirent à la Cha- “
pelle. Ce qui me charmoit davanta- “
ge, c'étoit de voir des Troupes fort “
nombreuses de petits enfans, les gar- “
çons séparez des filles, tous marchant “
devant nous en bel ordre avec une “
modestie Angélique, & chantant le “
Te Deum. “

A peine eûs-je fait quelque che- “
min, qu'on me vint complimenter de “
la part du Prince, & quelques mo- “
mens après j'aperçûs le Pére de Tor- “
rez, qui venoit au devant de moy a- “
vec Loüis Alméïda & Michel Vaz, “
ils étoient précedez & suivis d'autres “
troupes d'enfans, qui chantoient à “
deux Choeurs le Cantique *Benedictus*, “
avec des Hymnes & des Pseaumes. “
J'arrivai à la Chapelle tout hors de “
moi, & je remerciai Dieu de m'avoir “
rendu témoin d'une ferveur, que je “

Cubo-Sama. III. 1568. 1571.

„ n'avois pû croire sur ce qu'on m'en „ avoit dit en Italie. Aussi faut-il l'a- „ voir vû pour y ajoûter foy, & si j'en- „ treprenois de faire le détail de tout „ ce qui se passa tous les jours à nos „ yeux, je ne trouverois personne, qui „ me crût sincére. La Fête se termina „ par un repas fort semblable à ceux des „ anciens Anachorétes, où l'esprit étoit „ bien plus rassasié par les Saints dis- „ cours qu'on tint pendant la table, & „ les bénédictions qu'on y donna au Sei- „ gneur, que le Corps par les mets „ qu'on y présenta. Les Portugais y fu- „ rent invitez, & l'on n'y servit que du „ ris fort noir, & quelques poissons sa- „ lez. Mais la joye intérieure dont nous „ étions pénétrez, nous auroit fait trou- „ ver délicieuse une nourriture encore „ plus insipide.

Le Pére Viléla prêche l'Evangile dãs Nangazaqui, origine de cette Ville.

Ce fut cette même année que la Religion s'établit à Nangazaqui; cette Ville, que les Japonnois nomment aujourd'hui Tchang-ki, est située dans la pointe de terre du Ximo qui avance le plus vers la Chine, dont elle n'est éloignée que de soixante lieuës. Lorsque la foy entra dans le païs d'Omura, Nangazaqui étoit moins qu'un Village; sa situation, la bonté du moüillage, la

proximité de Macao & de la Chine y-attirérent les Portugais, quelques-uns s'y établirent, les Japonnois en firent de même : par-là Nangazaqui devint une des plus grosses Villes, & la plus commerçante du Japon ; il fut un tems qu'on y compta jusqu'à soixante mille ames ; mais dès-lors elle avoit été démembrée de la Principauté d'Omura, & étoit devenuë ville Impériale. Aujourd'hui qu'il n'est permis à aucun étranger de s'y établir, on n'y compte pas plus de huit mille ames. Elle ne fut jamais fermée de murailles, une chaîne de collines, qui l'environnent, lui fait une enceinte naturelle, & une belle riviére, qui se jette dans la mer à une lieuë de-là, forme son Port.

Cubo-Sama III.

1568.

1571.

Ce fut le Pére Viléla, qui le premier prêcha la Foy dans Nangazaqui, il y fit tant de Conversions, qu'en peu de tems la Ville parut toute Chrêtienne. Le Prince d'Omura voulut être témoin d'un succez si prompt ; il vint à Nangazaqui, & y trouva le Pére François Cabral, sur qui le Pére de Torrez s'étoit tout récemment déchargé du soin de la Mission ; il le mena avec lui à Omura, & le nouveau Supérieur eut la consolation de commencer l'exercice de sa charge

CUBO SAMA III. 1568 1571

Bâtéme de la Princesse d'Omura.

par le Bâtême de la Princesse Camisama, de tous ses enfans, & de cent personnes au moins des plus distinguées de la Cour. Dès le même jour le Pére donna la bénédiction nuptiale au Prince & à la Princesse; il renvoya ensuite aux Indes le Pére Vilela, que l'excez de ses travaux avoit mis entiérement hors de combat, & qui mourut peu de tems après fort saintement à Malaca, & il partit pour visiter les Eglises qui n'avoient point de Missionnaires.

Mort du Pere Côme de Torrez, son éloge. L'attachement que les Fidéles du Japon avoient pour lui.

V. A peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il aprit la mort du Pére Côme de Torrez arrivée dans l'Isle de Xéqui, le deuxiéme d'Octobre mil cinq cens soixante-dix ; il le fit aussi-tôt sçavoir au Prince d'Omura, qui en fut extraordinairement touché; car Sumitanda honoroit ce Saint homme comme son Pére. Le Pére de Torrez fut universellement regreté, & chaque Eglise donna à l'envi des marques publiques de sa douleur. Aussi étoit il le plus aimable des hommes, sa douceur & sa complaisance lui avoit fait autant d'amis qu'il avoit connu de personnes, même parmi les infidéles. Bien des gens qui ne l'avoient jamais vû, mais qui, sur ce que la renommée en publioit, se sentoient de l'in-

clination pour lui, le prévenoient par lettres, & entretenoient avec lui un commerce réglé. On assûre même que dans l'Université de Bandouë, d'où il avoit toujours été éloigné au moins de deux cens lieuës; il y avoit plusieurs Bonzes & plusieurs Sçavans, qui cultivoient soigneusement son amitié. Lors qu'il étoit obligé de se transporter d'un lieu à un autre; il lui falloit nécessairement partir la nuit, pour éviter d'être arrêté. Tous ceux qu'il bâtisoit vouloient porter son nom; il avoit un tel ascendant sur l'esprit de tous les fidéles, non-seulement des Eglises qu'il avoit cultivées par lui-même, mais encore de toutes les autres, que la moindre marque de sa volonté suffisoit pour les faire passer par où il souhaitoit.

CUBO-SAMA. III. 1570. 1571.

Il n'étoit pas moins en vénération parmi les Idolâtres, que parmi les Chrêtiens, les uns & les autres étoient également charmez de son zéle infatigable, & surpris de son extrême austérité. L'amour qu'il avoit des souffrances, lui faisoit souvent dire qu'Amanguchi avoit été un paradis pour lui, parcequ'il n'y avoit jamais été un moment sans souffrir. Il ne sçavoit ce que c'étoit que de s'épargner, lorsqu'il s'agis-

L'estime où il étoit parmi les infidéles, ses vertus & ses travaux.

CUBO-SAMA III. 1570. 1571.

ſoit du ſalut des ames, ou du ſoulagement de ſes inférieurs : Alors rien ne l'arrêtoit, ni la longueur, ni la difficulté des chemins, ni les dangers auſquels il lui falloit s'expoſer dans un Païs, où il ſçavoit par plus d'une expérience, qu'on cherchoit de tous côtez les moyens de le perdre. Cette attention aux beſoins de ſes fréres, étoit d'autant plus admirable en ce Saint homme, qu'il ne s'accordoit rien à lui-même, & qu'étant un peu atrabilaire, il eût été extrémement dur, ſi la grace n'eût adouci en lui le naturel. Mais Dieu qui ſe communique aux ames à meſure de la violence qu'elles ſe font, avoit récompenſé ſon Serviteur d'un don de larmes très-particulier, & d'une contemplation fort élevée. Enfin pour comprendre en deux mots l'éloge du ſecond fondateur de l'Egliſe du Japon, jamais homme ne pratiqua plus à la lettre ce précepte que JESUS-CHRIST donne à ſes Apôtres, de ſe faire petit comme des enfans. Dès qu'il entra en Religion, il ſembla avoir oublié les grandes qualitez qui l'avoient ſi fort diſtingué dans le ſiécle : fervent Diſciple, humble Religieux, zélé Miſſionnaire, vigilant Supérieur, Ouvrier infatigable ; il avoit

ſoixante & quatorze ans, & pouvoit à peine ſe ſoûtenir, qu'il fondoit encore des Egliſes, & il mourut en travaillant.

1571.

Ses obſeques.

VI. Les Peuples qui pendant ſa vie l'avoient regardé comme un Saint, furent bien confirmez dans cette opinion à la vûë de ſon viſage, qui parut après ſa mort d'une beauté extraordinaire, & qui ſembloit rendre un témoignage aſſuré de la félicité, dont ſon ame joüiſſoit. Ses obſéques furent célébrées avec ces acclamations des fidéles, qui dans les premiers ſiécles de l'Egliſe Canoniſoient les Saints. Les Péres Balthazar Lopez, Alexandre Valégnan & Gaſpard Viléla s'y trouvérent, & le dernier qui attendoit de jour en jour l'occaſion de s'embarquer, fit l'éloge du défunt. Enfin, il n'y eût pas un Chrêtien qui ne voulut avoir quelque choſe qui eût été à ſon uſage. L'Iſle de Xéqui où le Pére de Torrez finit ſa courſe, étoit preſque toute convertie. Le Tono même étoit du nombre des fidéles; mais comme il n'avoit reçû le Bâtême que pour attirer les Portugais dans ſon Port, il abandonna bien-tôt par légéreté, ce que l'intérêt lui avoit fait embraſſer; il commença même à perſécuter ſes Sujets Chrê-

Le Seigneur de Xequi Apoſtat & perſécuteur.

CUBO SAMA III. 1570 1571.

tiens, lesquels plus constans que lui préférérent la mort & l'exil, aux avantages qu'il leur proposa pour les rendre complices de son infidélité. Cette persécution qui donna à l'Eglise plusieurs martyrs n'eût point de suite, & nous ne sommes pas fort instruits de ses circonstances.

L'Isle d'Amacusa reçoit l'Evangile. Le Tono est bâtisé.

L'Isle d'Amacusa voisine de Xéqui fut plus heureuse ; il y avoit deux ans que Loüis Alméïda y avoit bâtisé plusieurs personnes de marque ; les Bonzes songérent d'abord à arrêter ce progrez, & soûlevérent la Populace contre le Tono. Mais le Roy de Bungo, de qui le Seigneur d'Amacusa étoit alors Vassal, aprenant ce qui se passoit envoya des ordres si précis, que le Tono, qui de son côté avoit beaucoup d'inclination pour la loy Chrêtienne, se trouva en état de mettre à la raison les factieux, à la tête desquels étoient deux de ses fréres ; il fut ensuite des premiers à recevoir le Bâtême avec son fils ; il en avoit cependant coûté au Gouverneur d'Amacusa, nommé Leon, son Gouvernement. Ce Gentil-homme étoit le premier de ce petit Etat, qui s'étoit fait bâtiser, & avant que le Roy de Bungo se fut mêlé de pacifier les troubles dont

j'ai parlé ; le Tono avoit été contraint de sacrifier aux Bonzes & à ses fréres ce fervent Chrêtien, qui étoit son favori ; il l'avoit exilé, & je ne trouve point que, même après sa Conversion, il l'ait rapellé.

CUBO-SAMA. III. 1571.

Ferveur de ce Prince.

Quoi-qu'il en soit, ce Prince qui avoit pris au Bâtême, le nom de Michel eut bien-tôt une occasion de signaler la pureté de sa foy, & il ne la laissa point échaper. Almeïda, que les besoins des autres Eglises obligeoient à faire souvent des courses, avoit confié le soin du Troupeau, qu'il venoit d'assembler dans cette Isle, à un Néophyte, qui lui avoit paru fort propre à cet employ. Mais à peine fut-il hors du païs, que le Catéchiste s'avisa de dogmatiser, & de prêcher une Doctrine à sa mode ; il commençoit déja à séduire les plus simples, & il y avoit lieu d'aprêhender que ce schisme n'eût de fâcheuses suites ; mais le Tono seconda si bien le Missionnaire, qui accourut au secours de son Eglise, dès qu'il sçut ce qui s'y passoit, que la tranquillité & l'unité y furent parfaitement rétablies.

Son Fils & sa belle fille re-

Le Prince Michel avoit une belle fille qui passoit pour le plus bel esprit, & la plus profonde Théologienne du

Princesse son épouse, & presque toutes les Dames de sa suite; il s'attendoit à pousser plus loin ses conquêtes spirituelles, lorsque les Bonzes osérent bien inviter avec menaces le jeune Prince à changer de Religion. Comme ils le trouvérent inflexible, ils s'adressérent au Roy, qui craignant quelque trouble, voulut engager son fils à dissimuler pour un tems sa foy; il n'y réüssit pas; & il en parut choqué, il publia des Edits contre les Chrêtiens; mais il rencontra par tout la même fermeté. Il se résolut à faire un coup d'éclat, & l'on vit toutes les aparences d'une sanglante persécution, alors le Prince Loüis déclara qu'avant que de toucher à aucun Chrêtien, il faudroit qu'on vînt à lui, & que si l'on faisoit des martyrs, il seroit le premier. Le Roy étoit embarrassé; il aimoit son fils, il estimoit les Chrêtiens, les Bonzes fortifiez de la protection de ses fréres parloient fort haut, quelque parti qu'il prît il ne voyoit que des malheurs.

CUBO-SAMA. III. 1571.

Enfin, le Pére Valégnan l'alla trouver, & lui dit qu'il sçavoit un moyen de le tirer de peine, & de contenter tout le monde. « Ce moyen, Seigneur, ajouta-t-il, c'est d'abandonner ma tê- «

Résolution du Pére Valégnan.

Où le Créateur habite d'une maniére " sensible, disoit-il, il ne doit point y " avoir d'inégalité entre les Créatures. " Je sçai qu'il est de l'ordre établi de " Dieu même, que la subordination soit " gardée parmi les hommes; mais il me " paroît qu'on doit excepter les Tem- " ples, lorsqu'il s'agit des égards que " cette subordination éxige. Enfin par " tout ailleurs je suis Roy, & je sçai " fort bien me faire rendre ce qu'on me " doit, mais devant JESUS-CHRIST " je ne suis que Chrêtien, & tous mes " Sujets sont mes fréres & mes égaux. " Le Roy de Gotto n'étoit pas le premier qui se fut comporté de la sorte, le Prince d'Omura avoit le premier donné cet exemple aux Grands du Japon, & jamais on ne peut l'engager à accepter une place distinguée, lorsqu'il assistoit au service divin.

CUBOSAMA. III. 1571.

VIII. Cependant Mioxindono & Daxandono qui n'avoient point paru depuis la journée de Sacai, firent sourdement de nouvelles levées, & cherchérent l'occasion de surprendre Nobunanga; ils crurent enfin l'avoir trouvée un jour que ce Prince étoit sorti de Méaco fort peu accompagné pour se rendre à Mino, où il faisoit son séjour le plus or-

Nobunanga & Vatadono sont inopinément attaqués par le Roy d'Amoy & le Prince de Nara.

Ses blessures pour être grandes, & en grand nombre ne se trouvérent cependant pas dangereuses: Mais comme rien ne le rapelloit à la Cour, il résolut de profiter du loisir que lui donna sa convalescence, pour mettre ordre à ses affaires domestiques, & plus encore pour assûrer son salut éternel. Il fit avertir le Pére Froez de son dessein, & le pria de venir pour achever de l'instruire de nos Saints mystéres, & pour le disposer à recevoir le Batême. Le Missionnaire partit dès qu'il eût reçû la lettre du Vice-Roy, & il s'attendoit à le bâtiser au premier jour, lors que par un de ces coups du Ciel, qu'il faut adorer, sans en vouloir aprofondir la cause, Vatadono fut enlevé de ce monde d'une maniére bien tragique. CUBO-SAMA. III. 1571.

Le Seigneur d'Iquenda voisin de Vatadono lui avoit donné de justes Sujets de défiances, quelques-uns même assûrent qu'il avoit fait des courses sur lui. Quoi-qu'il en soit Vatadono pour prévenir, ou pour arrêter l'effet des mauvais desseins du Tono, avoit fait bâtir sur la frontiere deux Forts, où il tenoit toûjours de bonnes garnisons. Le Seigneur d'Iquenda prit cette précaution pour une insulte, fit secrétement ses Mort funeste de ce Seigneur.

de tuër, percé de coups, perdant tout son sang, & réduit à lui seul, il tomba sur des monceaux d'ennemis, sur lesquels il avoit par avance vengé sa mort. DAIBOSAMA. III. 1578.

La surprise & la douleur où fut toute l'Eglise du Japon à cette nouvelle ne se peut exprimer; l'irréparable perte que faisoient les Fidéles, & le danger où ils se trouvoient, n'ayant plus d'apui contre tant de persécuteurs, ne fut pas ce qui fit couler les premiéres larmes; on ne pleura d'abord que cet illustre défunt, le zéle, l'amour, la piété, la reconnoissance empêchérent qu'on ne songeât aux suites que pourroit avoir un si triste événement. Le Pére Froez sur tout étoit inconsolable de ce que le Vice-Roy n'avoit pas reçû le Bâtême; il se persuada toutefois, que Dieu qui connoissoit la sincérité du cœur de ce fervent Prosélyte, lui auroit fait miséricorde, & n'auroit pas laissé sans récompense tant de vertus & tant de services rendus à la Religion: & il entra d'autant plus aisément dans les sentimens d'un grand Docteur de l'Eglise, à l'occasion d'une mort assez semblable d'un Empereur Cathécuméne, qu'il trouvoit dans Vatadono tout ce qui rassuroit S. Ambroise dans Valentinien II. Mais

il attaqua de nuit leur Camp, & y fit un grand carnage, peu échapérent, & Nobunanga sçachant que les fuyards s'étoient réfugiez dans les grottes soûterraines de Frénoxama les y alla sur le champ investir.

Cubo-Sama. III 1571.

Il est vrai que le froid excessif qui survint l'obligea de se retirer, mais dès que le Printemps fut venu, il retourna à Méaco, y assembla des Troupes, & après avoir tenu pendant tout l'Eté les esprits en suspens sur le sujet qui le faisoit armer, il prit sa route vers Mino: étant arrivé assez près de Frénoxama, il fit brusquement investir toute la montagne, brula *Sacomoto*, petite Bourgade, dont j'ai parlé, qui étoit aux pieds de Frénoxama, & serra de fort près les Bonzes. Ils virent bien qu'ils étoient perdus s'ils ne venoient à bout de gagner le Roy, & il n'est rien qu'ils n'y employassent; ils firent les offres du monde les plus avantageuses, & ils engagérent même l'Empereur & le Dairy à lui écrire en leur faveur. Mais tout fut inutile, priéres, soumissions, rançons, présens, intercessions, rien ne pût apaiser un homme qui haïssoit les Bonzes par passion, & qui sçavoit bien qu'il en étoit haï. Après quelque légé-

Massacre des Bonzes de Frenoxama.

effet ils se défendirent long-tems dans leurs Temples & sur leurs rochers; mais qu'enfin ils furent forcez, & que tous furent passez au fil de l'épée.

CUBO-SAMA. III. 1571.

Après cette expédition, Nobunanga plus puissant que jamais, & ayant persuadé à tout l'Empire qu'il étoit invincible donna de grandes marques de modération jusques-là qu'il laissa ses ennemis joüir tranquillement d'une partie de leurs Etats. Pour les Missionnaires, il prit à tâche de garder avec eux une conduite qui fut le contrepied de celle qu'il tenoit à l'égard des Bonzes : à l'ombre d'une telle protection, la Chrêtienté de Méaco & des Royaumes voisins devint très-florissante, & le Pére Froez qui en fit alors la visite, trouvoit à chaque pas des exemples de vertus, & des signes d'une providence toute particuliére de Dieu, qui lui tiroient des yeux des larmes de consolation; mais rien ne le toucha davantage que ce qu'on lui raconta d'une jeune fille de qualité. Elle avoit été bâtisée dans sa plus tendre enfance par le Pére Viléla, à peine parut-il en elle quelque lueur de raison, qu'on découvrit que Dieu l'avoit doüée de grands trésors de graces. Comme la nature ne lui avoit rien épargné, elle fut

Etat florissant du Christianisme sous la protection de Nobunanga.

ſentimens dignes de ſa vertu.

D'un autre côté le Supérieur des Miſſions après avoir parcouru toutes les Egliſes du Ximo paſſa dans le Niphon, vint à Méaco, où l'Empereur lui donna toutes les marques de conſidération que les plus grands Seigneurs euſſent pû attendre. Il alla enſuite au Royaume de Mino, où le Roy de Boary lui fit toutes ſortes de careſſes. Ce qu'il y eut de plus avantageux pour la Religion; c'eſt que ce Prince ſe déclarant ſi ouvertement en ſa faveur, un des plus plus puiſſans ennemis des Chrêtiens fut toûjours depuis un de leurs plus fidéles amis. Le Roy dit un jour que s'il reſtoit un ſeul Bonze au Japon avant qu'il mourût, ce ne ſeroit pas ſa faute: & certainement il ne les épargna jamais dans les occaſions qu'il eut de leur faire ſentir les effets de ſa haine. Tandis que le nombre des Miniſtres de l'idolâtrie diminuoit tous les jours, celui des Ouvriers évangéliques augmentoit, & il n'y avoit pas juſqu'à des Princes infidéles qui donnoient aux Miſſionnaires des établiſſemens dans leurs Etats.

CUBO-SAMA. III. 1573.

Le Pere Cabral est bien reçû de l'Empereur & du Roy de Boary.

IX. Les affaires de l'Etat & du Chriſtianiſme étoient en ces termes, lors qu'une nouvelle révolution donna un

L'Empereur ſe brouille avec le

heureux, effectivement on peut dire qu'il mit son libérateur dans la nécessité de le perdre, ou de périr lui-même. CUBO-SAMA. III. 1573.

Nobunanga vivoit assez tranquille dans son Château d'Anzuquiama, qu'il se plaisoit à embellir, & dont il fit en effet la plus belle chose qu'on ait jamais vûë au Japon, lorsqu'il eut quelque raison de soupçonner que des esprits broüillons cherchoient à le mettre mal avec l'Empereur. Enfin à la mort de Vatadono, il fut convaincu que le Cubo-Sama étoit changé à son égard; c'étoit le Roy, qui avoit fait donner à Vatadono la Vice-Royauté de Méaco, & si la bienséance ne demandoit pas qu'on ne pourvût personne de cette charge sans en parler à ce Prince, la prudence au moins le vouloit, c'est à quoi l'on n'eut aucun égard. On ne douta point que le Roy de Boary ne fit paroître beaucoup de ressentiment de cette démarche, on se trompa; Nobunanga fit ses plaintes, mais avec une modération, qui ne se sentoit, ni de son caractére d'esprit, ni de la situation de ses affaires: cependant la Cour suposant qu'il n'en demeureroit pas là, donna ses ordres pour lever des Troupes; il ne parut pas qu'un procedé si choquant eut encore fait grande impression sur l'es-

Pernicieux conseils donnez à l'Empereur.

Modération de Nobunanga.

CUBO SAMA III. 1573

prit de Nobunanga, il se contenta d'écrire à l'Empereur une lettre très-soûmise & très-touchante, ou après lui avoir modestement représenté les services qu'il lui avoit rendus, il demandoit quel crime il avoit commis pour être traité en ennemi de l'Etat ? Il fit plus; car pour détruire entiérement les soupçons qu'on avoit inspirez au Cubo-Sama, de sa conduite & de ses desseins, il envoya à la Cour un de ses enfans en ôtage.

L'Empereur lui déclare la guerre.

Le Conseil fut d'avis qu'il falloit renvoyer le jeune Prince à son Pére, & prendre ouvertement les armes : „ Nobunanga se sent foible, dirent ces inconsiderez Conseillers à l'Empereur ; il „ est tems de secoüer un joug, que la „ nécessité vous avoit imposé. Le malheureux Prince fit tout ce que son Conseil voulut, & déclara la guerre à celui, qui seul la pouvoit faire pour lui : il ne falloit plus, pour porter l'imprudence à son comble, que traiter avec Mioxindono & son Collégue : on n'y manqua pas, on donna aux deux Rebelles des forces capables de les relever, & on les mit en état de se venger, sans faire réfléxion qu'il ne tiendroit qu'à eux d'oprimer l'Empereur, après qu'on les auroit aidez à se défaire de celui, qui seul

les en avoit empêchez jusques-là. Le Roy de Jamba bâtisé depuis peu, & Jean Naytondono Roy de Tamba, tous deux engagez dans les intérêts du Cubo-Sama s'enfermérent avec de fort belles Troupes dans la Capitale, résolus d'y périr avec le Souverain. Tous les Vassaux de la maison Impériale, & ceux qui craignoient la puissance du Roy de Boary, ou à qui sa gloire faisoit ombre, se remuërent, & jamais on ne vit tant d'apparence d'une longue & sanglante guerre.

Cubo-Sama. III. 1573.

Toutefois Méaco tout plein qu'il étoit de gens armez pour la défense de ses murs & de son Monarque, n'étoit rassûré qu'à demi, lorsqu'on aprit que Nobunanga étoit en marche avec cinquante mille hommes; mais que le Roy d'Imory & le Prince de Nara l'attendoient au passage avec des forces qui n'étoient en rien inférieures aux siennes, & que Xinguen Roy de Sanoqui battoit la campagne avec une Armée de Négores. Le massacre des Bonzes de Frénoxama avoit sans doute attiré sur les bras au Roy de Boary ces Religieux guerriers: le Prince qu'ils avoient choisi pour leur Général, & qui avoit été de leur corps se croyant invincible à leur tête, envoya un cartel, où il se qualifioit de Souve-

Nobunanga se met en campagne; & dissipe deux grandes Armées par le seul bruit de sa marche.

CUBO-SAMA III. 1573.

verain des Rois & des Bonzes du Japon, armé pour venger les Dieux; mais il soûtint mal sa fierté. Nobunanga ayant répondu qu'il acceptoit le Cartel, & qu'il étoit le marteau domptant les diables, & détruisant les Sectes extravagantes du Japon, Xinguen ne l'attendit pas, & disparut; Mioxindono & Daxandono ne l'eurent pas plûtôt apris qu'ils en firent de même, & le Roy victorieux sans avoir tiré l'épée, parut à la vûë de Méaco, lorsqu'on le croyoit encore dans ses Etats.

Nobunanga devant Méaco. Il force la haute ville & met le siége devant la Forteresse.

Avant que de rien entreprendre, il envoya faire à l'Empereur des propositions de Paix, qui furent rejettées; on assûre que Nobunanga en versa des larmes, on eût dit que c'étoit un Pére, qui forcé de punir un fils ingrat cherche tous les moyens de lui pardonner, & craint d'apesantir trop son bras en le frapant. En effet le Roy qui ne pouvoit encore se résoudre à détruire son Ouvrage, se mit à faire le dégât dans la campagne; il crut que si sa présence à la tête d'une formidable Armée, devant laquelle cent mille hommes n'avoient osé tenir, ne faisoit aucun effet sur l'esprit de l'Empereur, du moins en lui montrant tous les environs de sa ca-

pitale en feu, il l'obligeroit à prendre des ſentimens plus raiſonnables. Il fut encore trompé dans ſon attente, le Cubo-Sama vit cette déſolation ſans en être émû; il eſt à croire que ce Prince n'étoit pas bien perſuadé, que les Négores & ſes autres alliez euſſent abſolument mis les armes bas, & qu'il comptoit toûjours ſur une puiſſante diverſion. Enfin Nobunanga pouſſé à bout, raſſembla ſes Troupes diſperſées, les mit en bataille, & le quatriéme de May entra dans Méaco, dont les portes lui furent ouvertes; il traverſa ſans cauſer le moindre deſordre, toute la baſſe ville, qui avoit imploré ſa clémence, força la haute l'épée à la main, la fit piller & brûler, & ſe preſenta devant la Citadelle.

Cubo-Sama. III. 1573.

L'Empereur alors voulut parler de Paix, mais il n'étoit plus tems; la conſternation étoit extréme parmi ſes Troupes, & la maniére dont le haut Méaco malgré tous ſes retranchemens & toute ſa Garniſon venoit d'être emporté, avoit glacé les plus grands courages. Il fallut donc ſe ſoûmettre & recevoir la Loy, & l'infortuné Cubo-Sama fut bien-heureux que Nobunanga avec la vie lui laiſſât une ombre de ce qu'il avoit été.

Nobunanga Empereur.

NOBUNANGA 1573.

Cependant de peur que ce Prince foible & inconſtant, ne fut tenté de remuër encore, le nouvel Empereur avant que de partir de Méaco y fit bâtir une ſeconde Forteresse, où il laiſſa auſſi-bien que dans la premiére, une Garniſon capable de contenir tout dans le devoir. J'avouë qu'il y a dans cet événement des choſes qui ne me paroiſſent pas tout-à-fait vrai-ſemblables ; & pour dire en un mot ce qui m'eſt venu à l'eſprit en le liſant dans les mémoires d'où je l'ai tiré, j'ai un peu ſoupçonné Nobunanga de s'être entendu avec le Conſeil du Cubo-Sama. Car enfin le moyen ſans cela d'accorder dans ce Prince une fort grande ambition avec la modération qu'il affecta dans toute cette guerre ; & ne paroît-il pas plus naturel d'attribuër à une trahiſon toute la ſuite d'une ſi étrange conduite, que de croire qu'un Empereur avec tout ſon Conſeil ſoit tombé dans un aveuglement qu'on ne peut concevoir : mais ce ne ſont que des conjectures, on jugera ſi elles ſont bien fondées.

Omura pris & pillé.

X. Au reſte cette révolution bien loin d'aporter aucun changement aux affaires de la Religion, la mit plus que jamais en état de s'étendre par tout l'Em-

pire, mais ce qui arriva environ ce même-tems dans le Ximo, faillit à faire perdre au Christianisme un de ses plus fermes apuis. Le Seigneur d'Isafay Prince voisin d'Omura, & Beau-frére de Sumitanda, après avoir fait bien d'inutiles efforts pour engager ce Prince à retourner au culte des Idoles, se ligua secretement avec le Roy de Firando, & quelques autres ennemis de la Religion pour l'y obliger par la force. Le Pére Bartoli met parmi les Alliez le Roy d'Arima; mais il ne paroît guére vrai-semblable qu'un Prince si bien disposé de tout tems en faveur des Chrêtiens, toûjours en si bonne intelligence avec son frére, & qui reçût le Batême si peu de tems après, fût entré dans une ligue, qui n'alloit à rien moins qu'à abolir la foy dans toutes ces Contrées, & à ruïner une partie de sa famille. Quoi-qu'il en soit, les Confédérez ne se croyant pas encore assez forts, malgré leur union, contre un Prince accoûtumé à marcher sur le ventre aux plus grosses Armées avec une troupe de Soldats, s'assurérent de quelques Seigneurs de la Cour d'Omura qui tenoient de fort bonnes Citadelles, dont ils mirent les ennemis en possession, & tout cela fut si secrétement tra-

NOBUNANGA. 1574.

NOBUNANGA. 1574. mé, que Sumitanda n'en eût pas le moindre soupçon. Le Seigneur d'Isafay alla de nuit insulter Omura, qui fut aisément forcé. Le Prince n'y étoit pas, & il faisoit alors sa résidence dans un Château fortifié sur le bord de la mer: l'ennemi sans s'amuser à piller la Capitale, dont le Roy de Firando s'étoit assuré avec sa flotte, & croyant surprendre le Prince d'Omura, marcha avec toutes ses Troupes pour l'enlever.

Le Prince d'Omura, met toute sa côfiance en Dieu.

Sumitanda n'aprit ce qui se passoit, que lorsqu'il vit aprocher les Troupes ennemies; il n'avoit avec lui que quinze hommes; pour cacher à son Beau-frére l'extrémité où il étoit réduit, il fit armer toutes les femmes & les filles de la Princesse. Un moment après trente Cavaliers Chrêtiens, forcérent un quartier de l'armée des Alliez, & vinrent augmenter sa troupe. Il sçût en même-tems que les Eglises d'Omura avoient été profanées; alors plein de confiance, *nous les vaincrons*, s'écria-t-il d'un ton qui rassûra les plus timides; *ils font la guerre à Dieu.* Effectivement la justice divine avoit déja commencé à se faire sentir d'une maniére, qui avoit également frapé les fidéles & les infidéles: Un Bonze entra dans une Eglise, & y trouva un surplis,

il s'en revêtit en dérision de nos cérémonies, & parut à la porte de l'Eglise, pour inviter les infidéles à imiter son impiété : c'étoit dans le premier tumulte qu'avoit excité dans la Ville l'arrivée des ennemis ; un soldat d'Isafay aperçut le Bonze de loin, le prit pour un Missionnaire, tira dessus & le tua.

NOBUNANGA. 1574. 1576.

Cependant le Seigneur d'Isafay se disposoit à donner l'assaut au fort, que le Prince d'Omura étoit résolu de bien défendre : Dès que les Troupes commençérent à se ranger pour l'attaque ; Sumitanda s'aprocha de la porte du Château, garnit la muraille comme il avoit fait d'abord, de femmes & même d'enfans à qui il avoit donné de grandes picques, se mit à la tête de sa petite troupe, & se tint prêt pour donner si-tôt qu'il en verroit le moment favorable : La Forteresse étoit batie sur une éminence assez escarpée, & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin fort étroit, & bordé de précipices. Le Prince s'attendoit bien que son Beaufrére viendroit s'engager dans cette avenuë, & celui-ci n'y manqua pas, Sumitanda l'y laissa avancer le plus qu'il put, puis tout-d'un-coup il fait ouvrir la porte, & tandis que les femmes &

Il remporte une victoire complette.

NOBUNANGA 1574. 1576. les enfans invoquent à haute voix les Saints noms de JESUS & de MARIE, il se jette si brusquement le cimeterre en main sur les premiers rangs, qu'après avoir de sa main renversé à ses pieds celui qui y commandoit, il met en un moment toute l'Armée en déroute.

Les Anges cõbattent visiblement pour lui. Le Général ennemi ne laissoit pas de se rallier, le Prince n'étant pas en état de l'en empêcher, lorsque les habitans d'Omura l'ayant pris en queuë, il se trouva dans un desordre, dont il ne lui fut pas possible de se tirer. Sumitanda que deux mille des siens joignirent fort à propos dans ce moment, profita si bien de ce renfort & de l'embarras, où se trouvoit son ennemi, qu'après plusieurs charges réïterées, il passa enfin sur le ventre à toute cette Armée, qui paroissoit comme frapée d'aveuglement, & rentra triomphant dans sa Capitale. Pour comble de joye il aprit que la flotte Firandoise avoit été fort maltraitée par la tempête, & ne paroissoit plus : enfin le peu qui resta des soldats d'Isafay assurérent que ce qui avoit le plus contribué à leur entiére déroute, c'est que dans le même-tems que la petite troupe du Prince les attaquoit, une prodigieuse multitude de Cavaliers étoit tombée sur

eux, & avoit taillé en piéces tout ce qui s'étoit rencontré sur son passage; on eut beau leur demander quelle étoit cette Cavalerie, & d'où ils croyoient qu'elle pouvoit venir, ni eux, ni les gens du Prince n'en purent jamais rendre aucune raison; ce qui persuada les uns & les autres, que c'étoient des légions d'Anges que le Dieu des armées avoit envoyées au secours des Chrêtiens.

NOBUNANGA. 1574. 1576.

Quant au Seigneur d'Isafay, il fut long-tems sans paroître, il avoit eu bien de la peine à se sauver, & l'on assûre qu'il fut quelques jours à courir de côté & d'autre, la peur l'ayant saisi à un point qu'il en étoit hors de lui-même. Enfin il se déguisa, & gagna ses Châteaux, où il ne se crut pas encore trop en sûreté. En effet Sumitanda après avoir recouvré tout son Etat, rangé les Rebelles à la raison, & dissipé le reste de l'armée Confédérée, porta la guerre chez ses ennemis, leur enleva plusieurs Places très-considérables, fit par tout un incroyable butin, & retourna chez lui ayant considérablement acrû son Domaine, & étendu fort loin la réputation de ses armes.

Suites de la victoire du Prince d'Omura.

Un succez si peu attendu, & tant de marques sensibles d'une protection par-

Ce Prince entreprend

NOBUNANGA 1574. 1576.

La conversion de tous ses Sujets.

ticuliére du Ciel enflâmérent tellement le zéle de ce grand Prince, que dès-lors il entreprit de bannir entiérement l'idolâtrie des terres de son obéïssance. Il le déclara au commencement de l'année, lorsque tous les Grands de sa Cour & les plus considérables d'entre les Bonzes allérent suivant la coûtume lui rendre leurs hommages ; il leur parla en cette occasion d'une maniére si pathétique & si touchante, leur remit si vivement devant les yeux, de quelle maniére le Dieu des Chrêtiens l'avoit fait tant de fois triompher de ses ennemis, & leur témoigna un si grand zéle pour le salut de leurs ames, que tous promirent de se faire instruire & ils tinrent parole : le Prince fit venir les Péres Gaspard Coëglio, & Melchior de Figuérédo, tous deux accompagnez d'une troupe de Catéchistes : ces Péres trouvérent les Peuples parfaitement disposez, & en moins de deux ans ils bâtisérent soixante mille personnes, bâtirent quarante Eglises, renversérent tous les Temples, brisérent toutes les Idoles, & eurent bien-tôt après la consolation de ne laisser aucun Idolatre dans tout le Païs, les Bonzes mêmes à la réserve de quelques-uns qui se retirérent ailleurs, ayant pris le parti de

se rendre à la vérité, que Dieu leur fit connoître d'une maniére qui a quelque chose de fort singulier. Voici de quelle maniére on raconte la chose.

NOBUNANGA. 1574. 1546.

L'ennemi de nôtre salut obligé de contribuër à la conversion des Infidéles.

Quelques Missionnaires travailloient dans un Canton de ce païs sans retirer aucun fruit de leurs sueurs. Les Infidéles leur avoient même déclaré qu'on les mettroit plûtôt en piéces, que de leur faire embrasser le Christianisme; & comme s'il se fussent tous en particulier défiez de leur constance dans un si déplorable endurcissement, ils s'excitoient continuellement les uns les autres à tenir fermes contre les discours des Prédicateurs, & les ordres de la Cour; mais Dieu à qui il ne faut jamais demander compte de sa conduite, semble quelquefois mettre sa gloire à faire triompher sa bonté de ceux, qui par leur opiniâtre résistance à ses graces, se sont le plus rendus dignes de ressentir les effets de sa juste colére. Une petite fille fut tout-à-coup possédée d'un démon, qui l'agitoit d'une maniére épouventable. On apella les Bonzes pour la conjurer: ils vinrent, commencérent leurs prétendus exorcismes, qui se font, non pas au nom des Dieux, mais au nom d'un démon plus puissant que celui qu'on veut

NOBUNANGA. 1574. 1575.

chasser. D'abord l'esprit malin, plus furieux que jamais, réduisit l'enfant qu'il tourmentoit en un état pitoyable, ensuite calmant un peu sa fureur, il prit un ton fort doux, & même comme d'une personne extrémement affligée, se plaignant, & parlant tout seul, ainsi que font quelquefois ceux qui souffrent beaucoup: puis il se mit à dire assez haut: „ Où „ voulez-vous que j'aille, si vous me „ chassez d'ici? Je n'avois dans tout cet „ Etat que ce petit Canton, où je fusse „ le Maître: Où me retirer s'il faut que „ j'en sorte? Cette fatale Eau du Bâtê„ me, qui nous tourmente plus que les „ feux, où nous sommes brûlez, ne nous „ a point encore fait perdre le droit que „ nous avons ici, pourquoi nous en dé„ poüiller! Ah, que les Péres des Chrê„ tiens nous fassent la guerre, nous „ n'en sommes point surpris; mais que „ vous, nos fidéles Ministres, vous, par „ qui nous avons jusqu'à present régné, „ vous vous joigniez à nos plus cruels „ ennemis pour nous exterminer, c'est „ à quoi nous ne nous étions jamais at„ tendus, & ce qui nous est un suplice „ intolérable.

On peut juger qu'elle fut la surprise des Bonzes & de tous les Spectateurs,

à ce discours : il fit sur les esprits une impression si vive, que tous, & les Bonzes les premiers, coururent sur le champ demander le Bâtême, instruits & convertis par le Prince des ténébres; Dieu voulant pour la gloire de son nom, que ce que n'avoient pû faire les plus touchantes exhortations des Missionnaires, les ennemis de sa gloire le fissent, & que ceux qui avoient aveuglé ce Peuple lui ouvrissent eux-mêmes les yeux.

NOBUNANGA. 1574. 1576.

La ville de Cory aprés bien de la résistance se soûmet à l'Evangile.

Il ne restoit plus de retranchement à l'idolâtrie dans toute l'étenduë du Domaine de Sumitanda, que la ville de Cory, une des plus grandes & des plus peuplées de tout le Païs : Mais les Bonzes en étoient Seigneurs, & le Prince n'y avoit qu'une Souveraineté, dont les droits étoient fort bornez. Le Pére Coëglio avoit grande envie d'ôter cette unique ressource aux infidéles d'Omura; mais il ne pouvoit obtenir l'agrément du Prince pour y aller prêcher la Foy. Ce qui portoit Sumitanda à s'oposer ainsi au dessein du Missionnaire, étoit une forte persuasion que les Bonzes ne manqueroient pas d'empoisonner le premier Prédicateur, qui mettroit le pied chez eux. Enfin le Pére ayant promis de ne rien manger ni boire qu'il ne l'eût

NOBUNANGA. 1574. 1576. fait venir d'ailleurs, obtint ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur. Pour plus grande sûreté Sumitanda donna au Missionnaire un de ses domestiques en qui il se confioit le plus, & à qui il déclara qu'il lui répondroit de tout ce qui arriveroit au Serviteur de Dieu.

Le Pére Coëglio entra donc dans Cory, où il ne fut pas long-tems sans reconnoître que les apréhensions du Prince d'Omura n'étoient pas mal fondées. On ne sçauroit imaginer tout ce qui fut mis en œuvre pour le faire périr; mais au milieu de tant de dangers, dont il étoit continuellement environné, il sentoit au dedans de lui-même une certaine confiance, que la foy triompheroit de ces endurcis: Enfin quelques Bonzes furent curieux de sçavoir ce que c'étoit que cette Religion dont on parloit tant, & qu'on venoit leur annoncer d'un autre monde; ils furent surpris de voir une Doctrine si conforme aux lumiéres du bons sens, & qui élevoit la raison si fort au dessus de l'humanité: puis la curiosité faisant place au véritable desir de s'instruire, ils revinrent plusieurs fois; d'autres Bonzes à qui les premiers n'avoient pû cacher leurs sentimens se joignirent à eux, & bien-tôt

toute la Ville courut chez le Docteur étranger; ensorte que le Pére ne pouvoit plus trouver un moment, ni pour dire son Breviaire, ni pour prendre un peu de repos : il est vrai qu'il fut bien dédommagé de tant de fatigues, par la bénédiction que Dieu donna à ses discours; car il eût la consolation de bâtiser en deux mois dix milles personnes à Cory, & avant la fin de l'année soixante & quinze, il n'y avoit plus, ni dans cette Ville, ni dans toute la Principauté d'Omura aucun Idolâtre, ni aucun vestige de Paganisme. NOBUNANGA. 1574. 1576.

XI. Tandis que la foy faisoit ces progrez à l'extrémité du Ximo, Tacayama frére de Vatadono, & qui par la mort de son neveu, lequel ne survéquit pas beaucoup à son Pére, étoit devenu héritier de tous les biens de sa maison, travailloit infatigablement à étendre & à affermir le Royaume de Dieu, nonseulement parmi ses Sujets & ses Vassaux, mais encore dans la Capitale de l'Empire, où son mérite personnel, & celui de Vatadono lui avoient acquis un grand crédit. Le premier jour de l'année mil cinq cens soixante & quinze, on compta jusqu'à soixante & dix Gentilshommes, qu'il amena au Missionnai-

Zéle & piété du Dairie. Tacayama Pére d'Ucondono & frere de Vatadono.

NOBU-NANGA. 1575. 1576. re tout instruits pour être bâtisez : peu de jours après il en amena encore trente-cinq, & il continua d'en user toûjours de même dans la suite. Faisant bâtir une Eglise dans une de ses Forteresses, il porta ses soins & sa piété jusqu'à prendre garde qu'on n'y employât aucuns materiaux qui eussent servi à d'autres usages ; disant que tout ce que l'on consacroit au Seigneur devoit être neuf : quand cet édifice fut achevé, & qu'il eut terminé quelques autres affaires, qui demandoient sa présence, il remit le soin de ses Etats à son fils Juste Ucondono, & il se retira auprès de l'Eglise, dont je viens de parler, pour y vaquer uniquement à sa perfection & au salut de ses Sujets.

Quand il n'avoit point chez lui de Missionnaire, il faisoit lui-même autant qu'il pouvoit toutes leurs fonctions, il présidoit aux priéres & aux exercices de pénitence, qui se faisoient toûjours en commun : & les Fêtes & les Dimanches, il y ajoûtoit ou une exhortation, ou une lecture. Tous les ans il choisissoit parmi les principaux Chrêtiens quatre des plus sages & des plus acreditez, leur emploi étoit de veiller à ce que les infidéles fussent instruits, les pauvres

secourus, les malades visitez & soulagez dans leurs besoins spirituels & temporels, les morts ensevelis : qu'on exerçât l'hospitalité envers les Etrangers : En un mot, qu'on n'ômît rien des bonnes œuvres, qui se presenteroient à faire : lui-même étoit de tout, & par son affabilité il s'étoit tellement attaché tous les cœurs, qu'il n'y avoit personne, qui ne le regardât comme son Pére. Son attention alloit jusqu'à subvenir à toutes les nécessitez des particuliers, & il ne cessoit de dire à la Princesse Marie sa femme, pour l'animer à entrer toûjours, comme elle faisoit dans ses vûës, que la vraye vertu étoit inséparable d'une tendre charité pour le prochain. Mais ses soins les plus empressez étoient pour les Veuves & les enfans de ceux qui étoient morts à son service, & il est vrai de dire qu'ils retrouvoient en lui toute la tendresse d'un Pére & d'un Epoux : Enfin il n'y avoit rien, dont il ne s'avisât pour mettre en honneur & en crédit la Religion, sur tout pour gagner les Bonzes à JESUS-CHRIST, & l'on peut dire que toutes les petites Eglises qu'on avoit formées au tour de la Capitale de l'Empire, devoient au zéle de cet admirable Tono, la meilleure partie de leur

NOBUNANGA.
1575.
1576.

ferveur & de leur accroissement.

NOBUNANGA 1573 1576

Le Supérieur des Missions visite les Eglises destituées de Pasteurs

Cependant le Pére Cabral parcouroit toutes les Provinces du Japon, où le Christianisme avoit pénétré. Quoi-que depuis dix ans aucun Missionnaire n'eût été à Facata, le Supérieur eut la consolation d'y voir une fort belle Eglise, & des Chrêtiens en grand nombre & très-fervens: De-là étant passé à Amanguchi, il trouva cette Chrêtienté qui avoit été comme la Mére de toutes les autres, dans un état bien déplorable. Depuis vingt ans que Morindono avoit usurpé la Couronne de Naugato aucun Ouvrier Evangélique n'avoit pû s'établir dans ce Royaume, d'ailleurs ce Prince, qui ne connoissoit point d'autre Dieu que son épée, étoit continuellement occupé à porter la guerre chez ses voisins, d'où il arrivoit que ses Etats ne joüissoient presque jamais de ce calme & de cette tranquilité, qui dispose les esprits à la connoissance de la vérité. Enfin très-peu de Fidéles étoient restez du carnage, que le Tyran avoit fait en prenant possession d'Amanguchi, il ne laissoit pourtant pas d'y avoir encore un petit nombre de Chrêtiens qui s'assembloient assez réguliérement chez un des plus considérables d'entr'eux.

Les inftrumens dont Dieu s'étoit fervi pour entretenir dans la ferveur, & même pour augmenter ce petit troupeau, font bien voir qu'il n'a befoin de perfonne pour l'éxécution de fes plus grands deffeins. Il y avoit dans ce Royaume un aveugle, que faint François Xavier avoit bâtifé & nommé Tobie, le Saint-Efprit qui avoit trouvé dans cet homme des difpofitions admirables pour la fainteté l'avoit comblé de fes dons, & lui avoit fur tout infpiré un zéle admira- pour la propagation de la Foy. Ce zéle, dont Tobie étoit fans ceffe confumé, lui faifoit fouvent dire que quand il ne tiendroit qu'à lui de recouvrer la vûë, il n'y confentiroit jamais, fon infirmité étant pour lui un moyen de gagner des ames à JESUS-CHRIST. Ceci paroîtra fort étrange; mais il faut fçavoir qu'il y a au Japon des aveugles, du nombre defquels étoit celui-ci, qui font un corps de Sçavans, & qui font dans une eftime extraordinaire. Il n'eft point de grand Seigneur, ni de Souverain qui ne fe faffe un plaifir de les avoir auprès d'eux, non en qualité de plaifans, pour s'en divertir, mais en qualité de beaux efprits, pour s'inftruire. Effectivement les Annales de

NOBUNANGA. 1573. 1576.

Particularitez fort curieufes d'une Academie d'aveugles Sçavãs.

NOBU-NANGA. 1573. 1576

l'Empire, les Histoires des grands hommes, les antiquitez des familles sont des titres moins sûrs que la mémoire de ces gens-là : ils font une étude particuliére de toutes ces choses, ils se communiquent de vive voix les uns aux autres ce qu'ils sçavent, & il se forme par-là une succession de tradition, qu'on ne s'avise point de révoquer en doute. Ces aveugles ont des Academies, où ils prennent des Grades, & où l'émulation est fort grande, ils s'y exerçent, non-seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à raconter ce qu'ils ont apris, à le mettre en chant, & à lui donner tous les ornemens de la Poësie, enfin ils parviennent à répandre sur ce qu'ils racontent & sur ce qu'ils chantent un agrément tout particulier.

Zéle efficace de l'un de ces aveugles.

Tobie s'étoit fait parmi ces aveugles si éclairez une réputation qui n'étoit point renfermée dans les limites du Naugato, son nom étoit célébre dans tous les Royaumes d'alentour, dans le Ximo, dans le Xicoco, & jusques dans la capitale de l'Empire. Personne ne sçavoit mieux que lui les beaux faits d'armes des anciens Héros, & sur tout des premiers Camis; mais après que par les charmes de sa narration; il s'étoit concilié les

esprits, il parloit de JESUS-CHRIST & des plus sublimes mystéres de nôtre Religion, d'une maniére qui enchantoit. On prenoit souvent plaisir à le faire entrer en lice avec les Bonzes, mais ceux-ci ne sortant jamais à leur honneur de ces combats, cherchoient de tous côtez les occasions de s'en venger. Après bien d'inutiles tentatives, ils crurent que le meilleur moyen de se défaire d'un si dangereux ennemi, étoit de lui faire entrer un démon dans le corps. Quelques Bonzes sorciers l'entreprirent, & pour empêcher qu'il ne se doutât de rien, ils le défierent à une dispute réglée : Tobie accepta avec joye le défi, & se trouva au rendez-vous : tandis que quelques Bonzes cherchant à l'amuser, lui font quantité de questions & lui proposent plusieurs difficultez, les Magiciens font leurs enchantemens, l'aveugle s'en aperçût & ne s'en étonna pas beaucoup, les Sorciers voyant que les diables ne venoient point, se mirent à crier & à se débattre, comme s'ils eussent été eux-mêmes possédez. Alors le Chrêtien avec un ris mocqueur, les avertit de parler plus haut, que le diable ne les entendoit pas ; mais qu'ils avoient beau faire, que quand ils évoqueroient

NOBUNANGA. 1573. 1576.

NOBUNANGA. 1573 1576.

toutes les puiſſances infernales, il ne lui falloit pour ſe garantir de leur fureur que ſe munir du ſigne de la Croix, qu'un Chrêtien dans un beſoin avoit pour ſa garde plus d'Anges qu'ils ne pouvoient lui oppoſer de démons.

Les Bonzes ne pouvant tenir contre lui dans la diſpute, évoquent les démons, & sont eux-mêmes maltraitez par ces eſprits malins.

Les Bonzes ſans ſe rebuter redoublérent leurs imprécations ; enfin les diables parurent, mais laiſſant-là Tobie qui les attendoit de pied ferme, ils ſe tournérent contre les Enchanteurs, avec des viſages ſi terribles, & ſe mirent en devoir de les maltraiter d'une maniére ſi épouventable, que les pauvres Bonzes tout tremblans de peur & à demi morts, ſe jetterent aux pieds de Tobie, lui embraſſerent les genoux, & le conjurent de faire ſur eux le ſigne de la Croix : „ Ce n'eſt pas aſſez, dit alors „ le Chrêtien, de reconnoître la ver- „ tu de la Croix, & de vous ſoûmet- „ tre : il faut changer de conduite & „ de profeſſion. Les Bonzes le promirent, & Tobie ſans faire autre choſe que de menacer les démons, les fit diſparoître dans le moment.

Une autre perſonne qui ne contribuoit guére moins à faire connoître & eſtimer la Religion Chrêtienne dans ce Royaume, étoit une femme fort âgée

apellée

apellée Marie, qui avoit aussi reçû le Bâtême de la main de l'Apôtre des Indes. Cette femme voyant que le Saint & ses Compagnons ne vivoient que d'aumônes, étoient habillez pauvrement, & paroissoient faire grand cas des pauvres, elle conçût malgré les préjugez de sa Nation, qu'il y a quelque chose de grand dans la pauvreté évangélique, se sentit inspirée de l'embrasser, vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, & se réduisit à la plus extrême indigence. Dieu n'avoit point laissé sans récompense un si grand détachement, & la vertueuse Chrêtienne convenoit qu'elle avoit déja reçû le Centuple de ce qu'elle avoit donné à Dieu. Dès qu'elle sçût que le Pére Cabral étoit arrivé à Amanguchi; elle fit onze lieuës à pied pour entendre prêcher un jeune Jésuite Japonnois, nommé Jean qui accompagnoit le Supérieur, & qui avoit beaucoup d'éloquence. Elle fut si transportée des discours du Prédicateur, qu'étant retournée chez elle on étoit surpris de l'entendre parler elle-même des véritez éternelles, quelques Bonzes se transportérent à son logis pour l'entretenir de sa Religion; ils furent charmez de ce qu'elle leur dit, & avant

NOBUNANGA. 1573. que le Pére Cabral partit d'Amanguchi, il en bâtisa quatre qu'elle avoit convertis.

1576. Sainte mort du Pere Gaspard Coëglio. Parmi tant de Sujets de consolations le Missionnaire reçût une nouvelle qui l'affligea sensiblement, ce fut celle de la mort du Pére Gaspard Coëglio. Les succez que Dieu avoit donné à cet excellent Ouvrier dans le païs d'Omura, lui firent un peu trop oublier le soin de sa propre conservation ; car travaillant sans relâche le jour & la nuit, ne prenant aucun repas, se nourrissant fort mal, il succomba enfin, & contracta une langueur qui l'emporta en assez peu de tems. Sumitanda ne fut pas moins sensible à cette perte que le Supérieur : & il admira la providence Divine qui avoit permis, qu'un homme pour qui il avoit apréhendé la haine de ses Sujets, & leur extrême aversion du Christianisme, eût perdu la vie pour avoir voulu sans ménagement contenter l'empressement, avec lesquels ils demandoient tous à se faire Chrêtiens, quelque-tems auparavant. Ce Prince avoit vû mourir un de ses fréres plus jeune que lui, & qui ne faisoit que d'être bâtisé. Ce jeune Prince étoit Seigneur de Nangoya, un des plus beaux Ports du Japon sur la mer

de Corée, & comme il relevoit de la Principauté d'Omura, il étoit entré dans les desseins de Sumitanda, & il avoit embrassé la foy avec tous ses sujets. Mais la perte du Missionnaire fut bien-tôt réparée par de nouveaux Ouvriers qui abordérent peu de tems après au Japon, & Dieu ne tarda pas à consoler le Prince d'Omura de la mort du Seigneur de Nangoya, par la Conversion du Roy d'Arima son aîné, dont je vais parler après que j'aurai dit ce qui fut l'occasion de cet heureux événement, & de beaucoup d'autres, qui donnérent un grand relief à la Religion Chrêtienne.

NOBUNANGA. 1575. 1576.

Fin du quatriéme Livre & du premier Tome.

Errata du premier Tome.

PAg 6 *lig.* derniere étoit. *lis* est. *pag.* 37. *lig.* 3. Sazuma. *lis.* Saxuma. *pag.* 38. *lig.* 3. ils étoient. *ôtez.* ils. *pag.* 41. *lig.* 28. l'exacte *lis.* l'exact *pag.* 57. *lig* 8. trouva. *lis* retrouva *p.* 61 *lig.* 20. l'infectée. *lis.* infeltée. *pag.* 82. *lig.* 13. Chicugen. *lis.* de Chicugen. *pag.* 118. *lig.* 11. travalllions. *lis.* trafiquions. *pag.* 137. *lig.* 11. les Apôtres. *lis.* le Saint Apôtre. *pag.* 158. *lig.* 2 les premiers. *lis.* ses premiers. *pag.* 205 *lig* 27. de ses emplois *ôtez* de *pag.* 213 *lig.* 14. troublé. *lis.* troublée *pag.* 216 *lig.* 17. qu'ayent. *lis.* ayant. *pag.* 222. *lig.* 22. elmens. *lis* élemens *pag* 299. *lig* 19. on ne peut *lis.* on ne pût.

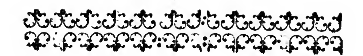


TABLE DES MATIERES

Du premier Tome.

A

E

F

G

I

L.

N

O

P

Q

R

S

V

Fin de la Table du premier Tome.

t.
17. Sa
re lui.
22. &
repri-
mort.
aption,

olit ses
iv, Se
mort.

rétien,

nanga
. 260.
ersion,

ia, l'E-
ds pro-
econd.
maniè-
son zéle

second.
noutade

combat

Japon.

ne.